La parole de l'enfant en souffrance

Consultez nos catalogues sur le Web



www.dunod.com

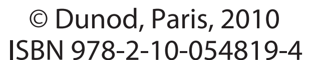
La parole de l'enfant en souffrance

Accueillir, évaluer et accompagner

Préface de
Daniel Marcelli

Jean-Yves Hayez
Emmanuel de Becker

DUNOD



ISBN 978-2-10-054819-4

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris.
Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.
(Lorsque l'enfant paraît, *Victor Hugo*)

Préface

L'OUVRAGE DE Jean-Yves Hayez et Emmanuel de Becker aborde un sujet particulièrement difficile, celui de la valeur à apporter aux propos d'un enfant. L'enfant, précisément *infans* : celui qui ne parle pas, contrairement au professeur qui rédige cette préface, celui dont la parole professe et prédit, l'enfant donc n'aurait qu'une parole au fondement incertain et aléatoire. Quelle confiance accorder aux actes de parole d'un être en devenir qui n'a pas encore acquis la maîtrise de cet instrument ?

En quelques décennies, le statut de l'enfant a radicalement changé et, avec l'avènement des droits de l'enfant, ce dernier est reconnu comme une personne à part entière, dans la plénitude de tous les droits que chaque démocratie reconnaît aux individus qui la composent. Il n'est donc pas étonnant que « la parole de l'enfant » soit devenue dans ces mêmes démocraties un enjeu fondamental, en particulier dans toutes les problématiques médico-légales où l'enfant peut être impliqué, comme victime directe (maltraitance, enlèvement, etc.), collatérale (séparation parentale) ou encore comme simple témoin.

Cependant, comme le rappellent les auteurs en introduction, si la communication humaine apparaît dès la naissance, en revanche, la capacité à s'exprimer par le langage se construit peu à peu : l'enfant ne s'appropriera le langage que progressivement. Pendant longtemps, l'enfant restera dépendant des adultes qui l'entourent, en particulier ceux qui sont censés assurer sa protection : ses parents. Cette dépendance rend l'enfant particulièrement sensible à la parole de ces derniers et c'est sur celle-ci qu'il construit peu à peu son langage et sa réalité. En ce sens, comme le précisent bien les auteurs, la parole d'un enfant reste celle d'un sujet fragile. Mais cette fragilité ne doit pas être interprétée comme l'expression d'une ignorance, d'un manque, d'un défaut voire d'une dissimulation quasi-systématique. Au contraire, cette fragilité donne à la

parole de l'enfant une transparence cristalline qui, si on sait l'entendre, énonce fréquemment la face cachée des choses...

Jean-Yves Hayez et Emmanuel de Becker nous proposent tout au long de cet ouvrage, grâce en particulier à de nombreux exemples toujours très vivants, concis et éclairants, une réflexion et une méthode d'appréhension de cette parole de l'enfant en abordant successivement diverses situations : l'enfant confronté à la séparation parentale, confronté à une situation de maltraitance, confronté aux difficultés sociales, au statut d'immigré ou encore aux difficultés liées au handicap.

La seconde partie de cet ouvrage touche à la question essentielle de l'évaluation de cette parole. Les auteurs construisent leur argumentation autour de deux axes, celui de l'authenticité, et celui de la fiabilité. Par authenticité, les auteurs entendent la dimension de vérité, de sincérité que l'enfant met dans ses propos sachant que l'appropriation subjective est une part essentielle de cette authenticité. La fiabilité concerne bien évidemment la dimension de crédibilité et d'objectivité, ce qui implique de la part du locuteur une capacité de distanciation et de jugement dit objectif, lequel, on le comprend aisément, ne constitue pas toujours le socle principal de la parole de l'enfant. À partir de ces deux axes, les auteurs proposent une sorte de typologie en différenciant :

- les enfants authentiques et fiables, groupe en apparence le plus facile à appréhender — mais les auteurs nous montrent aussi les écueils possibles en particulier chez les enfants conformistes ;
- les enfants authentiques et non fiables en particulier quand des processus psychopathologiques, tels qu'une dépression, une trop grande suggestibilité, peuvent venir créer un effet de brouillage sur une parole exprimant une souffrance authentique ;
- les enfants dits non-authentiques et non fiables : avec courage et rigueur, les auteurs abordent la question des mensonges, des tromperies et dissimulations diverses que l'enfant peut aussi formuler.

En effet, l'enfant, comme tout être humain, peut aussi faire preuve d'une parole dont le rapport à la réalité est plus ou moins élastique. Idéaliser la parole de l'enfant et en faire une sorte de vérité « intouchable » risquerait bien évidemment, comme on l'a vu à l'occasion de certains procès retentissants, d'aboutir à un renversement en son contraire : une défiance systématique. Cette seconde partie se termine par un court chapitre abordant les situations où la parole de l'enfant reste d'interprétation difficile : c'est en particulier le cas de certains enfants ou jeunes adolescents fabulateurs. Ce peut être aussi le cas lorsque des

événements externes viennent en collusion avec un imaginaire quelque peu envahissant...

Le mérite des auteurs est de n'esquiver aucune difficulté et, dans la dernière partie de l'ouvrage, de proposer des stratégies d'évaluation et de gestion des situations incertaines.

Il s'agit donc là d'un ouvrage ambitieux sur un thème particulièrement difficile et sensible qui témoigne d'une part de la grande expérience clinique des auteurs, d'autre part de leur volonté de ne pas esquiver ce domaine dont on sait aujourd'hui qu'il est d'une actualité particulièrement brûlante. Tous les professionnels intervenant dans le domaine de la petite enfance, de l'enfance ou de l'adolescence aussi bien du côté du soin, de l'éducatif que du social ou du judiciaire tireront un grand profit de cette lecture, ce en quoi il faut grandement remercier les auteurs.

Daniel MARCELLI
Professeur de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent
Centre Hospitalier et Faculté de Médecine de Poitiers

Sommaire

Introduction

Ce livre parle de l'enfant et de ses paroles. Paroles de l'enfant dans différents contextes, dans divers enjeux, paroles qui marquent le développement et qui accompagnent la différenciation. Ces paroles des plus jeunes de la société, en développons-nous le meilleur accueil pour qu'elles puissent s'épanouir et s'exprimer ? En comprenons-nous les enjeux et significations ? Quel crédit leur accordons-nous ? L'ouvrage se penche sur ces questions en s'appuyant d'abord sur certaines circonstances où l'enfant prend la parole, non parfois sans risque, pour aborder ensuite le statut de l'énonciation. Cet enfant est-il finalement fiable ? Ce qu'il esquisse traduit-il réellement ce qu'il pense et/ou ce qu'il ressent ? Ainsi accueillir et évaluer l'enfant dans ses paroles représente les deux aspects incontournables d'une prise en considération respectueuse de sa personne. Commençons donc par nous centrer brièvement sur celle-ci, en rappelant quelques notions historiques et en précisant certaines définitions.

Il y a un siècle, l'enfant[1] est enfin reconnu comme objet de droits significatifs, à travers diverses législations qui encadrent positivement son devenir. Mais ce n'est qu'en novembre 1989 qu'il devient sujet du droit à travers la Convention internationale des droits de l'enfant, adoptée à l'unanimité par l'Assemblée générale des Nations-Unies. Cette convention est un outil juridique qui a force de loi et toute nation qui la ratifie a l'obligation d'accorder sa législation avec elle. Le texte reconnaît à l'enfant des droits fondamentaux en tant que personne, tout en précisant qu'il doit bénéficier d'applications éducatives spécifiques qui

1. Dans ce livre, le terme « enfant » ou « jeune » désigne l'ensemble des mineurs : bébés, enfants d'âge préscolaire et scolaire, pré-adolescents et adolescents. Lorsque les spécifications liées au découpage du temps seront nécessaires, nous le préciserons sans ambiguïté.

tiennent compte de son immaturité, de sa dépendance et de ses besoins en protection.

Ainsi les balises législatives ont accompagné un mouvement sociétal de prise de conscience du statut de l'enfant. Pour l'étayer, des cliniciens médiatiques comme Françoise Dolto, des adultes, parents ou professionnels, attentifs à l'évolution de la société, ont entendu la nécessité de respecter les besoins matériels et spirituels de l'enfant-sujet : ressource de demain, il est aussi momentanément le plus vulnérable de la communauté, nécessitant toute sa sollicitude.

À la parole de l'enfant qui exprime son désir et ses projets, devrait être donnée en écho la parole de l'adulte, initiante, structurante et limitante. En l'absence de celle-ci, le désir chaque fois exaucé conduit en boule de neige à la toute-puissance, davantage source de jouissance que de bonheur, et aussi source d'angoisses, de mauvaise estime de soi et de culpabilité que l'enfant dénie en criant encore plus fort. Si la parole de l'enfant gagne beaucoup à être accueillie, c'est notre responsabilité aussi de l'aider à mûrir, de la contenir, et même occasionnellement d'en interdire la concrétisation sur le terrain de la vie, en assumant de constituer une *guideline* sur la route de la croissance spirituelle, des apprentissages et de l'autonomisation.

N'entre pas dans le cadre de cet ouvrage une discussion de type psycholinguistique sur les concepts de parole, de langage et de langue, qui se centrerait sur le processus de structuration interne de la parole. Nous raisonnerons plutôt en cliniciens, parlant au quotidien avec l'enfant, et en psychologues développementalistes traditionnels qui analysent la genèse, le déploiement et les fonctions du langage. De-ci, de-là, notre discours sera pimenté par une pointe de lacanisme. Lacan, rappelons-le, dans les parties de son œuvre intelligibles au commun des mortels, a émis l'idée géniale et complémentaire à celle de Freud, que l'inconscient est structuré comme un langage.

Rappelons-nous aussi que l'acquisition du langage connaît de grandes variations interindividuelles et que la compréhension passive précède toujours l'expression active. De plus, certains enfants utilisent les « mots-phrases » bien au-delà de la période dite de « petit langage », mots-phrases dont la signification dépend du contexte gestuel, événementiel et qui, d'ailleurs, est en grande partie celle qu'attribue l'adulte. Puis, progressivement, ces mots-phrases vont se combiner, se complexifier et constituer le langage proprement dit avec ses maniements conceptuels ainsi que les oppositions sémantiques.

Le langage détient aussi une fonction symbolique par cette histoire de l'enfant qui est mise en mots et devant lui, et par lui.

Les spécialistes que sont les orthophonistes et logopèdes considèrent que le langage représente la fonction complexe (sous-tendue par la notion de code) qui permet d'exprimer et de percevoir des états affectifs, des concepts, des idées, au moyen de signes acoustiques, gestuels ou graphiques. Pour eux, la parole est l'acte singulier de communication à l'égard d'un interlocuteur, avec la charge affective inhérente à ce mouvement.

Dans les chapitres qui suivent, nous parcourrons quelques tableaux de vie où la parole de l'enfant est signifiante, opérante ou encore malmenée, rejetée ou niée. Loin d'être exhaustifs, nous épinglerons quelques cas de figure illustrés par des situations cliniques qui parlent de l'enfant contemporain et de son environnement socio-familial. Ensuite, nous procéderons à certaines réflexions de fond sur la parole de l'enfant, son sens et son rapport à la vérité. Nous poursuivrons en considérant les repères qui nous paraissent utiles, voire indispensables, pour la meilleure communication possible entre l'enfant et l'adulte afin de permettre de la sorte l'émergence d'une parole qui fait sens et participe à la construction du sujet.

L'ouvrage est ainsi destiné en première intention à tous les professionnels, acteurs du monde éducatif, médical et psychosocial, concernés par l'enfance. L'expression de la parole demeure l'axe privilégié de la communication entre humains, axe précieux et fragile à la fois, tant les pièges de malentendus, d'incompréhensions, de frustrations sont nombreux. Il apparaît dès lors pertinent de proposer un temps d'arrêt consacré à la parole de l'enfant.

Le texte est écrit à deux voix. Toutefois, les auteurs s'expriment au singulier lorsqu'ils décrivent leur travail clinique personnel (extrait d'une psychothérapie, par exemple) ; en outre, ils s'identifient précisément (« JYH » ou « EdeB »). Quoi qu'il en soit, les deux auteurs se rejoignent sur l'ensemble des aspects évoqués, tant sur les considérations théoriques que sur la manière de concevoir et de mener les rencontres avec l'enfant et sa famille.

PARTIE 1

ACCUEILLIR LA PAROLE D'UN SUJET FRAGILE

Chapitre 1

L'enfant : ni adulte en miniature, ni *in-fans*

DANS CE CHAPITRE, nous évoquons le paysage sociétal dans lequel prennent place nos questions et réflexions à propos de la parole de l'enfant. Se situer dans un contexte, tenir compte de l'évolution des mentalités et des avancées scientifiques au sens large, établit un cadre de travail propice à donner le plus de pertinence possible aux élaborations proposées.

Au fil du temps, nous avons développé un mélange impressionnant de science et de théories. Elles s'appuient sur les observations rigoureuses de grands maîtres qui, de Darwin à Piaget, ont fondé les contenus empiriques puis théoriques de la psychologie de l'enfant. Au début du XXe siècle, le regard de la société et du droit à l'égard de celui-ci a changé, soutenu par la pensée des philosophes ; de plus en plus il lui a été reconnu le droit de constituer un être en soi, d'égale valeur avec l'adulte. La psychanalyse a apporté aussi une contribution importante ; elle propose une perspective constructiviste, non essentiellement déterminée ni par l'instinct ni par l'éducation. L'activité pulsionnelle et ses affects, les conflits et leurs aménagements tellement diversifiés, le déploiement des fonctions cognitives sont posés comme décisifs pour la construction de

l'être, qui ne s'alignera jamais de façon stricte et prévisible sur une échelle normative d'acquisitions se succédant dans le temps.

Avec le temps, la communauté a pris l'option de considérer l'enfant comme un sujet : sujet déjà là, présent, actuel, et sujet au devenir fondamentalement imprévisible ; il n'y a pas de progression linéaire stricte de l'enfant à l'adulte ! Inattendus, chemins de traverses, bifurcations, déploiement de richesses — ou de failles — jusque-là cachées, presque tout est possible, si l'on ne s'aveugle pas sur la donne de l'équipement du départ et sur les limites inéluctables qu'elle entraîne.

Dans cette perspective du sujet à l'évolution toujours singulière, nous rejoignons les travaux d'Ansermet et de Magistretti sur la plasticité neuronale. Plasticité neuronale qui va être modulée par l'originalité des expériences faites, surtout si elles sont répétitives : une longue dépression maternelle subie par le nourrisson a probablement des effets sur le développement de certaines zones cérébrales, au-delà de ses strictes effets psychiques. Autant pour de très jeunes enfants confiés des heures durant à la télévision : les supports cérébraux de l'habileté psychomotrice risquent bien de ne pas être stimulés chez eux !

Et si, dans sa forme la plus originaire, cette plasticité neuronale constitue déjà un premier niveau de déploiement phénotypique du génotype, on voit donc qu'il y aura des niveaux ultérieurs, eux-mêmes remodelés par les expériences fortes. Nous ne sommes donc que « prédéterminés » par notre génotype, tout comme nous sommes « prédéterminés » par les expériences fortes. Et tout ceci n'exclut pas la possibilité que notre esprit — le plus pur de notre vie psychique, le plus pur de notre conscience réflexive et de notre liberté — soit d'un autre ordre et transcende la matière.

Petits sujets bien pensant

Antonin, quatre ans et demi, dont la maman est enceinte, demande si sa Madame, à l'école, a aussi un bébé dans son ventre. On lui répond que non « parce qu'elle n'a pas de papa ». Bon prince, bon cœur, et... qui sait, peut-être aussi dans la perspective d'écarter un rival œdipien, Antonin propose : « Alors, on peut lui prêter mon papa... »

En juillet 2006, en Belgique, deux petites filles ont été enlevées, et quelques jours plus tard, on a su qu'elles avaient été assassinées. Pendant la période intermédiaire, Sébastien, trois ans et demi, parle au téléphone à son papa journaliste et lui dit : « Papa, ne t'en fais pas, je vais aller les ramener. »

Le soir où la nouvelle de l'assassinat est passée à la télévision, devant les familles qui n'ont pas pensé à prendre des précautions vis-à-vis des plus petits, Maud, trois ans, a plus de mal que d'habitude à s'endormir. Elle finit par demander à sa maman : « Maman, moi aussi on va venir me tuer ? »

Vous voyez, comme ils pensent déjà très bien, et comme ils expriment remarquablement leurs pensées, nos tout petits sujets ! Dans les trois illustrations ci-dessus, leurs pensées portaient sur des thèmes essentiels : l'amour et les bébés, le sentiment d'être utile et la solidarité, la mort possible ! Avant de les rassurer, de nuancer leur pensée, de la confronter à la réalité, à ses limites et à ses probabilités, arrêtons-nous pour écouter et nous imprégner et, du fond du cœur, admirons la pureté et la puissance souple de la pensée humaine de ces tout-petits. Et, pourquoi pas, signifions-leur notre admiration : « Quelles belles pensées tu as ! Comme elles sont profondes ! »

Qui dit pensées, renvoie à la notion de sujet. Qu'en est-il à ce propos ?

Pour les philosophes, le sujet c'est l'être pensant, considéré comme le siège de la connaissance, une conscience libre et créatrice de sens, fonctionnant comme principe explicatif de tout fait humain. C'est le *subjectum*, précise le philosophe Derrida, c'est-à-dire étymologiquement : ce qui est placé en dessous, le grouillement incessant d'idées, de questions, de représentations mentales avec leurs affects, qui s'organisent plus ou moins bien en images cohérentes de soi, en vision du monde, en projets.

Une définition socio-juridique parlera plutôt du sujet comme de l'être individuel, considéré comme support d'expériences, d'actions, de droits, de connaissances, d'influences sur les autres. L'individu, cette entité indivisible ne surgit pas tout façonné lors de sa création. Entité dynamique au cœur de chacun, il émerge petit à petit du réseau primitif des instincts et des réflexes. Son individuation est progressive mais non solitaire : en se construisant, il s'imprègne largement de l'autre, sans se perdre en lui.

Autrement dit, le sujet, porté par un corps dont il est indissociable, se détache, transcende, vit, perçoit et connaît très vite une identité propre, radicalement originale pour chacun ; c'est ce psychisme qui a fait un saut qualitatif irréversible par rapport à l'ovule et au spermatozoïde, soit le substrat originaire de sa vie biologique.

DES FILS ET DES FILLES DU DISCOURS

Par ailleurs, la psychanalyste Menès souligne que nous sommes tous fils et filles du discours, rappelant de la sorte que les instances parentales, père et mère, sont prises dans le langage et donc dans le registre symbolique (Menès, 2000). Ce qui se joue entre l'enfant ou le jeune et le monde extérieur laisse à penser que leur rapport en face à face a toujours été médiatisé par une parole. Parole de l'autre, questionnement

du sujet, dialogue, l'ambiance verbale résultante peut être pacifiante, civilisatrice.

Hélas, la parole de l'autre n'est plus civilisée ni civilisante lorsqu'elle pratique l'intolérance sous la forme de l'exclusion.

Héritier pense qu'avec « l'exclusion ou l'annihilation de groupes entiers, il s'agit toujours profondément d'une volonté d'assurer la cohésion de ce qui est considéré comme relevant du soi, de l'identique à Soi, en détruisant tout ce qui s'oppose à cette prééminence absolue » (Héritier, *in* Changeux, 1997).

Malheureusement, nos sociétés contemporaines fourmillent de paroles de haine et d'exclusion qui dressent des quartiers urbains, des régions et des peuples les uns contre les autres. Comme la langue d'Ésope, la parole est décidément restée au pouvoir de la socialisation ou de la destruction, le meilleur ou le pire.

Aujourd'hui, il est encore trop fréquent de constater combien l'enfant peut demeurer l'objet de sévices, de persécutions, d'indifférence et servir de surface de projection pour des sociétés, des familles ou des individus égocentriques ou en mal de vivre.

Des initiatives multiples et variées, officielles ou informelles, sont mises en place pour soutenir l'enfant dans sa croissance individuelle et dans la formation de liens sociaux de valeur qui le nourrissent et par lesquels il nourrit l'autre. Bien des services existent, qui se posent comme spécialistes dans l'un ou l'autre domaine concerné par l'enfance : tout parent questionné par ce qu'il croit être un dysfonctionnement peut trouver réponse dans le vaste réseau institutionnel de prévention, d'aide et de soins à l'enfance qui quadrille les pays d'Europe occidentale. L'enfant est source d'intérêt à tous les âges de la vie ; c'est ainsi que ces dernières années, le bébé a été observé, étudié, admiré pour ses potentialités et ses compétences déjà à l'œuvre, à tel point qu'on ne voit plus seulement dans l'enfant le futur adulte mais qu'on y perçoit tout autant ce que l'adulte a perdu. À travers les médias, la publicité, l'infantile et le juvénile deviennent un des grands idéaux de référence pour une société droguée par les illusions d'éternité prêchées par la consommation ; Meirieu et Liesenborghs (2005) parlent du règne de l'infantile dans notre société. Il s'agit ici d'une dérive, car il n'est plus question d'un respect de la personne de l'enfant mais d'un regard d'envie sur sa condition de jeunesse et sur ses potentialités. Notre société qui considère l'humain essentiellement par la performance et la compétitivité se tourne vers cet âge de la vie où tout semble possible.

Plusieurs menaces découlent de cette vision. La première est d'oublier que l'enfant parle et exprime ce qu'il ressent, pense et projette en sa

qualité de sujet « radicalement autre ». Par là même, lui, enfant bien réel confronte l'adulte dans ses projections et illusions qui mettent en scène un enfant idéalisé et sa charge symbolique. Ainsi, s'il est de mode d'affirmer que le bébé est une personne, Marcelli, lui, propose de réfléchir en estimant que le bébé n'est personne, insistant de ce fait qu'on ne doit pas tout lui demander ; pour cet auteur, le bébé n'est personne au tout début de son existence, contraint qu'il est, pour survivre, d'intéresser à sa petite personne son entourage et essentiellement sa mère, cette grande personne dont il est totalement dépendant, psychiquement et physiquement.

Une deuxième dérive renvoie aux nouvelles représentations de l'état d'être et de « fonctionner comme parent », c'est-à-dire de la parentalité.

Comme le soulignent entre autres Delion (2002, 2006) et Godelier (2004), plusieurs niveaux la composent, niveaux qui s'articulent entre eux.

Le premier correspond à la dimension symbolique de l'exercice d'être parent ; il a trait aux droits et aux devoirs qui définissent la structure et l'organisation du groupe familial en lui donnant une portée historique, traduite par la filiation et les héritages trans- et inter-générationnels. Le deuxième niveau est concrétisé par l'expérience subjective d'être parent dans ce qu'elle véhicule d'imaginaire, avec son cortège de multiples représentations issues des processus conscients et inconscients. Et enfin, le troisième niveau concerne les tâches effectives liées à la pratique d'être parent dans le réel du quotidien, de l'éducation, et de tout ce qui constitue les interactions comportementales.

Concrètement, il y a lieu de prendre en compte les capacités relationnelles des parents, une sorte de mesure de leur compétence face à leur enfant. Malheureusement, chez un certain nombre de parents, cette appréciation est elle-même faussée par l'ambiance générale de consommation, de recherche de plaisirs faciles, d'allergie à tout ce qui ressemble à de la frustration : chez eux, le souci de bien faire se transforme progressivement en un souci de plaire, de séduire, d'être aimé au point où le système éducatif bascule ; l'acte d'autorité est perçu comme une contrainte abusive ; entrer en conflit avec son enfant, c'est risquer de ne plus en être aimé ; frustrer son bébé, c'est peut-être « assassiner le Mozart » qu'il pourrait devenir. Dès lors, la parole de l'enfant devient pouvoir et pour éviter le conflit, l'adulte obtempère, sans se donner le temps d'écouter, de partager des idées et, *a fortiori*, d'imposer parfois l'obéissance. En conséquence, il sème et remue le terreau pour que prenne racine un enfant-roi, voire un enfant-tyran.

L'enfant désiré de la fin du XXe siècle, éveillé dès le plus jeune âge, stimulé dès la gestation par la parole, voire par l'haptonomie, pris dans un bain de langage depuis sa naissance, est devenu un bien précieux et fragile à la fois. Précieux par sa rareté, du fait de la réduction de la taille des familles et fragile parce que, suivant une conception victimologique de la société, être enfant conduit à être une victime potentielle. Cela conduit des auteurs comme Éliachef à concevoir des liens entre l'enfant-roi et l'enfant-victime. De la sorte, l'enfance est devenue une espèce en danger. Sa parole a dès lors un prix.

Respectons-nous toujours le rythme, l'éclosion progressive des capacités de notre jeune sujet ?

Un auteur comme Castoriadis (1975), dans un modèle théorique de l'imaginaire social, montre combien l'enfant et les questions corollaires comme sa conception et sa filiation, génèrent des débats passionnés. Comment la société regarde-t-elle l'enfant ? Tel un produit de la science et des prouesses technologiques ? Telle une preuve de l'effort de combattre la limite de la mortalité ? Ou encore, comme le soulignent Taguieff (1989) ou Testart (1999), tel un enjeu idéologique, reflet d'un nouvel eugénisme ?

Quoi qu'il en soit, en résultante, l'attente de la communauté à l'égard de l'enfant s'est accélérée ces dernières années à tel point qu'elle accorde déjà une grande importance aux compétences néonatales ! Une valeur significative de la société contemporaine, marquée par la compétition et le culte du résultat tangible, c'est qu'il faut toujours être en avance sur son âge, sur son temps ; ceux qui tentent de s'opposer aux bouleversements perpétués des normes de vie familiales et quotidiennes sont tout de suite taxés de passéistes. Le débat autour de l'adoption par les couples homosexuels en est un bel exemple. La devise « toujours plus tôt » pèse sur les jeunes enfants programmés pour réussir ; l'enfant ne va plus à l'école pour y être accueilli en fonction de ses capacités du moment : les programmes d'immersion en une ou deux langues étrangères se multiplient dès la maternelle ; on lui colle vite cinq enseignants qui se croisent dans cinq groupes-classes différentes dès le milieu de l'école élémentaire « parce qu'il faut le préparer à l'Université ». La précocité, autrefois valeur des élites, devient donc l'indice de normalité. L'enfant « normalement » compétent ne peut donc être qu'un enfant performant, en compétition avec ses pairs dans un des domaines de l'achèvement de soi : sport, art, performance cognitive, beauté, etc.

Il en va alors dans le domaine du langage comme dans les autres, avec le risque de s'impatienter et de le brusquer s'il ne parle pas vite et bien. Et celui de considérer ses mots et ses idées à valeur égale et à

signification équivalente à ceux exprimés par l'adulte. Or le contexte du rapport aux autres marqué, par exemple, par la crédulité ou le devoir d'obéissance, est radicalement différent. Et dans le strict champ cognitif, la maîtrise langagière demande du temps qui se décline en années ; s'il est vrai que dès deux ou trois ans, quelques enfants particulièrement communicatifs peuvent acquérir un vocabulaire étonnant et maîtriser grammaire, syntaxe de base, ainsi que portée signifiante de leurs dires, c'est loin d'être la règle pour le plus grand nombre !

Ce jeune sujet, nous donnons-nous encore le droit et le devoir de l'éduquer ? Et qu'est-ce qu'éduquer avec respect ?

> « [...] Si on considère à présent les tâches qui sont imposées à l'éducateur : reconnaître la nature particulière de la constitution de l'enfant, deviner par de faibles indices ce qui se déroule dans sa vie psychique inachevée, lui dispenser la juste mesure d'amour et conserver néanmoins une part efficace d'autorité » (S. Freud, *trad.*, 1994, p. 200).
>
> « Ce que je veux, c'est le bien des autres... pourvu qu'ils dépendent de mon effort... pourvu qu'ils restent à l'image du mien » (Lacan, 1986, p. 120).

En relisant ces propos, on est en droit de s'interroger sur le statut de l'éducateur (au sens très général du terme !) représenté ici comme porteur de la tentation de dévorer ou de vampiriser, pour se gonfler ou se réassurer narcissiquement !

Cette dérive à peine esquissée interpelle tout adulte positionné comme éducateur face à tout enfant, en raison de cette responsabilité inhérente au statut d'aîné. L'adulte risque bien de voir dans l'enfant un double, du moins partiellement, du sujet qu'il a été, avec ses manques, ses idéaux blessés. Il arrive aussi que l'enfant ait une fonction de réparation pour les carences de l'enfance... mais qu'est-ce qu'éduquer ?

Éduquer, c'est jouer d'un kaléidoscope de fonctions complémentaires, en référence aux circonstances, à l'âge de l'enfant, à sa personnalité et à son état de développement du moment. Le socle du kaléidoscope, c'est le témoignage de vie de l'éducateur, source d'imprégnation principale pour l'enfant. Se greffent là-dessus : l'écoute, l'affection donnée, l'encouragement, l'exigence, la présence, la capacité de faire respecter des lois et des règles sensées, le partage d'activités et de plaisirs, etc.

Puisque ce livre est consacré à la parole, détaillons déjà la question : comment éduquer les enfants à se poser en « sujets parlants » ?

- En prenant le temps de les écouter ; en acceptant de ne pas vivre à toute allure 48 heures en une journée ; en attrapant au vol leurs questions, en les invitant à y réfléchir eux-mêmes et en leur donnant ensuite une

opinion, un avis personnalisé ; en les félicitant d'avoir des idées, même si leur contenu prête régulièrement à discussion...
- En ne brusquant jamais l'enfant qui a des difficultés à parler ; en ne le disqualifiant pas ; en ne forçant pas les timides à prendre la parole : il suffit d'être bien à l'écoute lorsqu'ils l'osent et encore, sans se sentir alors obligés de les en féliciter grossièrement !
- En s'adressant à lui et en le mettant dans un bain de mots dès qu'il naît ; bain de mots qui font résonance et commentent qui il est : son corps et ses productions, son prénom, ses réactions affectives (« Oooh mais tu ris, mon petit chéri..., tu es content alors ! ») ; mots qui commentent et qui expliquent qui sont les autres, les objets familiers et nouveaux, tout ce qui fait la vie quotidienne, mots qui commentent et aident à comprendre les événements, les relations et les sentiments, etc.
- Au-delà, en s'engageant soi-même, adulte, dans la transmission de ce que l'on vit et pense authentiquement ; en faisant de l'enfant un interlocuteur privilégié qui reçoit progressivement, en réponse aux capacités de son développement, les plus précieux et les plus personnels de nos vécus expérientiels et de nos idées.

Outre qu'un échange de parole intergénérationnel de qualité encourage les enfants à se poser eux-mêmes en sujets qui parlent, les professionnels de l'enfance lui accordent encore bien d'autres vertus. Le langage partagé a une connotation affective ; il constitue un signe clef de la relation qui existe avec l'enfant et de l'intérêt qu'on lui porte.

Si l'adulte parle vrai, et même quand il évoque des réalités difficiles, il contribue au bien-être de l'enfant, à la construction d'une pensée forte et cohérente ; il donne à l'enfant les meilleures chances de s'adapter à l'environnement[1].

Dans les années 1980, Dolto marque les esprits par un message clair et répété, qui incite l'adulte à parler à l'enfant en toute vérité. Pour elle, la parole est humanisante ; inversement, ce qui ne peut être verbalisé — le non-dit — reste pour l'enfant du non-humain ; les troubles ne surgissent pas tant d'une pauvreté cognitive de la parole parentale que

1. « Le langage est la plus grande force de socialisation qui soit. Tous les enfants doivent, pour communiquer avec l'entourage, être reconnus comme locuteurs, et pour cela parler la langue de leur environnement et se conformer à certaines habitudes formelles et sociales imposées à la fois par la langue et par la culture. Leur vocabulaire se constitue au contact de la langue adulte qui, dès le départ, dictera non seulement les choses du monde qu'il faut voir et apprendre mais aussi la façon de les dire, et les modalités d'expression qui permettront d'être reconnu en même temps que compris » (de Boyson-Bardies, 2005, p. 211).



de l'impossibilité de dire le non-dit ou encore du mensonge et tous ses corollaires. De nombreux grands cliniciens l'ont rejointe dans cette « cause des enfants ».

Tous insistent sur la fonction très positive de la parole qui dit vrai. Elle a une fonction préventive comme, par exemple, installer la confiance de l'enfant dans son propre psychisme, lui permettre de mieux s'adapter à un contexte de vie fiable, empêcher la souffrance ou le danger liés à l'ignorance ou à la confusion angoissante... Elle constitue aussi un remède efficace, corrigeant dans l'après-coup les effets nocifs à court ou à long terme de la non-communication ou de la communication mensongée.

À un moment où nous écrivions ces lignes, l'un de nous (JYH) est invité à la télévision nationale belge à commenter trois accidents affreux. Dix jours après l'exécution de Saddam Hussein, à trois endroits différents du monde, trois garçons entre dix et douze ans se sont pendus. Très probablement dans le décours d'un « jeu » qui a mal tourné. Trois garçons qui ont probablement essayé de comprendre, tout seuls, les rouages et les vécus de cette pendaison spectaculaire et d'exorciser de la sorte leurs angoisses. Trois situations où il y a gros à parier que ce fut le silence parental face aux images choquantes de la réalité télévisuelle...

Parler vrai avec l'enfant !

Robin, six ans, a perdu brutalement son papa qu'il admirait beaucoup et qui meurt assassiné. Le désespoir du petit garçon est énorme. Il voit et entend des diables dans sa tête, qui le menacent, le poussent à poser des gestes agressifs et répètent même régulièrement l'insulte : « Papa est con ». Robin commence une psychothérapie en urgence et je gère comme je peux cette situation aiguë (JYH), jusqu'au jour où il me vient une idée. Avec Robin qui s'était blotti sur les genoux de sa maman, je raconte une histoire en m'efforçant d'associer sa créativité et la mienne. La voici résumée : « Un petit garçon perd son père, champion automobile qu'il admirait beaucoup, parce que celui-ci a deux secondes d'inattention en course. Après, le petit garçon est triste, mais il sent bien que, parfois aussi, il est fâché. C'est ainsi qu'il lui arrive de crier sur la tombe de son père : « Papa, tu es con. Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mais il aime aussi son beaucoup son papa et il ne voudrait pas que celui-ci pense qu'il est un méchant garçon ! » Construite petit à petit, l'histoire a bien fait pleurer Robin et sa maman, mais, en humanisant l'agressivité, elle a fait fondre sa culpabilité et amené un certain apaisement.

Voici encore d'autres illustrations autour de la richesse du langage partagé.

Il existe parfois des ruptures de lien non préparées. Mettre les mots sur ce qui s'est passé et sur les sentiments qui en sont issus (angoisse, colère, tristesse ou désespoir) et évoquer ce qu'était le fondement de la relation, apporte souvent l'apaisement.

On peut réfléchir de même à propos des conflits parentaux et de la séparation, phénomènes dont les enfants se sentent si souvent indûment coupables, et où des paroles vraies peuvent également resituer les responsabilités de chacun à leur juste place.

Nous trouvons une autre application dans l'adoption. Le vécu pénible de bien des enfants adoptés ne repose pas tant sur les traumatismes à l'origine de leur vie que sur le silence qui entoure ces origines, et qui prête à l'élaboration de bien des fantasmagories douloureuses : « On m'a kidnappé », « Mes parents biologiques n'ont pas voulu de moi parce que je ne valais rien... » Or, lorsque les parents adoptifs parlent de leurs origines avec les enfants adoptés, en invitant ceux-ci à faire part de leurs propres idées et imaginations à ce propos, puis en partageant quelques éléments d'information objective, ils leur restituent leur histoire, leurs racines et leur droit à avoir confiance dans cette partie originaire de leur identité... Ce dialogue a souvent des effets apaisants, surtout si l'on ne laisse pas trop durablement régner les silences... (Hayez, 1996, 2004*b*).

Parler, même quand c'est difficile

Quant à Renaud, dix ans, atteint de la maladie de Gilles de la Tourette, il a déclaré en famille qu'il venait d'une graine pourrie. Depuis des mois, ses relations avec son père se détériorent ; il multiplie les provocations gratuites, quasi haineuses à l'égard du papa qui n'y comprend rien ! J'organise une séance familiale où je fais parler de ce que chacun vit à propos de la maladie (JYH). Renaud pleure, insulte le ciel... Je lui demande s'il pourrait en vouloir à son papa et face à son acquiescement, j'évoque ce qu'il avait dit de la graine pourrie. Je lui demande ce qu'il sait de la fabrication des bébés et il me « sort » une croyance commune à beaucoup d'enfants : « Le papa donne une graine à la maman... » Sur cette base — très commune — un pas est facile à franchir. « C'est papa... et il l'a fait exprès, puisque mon frère, lui, n'a rien ! » Parler vrai a été l'occasion de parler de tout cela, avec un peu d'explications scientifiques à la clef ; en effet, il a bien fallu qu'un malencontreux gène de papa s'apparie à un tout aussi malencontreux gène de maman, à côté de tous les autres couplage de qualité, car il faut deux graines et tous leurs appariements pour commencer à vivre ! La faute à « pas de chance », vraiment, cet appariement malencontreux ! Depuis lors, la relation de Renaud avec son papa s'est améliorée...

Une autre application concerne encore les paroles qui s'échangent autour de la sexualité ou de l'agressivité. Trop de parents gardent le

réflexe de penser que les expressions de ces pulsions et désirs dans la vie quotidienne de leurs enfants sont dangereuses, mauvaises ou pathologiques. Ils les présentent comme telles et, plus grave encore, ils masquent leur propre engagement dans ces mêmes processus pulsionnels agressifs et sexuels. Ils ne parlent pas de l'équilibre difficile à trouver entre certaines expressions directes légitimes des désirs, des actes et des plaisirs, et un prix à payer en renoncement : dans une perspective de réciprocité pour laisser la place à l'autre, le respecter et négocier avec lui ; pour travailler, gagner son pain quotidien et construire davantage d'humanité autour de soi. Dans cet ordre d'idée, les psychanalystes nous invitaient à sublimer[2] au moins une partie de notre énergie pulsionnelle. S'adonner sans mesure aux exigences charnelles immédiates des grandes pulsions — jouir ou écraser l'autre — et construire une culture et une civilisation constituent des contradictions totales : c'est vrai, mais l'enfant gagne à savoir que les adultes sont impliqués, à ce propos, dans les mêmes débats que lui, cherchent eux aussi un équilibre mouvant entre d'une part le laisser-aller au principe de plaisir ou de toute-puissance et, de l'autre, une part de renoncement pour se réaliser autrement.

Parler : oui, mais pourquoi et pour qui ? Nombre de recherches nous apprennent combien les jeunes enfants sont doués pour apprendre à parler, et combien sont robustes, quand ils sont biologiquement intacts, les mécanismes d'apprentissage. Ces mêmes études nous disent aussi combien sont normales des variations importantes dans le rythme et les formes de développement du langage.

Parler et, corollairement, pour beaucoup, écrire, voici bien « le » mode d'expression en soi, de rencontre de l'autre et de communication le plus typiquement humain.

UN PETIT ROSEAU PENSANT

Mais pourquoi ? *Por y para que y quienes ?* Il reste évidemment bien du mystère là autour ! L'humain en bonne santé, c'est, très précisément, une incroyable richesse de pensée qui se déploie.

2. Par sublimation, on doit entendre le renoncement à satisfaire charnellement ses pulsions, qui permet au sujet de mettre sa libido au service de la création intellectuelle, littéraire ou artistique ou sociale, elles lui permettent complémentairement de mettre son agressivité au service d'une affirmation de soi sociable, de la solidarité et de la justice sociale.

N'est-ce lié qu'à la matière ? Aux 2,3 % de capital génétique en plus que les grands singes ? Ou existe-t-il une transcendance ? Une « psyché » jaillit-elle d'une matière ou vient-elle l'habiter, en émerge-t-elle sans s'y réduire ? Mystère loin d'être résolu ! Quoi qu'il en soit, doté de ce corps et de son esprit, l'humain pense, très tôt... il scrute et explore son environnement, entre autres pour en concocter de la pensée. Il a d'ailleurs besoin des autres pour que cette pensée soit vraiment riche ; il est important que se constitue un bon lien d'attachement entre l'enfant et sa mère (ou la(les) personne(s) qui exerce(nt) le principal maternage). L'enfant intériorise les interactions ici concernées en une sorte de « modèle interne opérant », qui lui permet d'acquérir une représentation du lien, une représentation de soi en relation avec l'autre, régulant du même coup sa vie émotionnelle et l'amenant, lui aussi, à « offrir du lien ».

La pensée est tout un temps syncrétique, comme fusionnée avec des éléments de pensée du parent maternant. Mais très vite, la pensée du bébé réclame son indépendance, sa non-aliénation dans l'autre.

> Olivia, vingt mois, va tous les jours à la crèche, où son papa, homme bien organisé, vient la rechercher entre 16 h 50 et 17 h 10. Aujourd'hui, exceptionnellement, elle est gardée par sa grand-mère et c'est une délicieuse journée de plaisirs divers pour la gardienne et la gardée. Néanmoins, vers 16 h 45, la lumière du jour décline un peu et Olivia, tranquille, sûre d'elle, trotte vers le hall et appelle d'une petite voix : « Papa... papa... papa ». Simple réflexe conditionné ? Bah, nous préférons y voir le signe d'une pensée qui se met en place, et commence à maîtriser les durées et à anticiper.

Et que dire de son opération subtile chez le bébé méryciste ? Ce sont des enfants de quelques mois qui font revenir dans leur bouche le bol alimentaire avalé et le ruminent. Pourquoi ne se livrent-ils à leur jeu que lorsqu'ils ont la certitude qu'ils sont seuls ? Ils se trompent parfois, certes, car ils sont bien petits et ne perçoivent pas ce qui se passe derrière leur tête ; un adulte discret peut s'y tapir et les observer... mais se dégage l'impression qu'ils pensent être seuls, comme ce sera le cas pour tous les autres jeux auto-érotiques ou nommés interdits plus tard dans la vie.

Doté de conscience réflexive l'humain pense et « connaît » sa pensée : il se saisit pensant, il évalue ses pensées et en joue mais ce faisant, il est toujours pensant.

Et donc, sa trajectoire de vie se pose comme beaucoup plus imprévisible que celle de l'animal. Il se met à créer de l'intérieur des questions, des idées, des projets, des désirs qui n'ont plus rien à voir avec le registre

des commandes instinctives, registre faisant de l'animal une entité passablement prévisible pour son congénère, moyennant l'observation du comportement et de quelques signaux sonores ou non verbaux, somme toute rudimentaires.

Pour identifier le monde intérieur de sa pensée, le petit humain a besoin de s'appuyer sur des mots, ceux qu'il a d'abord entendus autour de lui et qu'il a enregistrés. Des mots qui repèrent et délimitent aussi bien les choses que les sentiments, les actions, les intentions, les abstractions. Des mots transmettant une grammaire aussi, qui les lie les uns aux autres selon des conventions sociales, qui permettront un type « local » d'organisation interne du discours... puis de se faire comprendre dans un monde extérieur défini. Ce bain de mots si nécessaire, il l'introjette et l'intègre bien vite au grouillement de ses pensées les plus primitives, pour nommer celles-ci « pour soi » et s'y retrouver, puis pour les communiquer.

Mélange de plaisir partagé et de nécessité... En effet, face à la richesse et à la créativité de sa pensée qu'il identifie de mieux en mieux, et face à l'imprévisible de la pensée de son entourage, il est essentiel que le bébé puis l'enfant se fasse comprendre...

Mine de rien les bébés en bonne santé mentale écoutent, parfois passivement, parfois avec une participation joyeuse, tous ces mots que leur entourage proche leur communique si souvent, pour un oui, pour un non, pour leur montrer qu'il les aime, pour stimuler leur intelligence ou pour les éduquer. Ils écoutent, les bébés, puis ont besoin d'un temps de repos où il est bon de les laisser seuls pour faire le point et pour que ça progresse en eux. Bientôt, avec un grand plaisir, ils exprimeront pour eux-mêmes et montreront à leurs familiers ce qu'ils croient déjà maîtriser : des lallations, puis une syllabe pour désigner un proche, un objet qu'ils investissent... Parfois, ils « désignent juste » spontanément et du premier coup, nonobstant leur immaturité phonologique. Ailleurs, ce sera d'abord papa et maman qui mettront d'abord du sens sur un « pa » ou un « mamama » qui n'était que ludique (« Il sait déjà dire papa. Comme il est avancé ! Tu as entendu ? Allez, dis encore mon chéri »), et c'est ainsi que, petit à petit, les premiers mots se fixeront à une signification convenue par la communauté et sortiront de plus en plus à bon escient.

Quoi qu'il en soit, aux alentours des 2-3 ans, l'enfant développe en quelques mois une compétence langagière qui émerveille toujours les scientifiques ; entre autres, parce que le processus est autonome... pour peu que l'enfant bénéficie d'un bain de langage riche et interactif. Ainsi la syntaxe, le vocabulaire s'étoffent rapidement, et si des avatars mineurs

à la mise en place du langage existent, ils apparaissent plutôt amusants aux proches d'autant que les perturbations graves sont rares.

Dès ses 2-3 ans, l'enfant constate aussi que le langage est un grand instrument de puissance. Puissance de son agressivité quand il dit, avec les affects appropriés : « Non, je ne veux pas », « Moi tout seul »... ou quand il choisit de se taire, parfois avec obstination. Plus tard dans sa vie, il dira « Je ne suis pas d'accord ; je ne pense pas comme vous » ou : « Merde... casse-toi, pauvre con » et le langage servira toujours à marquer son affirmation de soi, son expansion, ses frontières et sa capacité de se protéger.

Mais son langage servira aussi à exercer son pouvoir de séduction, à dire et à vivre l'amour et l'amitié. Il servira encore à partager les connaissances des autres, à satisfaire sa curiosité, à exprimer ce qu'il pense de la vie.

On dit parfois de l'humanité que c'était une vaste palabre. Nous préférons la qualifier de la sorte, plutôt que de penser que c'est un immense marché commercial ou le théâtre d'un interminable affrontement guerrier.

Les adolescents l'ont bien compris, en tout cas, eux qui sont si souvent scotchés à leurs portables, à Facebook ou à leurs écrans de *chats* privés (MSN *and Co*) ; eux qui sont si souvent en groupe ou en dyades dans les rues, les fêtes et les cours de récré. Vivent donc toutes ces petites tribus de nos ados qui parlent. Et ne soyons pas grincheux sur la manière dont ils réinventent les mots !

ET TOUS CEUX QUI NE COMMUNIQUENT PAS BIEN...

Avant d'aller plus loin, tournons-nous vers tous ces enfants :

- qu'on aime, certes, dont on satisfait les besoins de base, mais dans une ambiance où ce sont les comportements silencieux qui priment ; ici les adultes sont scotchés à « Secret story » ou au championnat de foot à la télévision, avec bébé dans son relax qui doit en faire autant... plutôt que de passer du temps avec lui, face à face, tout en rires et en sourires et en mots échangés. De quoi lancer dans la vie des enfants qui eux non plus, n'auront probablement aucune culture de la parole, mais bien plus de la consommation et de la passivité. Et dont le déploiement intellectuel n'ira pas jusqu'au bout de ce qu'il pouvait donner ;
- à qui l'on est indisponible, indifférent, qui poussent dans leur coin comme des herbes folles, qui doivent parfois quémander pour leurs

besoins élémentaires. Enfants taiseux, manquant souvent de confiance en eux, et donc quelques-uns développent alors une haine secrète des autres et une pensée personnelle résiliente ou redoutable ;

- sur qui l'on veille matériellement, mais dont on disqualifie ou massacre la parole à longueur de temps : « Ce n'est pas bien, ce n'est pas juste, ce n'est pas comme ça, c'est idiot ce que tu penses. » De quoi faire de bons névrosés, doutant perpétuellement de la valeur de leur monde intérieur, qui se rabattent sur un discours soumis et plein de ratés ; ou de quoi faire à l'opposé de vrais révoltés, animés d'une rage de frustration, terreau d'attitudes délinquantes ultérieures ;
- aux enfants qui ne trouvent pas en eux le moyen de produire une parole : beaucoup d'autistes, des enfants avec un grand retard mental... Ils ont souvent l'air de s'y être résignés et de se contenter de vivre dans leur univers intérieur. Mais... est-ce tout le temps si vrai ? N'est-ce pas parfois un drame pour eux de ne pas pouvoir communiquer simplement qu'ils ont mal, qu'ils sont tristes, qu'ils ont peur ? N'est-ce pas un drame pour eux de constater que souvent, petit à petit, insidieusement, leur entourage — famille ou professionnels — se décourage et réduit l'intensité de la communication avec eux ?
  Des auteurs qui se penchent spécifiquement sur l'interaction mère/bébé, comme Houzel (2007), montrent l'importance de l'observation et de la prise en compte de la souffrance psychique dès le plus jeune âge et ce, certainement pour les bébés à risque autistique ;
- et il y a le drame corollaire de ces enfants aphasiques ou dysphasiques, qui ne trouvent pas non plus les mots pour se faire comprendre, mais dont l'intelligence et le branchement sur la réalité sont préservés, et qui montrent donc plus explicitement la souffrance que provoque en eux leur handicap.

Chapitre 2

Parler pour se différencier

DANS LES CHAPITRES 2 À 6, nous abordons plusieurs catégories de situations où la parole de l'enfant confronte et/ou met à mal l'adulte ; nous en décrivons d'autres où l'enfant s'énonce face à un environnement anxiogène, instable, inadéquat, voire maltraitant.

Sans vouloir établir une liste exhaustive, nous avons dressé des tableaux susceptibles d'être rencontrés fréquemment dans la pratique des professionnels et le quotidien des parents.

La parole permet au jeune sujet de se situer dans son originalité, de parler de ses désirs et de ses projets, de sa différence. Par ses mots, il dit aussi qui est l'autre pour lui et redéfinit ses liens affectifs. Il prolonge la découverte du monde qu'il avait entreprise par sa motricité, par son agir, en pensant et en exprimant ses idées sur le comment et le pourquoi.

Par ailleurs, les parents voudraient tant que les mots précieux qui sortent de sa bouche soient toujours des mots de reconnaissance, d'approbation, de conformité à leur projet ! Les plus branchés d'entre eux rêvent bien que le jeune se montre impertinent et transgresseur à l'occasion, mais dans un cadre dont ils continuent, eux, à poser des limites : « Un joint à l'occasion avec les copains, soit, mais pas plus ni autre chose quand même. »

Hélas... ou tant mieux, ça ne peut pas se passer comme cela : bien des jeunes vont secouer ou briser à répétition le ronron familial ou sociétal.

Le dégel d'Yvan

Yvan, douze ans et demi, est le dernier d'une fratrie de cinq enfants. Les parents sont séparés depuis environ cinq ans et ont organisé un hébergement alterné pour accueillir leurs enfants. Les tensions entre le père et la mère, latentes mais perceptibles, sont contenues vaille que vaille, essentiellement par la capacité de médiation et de négociation de Madame. Monsieur, lui, présente un caractère rigide et est obnubilé par son travail au point de négliger quasi totalement toutes les dimensions relationnelles de la vie.

Moyennant un accord minimal du papa, la maman consulte pour son fils ou du moins, relaie la demande formulée par Yvan. Du bout des lèvres, celui-ci a pu confier à sa mère son mal de vivre, ses ruminations, ses angoisses... « Petit dernier » de la famille, chahuté par la séparation, il a traversé toutes ces années dans la discrétion et le repli dans son monde, trouvant toujours une bonne âme pour s'exprimer à sa place. Protégé par sa mère, il n'a jamais fait parler de lui, mis à part au cours de cette première année du cycle secondaire. Des résultats scolaires catastrophiques donnent écho à des comportements étranges qui conduisent les autres de son âge à le surnommer « E.T. ».

Au cours de la première rencontre, Yvan, accompagné de sa mère, laisse celle-ci répondre aux questions du pédopsychiatre (EdeB). Le système de leurs interactions est bien rôdé, Madame minimisant la dimension préoccupante du profil de son fils, estimant qu'il doit être simplement rassuré sur ses compétences et être aidé pour sa timidité. Yvan marmonne sans parler de façon intelligible ; son regard est fuyant et des tics moteurs scandent les paroles maternelles. Le teint extrêmement pâle, la stature chétive sont renforcés par une rigidité axiale et posturale.

Je propose alors quelques entretiens individuels, le temps d'analyser la demande et de définir certains objectifs. Yvan acquiesce par un regard furtif.

Au cours des trois rencontres qui s'ensuivent, le jeune ne desserre guère les dents et reproduit *grosso modo* le comportement figé du premier entretien. La seule avancée consiste dans le dessin, qui traduit morcellement et discontinuité dans les traits et les personnages. Je parle alors de l'aide potentielle d'un psychotrope (neuroleptique) en abordant la question avec Yvan et chacun de ses parents, par téléphone avec le

père, qui n'a pas le temps... de perdre son temps ! Quinze jours après l'instauration du traitement médicamenteux, le jeune se présente en consultation, un peu moins raide, le visage plus coloré.

Sitôt assis, il n'arrête pas de parler : « Je me sens mieux... je me sens libre, merci... je n'ai plus ce poids dans la tête... »

L'accompagnement thérapeutique s'est poursuivi et, d'entretien en entretien, impliquant parfois ses parents, Yvan a parlé de ses angoisses, de ses peurs, de son impossibilité de s'exprimer, de la confusion de ses idées...

Yvan n'a pas totalement abandonné certaines de ses habitudes motrices et il demeure angoissé : la dimension objectale de ses relations est encore à travailler et ses mécanismes de défense archaïques sont encore à l'œuvre... Mais il parle... après de longues années de silence. L'évolution est encourageante, de par son investissement dans la thérapie, celui de ses proches, et, pour une part, par l'apport du médicament. Sans être la panacée, la psychopharmacologie trouve son utilité dans des indications bien posées, car, tout comme l'adulte, l'enfant et l'adolescent en souffrance mentale méritent de bénéficier des soins les plus complets, incluant la dimension biologique de leur mal-être.

ET TU SERAS UN HOMME, MAXIME !

Issu d'une famille aisée et unie, Maxime est le cadet de deux sœurs. Âgé de onze ans, il présente des difficultés d'apprentissage, trouble qui dérange quelque peu les parents habitués à la réussite familiale sur tous les plans. L'allure de Maxime est encore enfantine, sa manière de bouger, de s'exprimer, de s'adresser à l'autre, est qualifiée de féminine par un père désireux de voir dans son unique garçon l'assurance de la virilité.

Lors des séances de thérapie familiale (EdeB), réservé, Maxime répond avec prudence et réflexion aux interrogations qui lui sont adressées sur divers aspects de sa vie. Embarrassé par son insuccès scolaire, désireux de plaire à ses parents, il lance des regards intenses en direction de sa mère. Celle-ci soutient clairement son fils tout en reconnaissant avoir atteint ses limites pour l'aider :

« Il rêve, il est distrait, il est jouette... je ne sais plus quoi faire ! Il a pourtant un professeur particulier, un suivi logopédique... J'ai l'impression qu'il ne veut pas réussir !... » Et le père de surenchérir : « Nos deux filles sont brillantes... Maxime est intelligent... Je ne peux pas concevoir qu'il se laisse aller !... »

À écouter ces reproches voilés, l'intéressé se referme davantage, pétrifié qu'il est par l'angoisse et la culpabilité. Il rétorque : « Je vais faire un effort, je vous le promets ! » ; promesse d'engagement qui suscite chez le père un énervement pour son aspect répétitif et peu conséquent.

Mais Maxime a-t-il l'opportunité de tenir une autre position ? Animé du désir de satisfaire ses parents, il occulte sa part de résistance ou d'impuissance. Son manque de performances dans les domaines où l'attendent ses parents, du moins son père, le renvoie à son ras-le-bol secret de devenir comme eux, à ses pulsions agressives et à une dimension dépressive qui suinte de son être pour qui l'observe sans *a priori*.

Conjointement aux entretiens de famille, Maxime est rencontré individuellement ; il confie son mal-être, lié d'après lui à son incapacité de répondre aux attentes paternelles :

« Papa veut que je sois comme mes sœurs... c'est trop dur... et puis je ne suis pas comme lui, qui réussit tout ce qu'il entreprend. Moi, j'aime le dessin, la danse... mais pas l'argent... je ne peux pas lui dire ça... Il me rejetterait ! J'ai déjà essayé d'en parler à maman... mais elle me répond que je dois travailler et prendre mon père comme modèle... Alors je me tais, mais je sais au fond de moi que je n'y arriverai pas ! Et puis, je mens... je cache mes mauvais points... je ne sais pas comment tout ça va se terminer... ».

Le suivi se poursuit, en maintenant en parallèle les entretiens individuels et les rencontres de famille où les deux sœurs sont parfois invitées.

Plus le temps passe, plus chaque protagoniste campe sur ses positions ; la situation scolaire de Maxime se dégrade.

Ce dernier s'enferme dans une illusion d'amélioration qui, par clivage et déni, l'emmène à tenir vaille que vaille un discours qui met hors de lui son père.

Cherchant désespérément des solutions concrètes et si possible rapides, peu réceptive à nos lectures psychodynamiques des fonctionnements individuels et familiaux, la mère se tourne vers d'autres professionnels ; l'un d'entre eux prescrit alors au jeune un psychostimulant dans le but de renforcer sa concentration.

Après deux semaines, Maxime revient souriant, détendu, fier (peut-être ?!), à l'entretien de famille : « J'ai obtenu de beaux résultats depuis dix jours » lance-t-il en rentrant dans le bureau de consultation, suivi par ses parents, manifestement soulagés.

L'enthousiasme ne dure pas ; en effet, si les premières impressions sont encourageantes, Maxime cache toujours ses nombreuses notes négatives, se mentant à lui-même, espérant... croyant en ses rêves... pour

finalement s'écrouler lors d'un entretien individuel : « Je n'en peux plus, ça ne marche pas... si mes parents s'en rendent compte, ils vont me tuer ! » Expression puissante de la détresse d'un jeune qui projette ses pulsions mortifères.

Maxime s'ouvre alors sur sa peur intense de grandir, de quitter le noyau familial, l'ambiance feutrée, douce et chaleureuse de trois femmes qui, depuis sa naissance, l'ont protégé, porté. L'avenir lui semble sombre, rude... masculin, car ne le pousse-t-on pas à devenir un homme tel que son père, alors qu'il se reconnaît davantage dans une sensibilité féminine ? Mais comment lui dire, à ce père, qu'il admire et met à la fois à distance comme figure identificatoire potentielle ?

Soutenu dans son cheminement, Maxime accepte, après leur reconnaissance, de parler de ses appréhensions, de les évoquer comme point de rupture avec l'image paternelle de puissance. Rupture qui certes engage une séparation avec les images infantiles, mais favorise le processus d'individuation.

À onze ans, Maxime traverse la turbulence de la préadolescence dans ce qu'elle génère de remise en jeu des liens, des loyautés, des idéaux. Il a sur lui des attentes précises qu'il ne vit pas comme projet personnel : loin de s'y reconnaître, il rencontre la difficulté de se confronter aux idées de son père. Redoutant un point de fracture relationnelle, il tient à sa famille, lieu de réassurance, de renforcement narcissique. Craignant de la décevoir, il rêve, par pensées magiques, d'arrêter le temps de la croissance, de demeurer l'enfant sans identité sexuée définie... Mais voilà, la vie ne l'entend pas ainsi. Et Maxime, pris par sa peur de grandir, s'isole et continue à mettre les relations intrafamiliales en tension.

Courageusement, lors d'un entretien de famille, alors que son père confie sa grande perplexité quant au devenir de son fils, son manque de confiance envers lui, celui-ci relève la tête et dit : « En grandissant, je sais ce que je perds mais pas ce que je gagne ! »

Après un long silence le père, visiblement surpris, marque son émotion... et sa joie de découvrir son fils capable de se situer... et de l'étonner !

Cette rencontre a orienté sensiblement le cours des relations entre Maxime et chacun de ses parents. Si le jeune n'est pas pour autant devenu brillant, il a accédé à un statut défini par lui-même et reconnu par ses proches.

CLOTILDE OU LA CULPABILITÉ DE GRANDIR

L'inéluctable processus de grandissement connaît quelques avatars chez certains enfants. Dans une minorité de cas ceux-ci, encore bien jeunes, peuvent verbaliser directement leur envie de rester petits et le manifester par des comportements passifs de dépendance et des difficultés d'apprentissage scolaire. Autour de la préadolescence, la peur, ou plus souvent l'ambivalence à l'idée de grandir s'exprime plus indirectement : maux de ventre et autres troubles psychosomatiques, phobie scolaire, franche dépression... Quand ce mélange de nostalgie de la petite enfance et de crainte de l'avenir est diffus et durable et touche les plus âgés, on parle parfois aujourd'hui du syndrome de Peter Pan. La métaphore est très parlante : Peter Pan est vif et amusant, mais ne veut assumer aucun projet sérieux, il n'a donc pas d'ombre, trace des responsabilités qu'il aurait prises ; tout en le déniant, il a besoin de la protection maternelle permanente de Wendy.

Chez l'enfant ici concerné, la crainte de lendemains peuplés d'embûches, d'échecs ou d'agressions s'étaye sur une angoisse d'abandon, sur la perte du lien aux premières figures d'attachement et d'identification ; notre petit Peter Pan ne veut pas perdre non plus les acquis rassurants de son jeune âge, ni son insertion dans un passé tout proche lorsque celui-ci est caractérisé par la certitude d'être aimé, la stabilité, mille expériences positives qui émaillent son histoire.

Si l'avenir, et donc grandir, génèrent plus de peur que d'anticipation joyeuse chez certains enfants, un autre vécu émerge de-ci de-là, celui de la culpabilité. Aussi étrange que cela puisse paraître, l'enfant se sent parfois coupable de grandir ; ce mécanisme n'est pas fréquent, mais il interroge les relations familiales, les transmissions intergénérationnelles et la place de l'enfant en question dans un contexte socio-affectif précis. Pourquoi ce dernier se sent-il un tel devoir de loyauté ?

Clotilde, huit ans, enfant unique, vit seule avec sa mère depuis quelques années. La grand-mère maternelle, veuve, habite à proximité de leur domicile. La maîtresse d'école de Clotilde a vivement conseillé une consultation psychologique face au comportement général de l'enfant. Intelligente, mûre pour son âge, Clotilde ne parvient pas à se lier d'amitié avec ses condisciples et se trouve même de plus en plus fréquemment en place de bouc émissaire. C'est la grand-mère qui accompagne la fillette à la première séance ; la mère, souffrante et alitée, n'a pu se joindre à elles. Clotilde est visiblement très attachée à son grand-parent, respectant les propos tenus à son égard. Elle répond « sagement » et succinctement,

demeurant bien droite sur sa chaise, comme le font une bonne partie des enfants de son âge lors d'un premier entretien.

Par la suite, j'ai proposé (EdB) à Clotilde de s'exprimer lors de rencontres individuelles scandées par des entretiens de famille. Après un temps d'apprivoisement légitime, la fillette me confie l'objet principal de ses soucis : l'état de santé de sa mère, lié à l'alcoolisme. Celle-ci boit depuis de nombreuses années, de plus en plus régulièrement, à tel point que l'enfant demande à être hébergée chez sa grand-mère.

En même temps, Clotilde redoute de laisser sa mère seule : « Je n'aime pas partir chez mamy car j'ai peur que maman boive encore plus... Moi, je préfère m'en aller mais je dois rester... je ne sais plus quoi décider... Je voudrais que maman se fasse soigner mais elle dit qu'elle n'a pas de problème... et que, si elle boit, parfois c'est à cause de mamy... »

Accueillir la parole de Clotilde lors d'entretiens individuels a certes une portée thérapeutique : il s'agit à la fois d'écouter et de réfléchir avec l'enfant quant à son propre positionnement face à des liens familiaux compliqués, mais aussi de lui proposer un espace où elle a le droit d'être « autre », de penser pour elle, d'élaborer un projet personnel. Mais dans un contexte comme celui-ci, qui met en exergue les questions de transmission et de loyauté, travailler les niveaux relationnels en présence des protagonistes concernés autorise des modifications tangibles des *patterns* interactionnels. C'est donc tout aussi indispensable[1].

À côté des entretiens individuels avec Clotilde, je rencontre donc sa famille, d'une part sous forme d'entretiens mère/fille et d'autre part en réunissant les trois générations. Ce dernier format met en évidence les déplacements générationnels qui s'opèrent dans les champs fantasmatique et symbolique : ainsi, la grand-mère se positionne comme la mère de Clotilde ; la petite fille, elle, fonctionne comme le parent de sa mère, qui de son côté, tout en s'insurgeant, se situe comme l'élément le plus fragile, le plus « enfant » du groupe. En séance, les injonctions fusent dans les tous les sens : reproches, espoirs déçus, vaines attentes réciproques... l'ambiance est à la morosité et en même temps, le système est scellé par des forces internes archaïques. La mère et la grand-mère

1. Je ne pense pas pour autant qu'il suffit de réunir les membres d'une famille, de les inciter à se parler, et d'intervenir de façon systémique, pour améliorer *ipso facto* les relations ! Dans les cas les plus défavorables, les fonctionnements psychiques individuels et relationnels sont trop ancrés dans la pathologie et ses multiples renforcements négatifs et/ou positifs pour envisager une issue favorable. Alors, il faut s'incliner ! Encore heureux si l'on peut y accompagner l'enfant seul, dans un processus d'autonomisation et d'acceptation d'une réalité, certes pénible, et pire encore rigidifiée, non mobilisable. Cette position de repli constitue ici l'unique axe thérapeutique concret et pertinent !

conservent au fond d'elles, avec nostalgie, la trace de liens chaleureux, de proximité affective mais qui n'ont pas pu se maintenir au fil du temps. Alors, l'amertume s'est installée, et avec elle l'agressivité et le dérivatif que constitue l'alcool.

Je vis les rencontres au diapason d'une famille qui ne peut s'autoriser à modifier sa manière d'être, tant les non-dits cadenassent les relations et renforcent ainsi les loyautés.

Du haut de ses huit ans, Clotilde fait preuve d'une grande clairvoyance quand elle lance un jour : « Et si, mamy, tu disais à maman que tu l'aimes... peut-être qu'elle ne devrait plus boire, alors ? !... »

À l'instar de bien d'autres enfants, la parole de Clotilde est puissante par la fraîcheur, la lucidité qui s'en dégage ; elle n'a que faire du verbiage et des circonvolutions d'usage ; elle va droit au but et surprend les adultes qui semblent avoir refoulé dans un autre en-soi le naturel de la franchise.

Mais que vont faire les deux adultes de cette injonction puissante de Clotilde ? La petite fille tente désespérément de grandir dans un microcosme où la fonction d'autorité fait défaut ; c'est au-dehors qu'elle doit aller chercher de quoi se construire, en intériorisant des figures structurantes de son entourage social, scolaire. Ses mère et grand-mère, blessées narcissiquement par leur histoire familiale, lancent sur Clotilde espoir et agressivité, ambivalence de sentiments qu'elles-mêmes nourrissent l'une par rapport à l'autre.

Clotilde se situe dans un nœud relationnel familial auquel elle appartient et qu'elle tente de fuir en même temps. Par son investissement des apprentissages scolaires, par son tempérament, elle contrebalance la force centripète qui la maintient dans une loyauté pathogène à ses proches. Dépendante de son statut d'enfant, elle sait qu'elle utilise celui-ci comme espace cathartique, où les décharges émotionnelles libèrent quelque peu sa tension et ses angoisses. Clotilde parle peu en rencontres familiales. Il est vrai que les deux adultes s'épanchent largement sur leurs destinées respectives... Se sentant coupable et tout à la fois impuissante, Clotilde lance un jour à sa mère : « Excuse-moi de grandir, maman. » Parole forte, qui, si elle m'émeut, n'a que peu de portée sur une mère trop meurtrie et fragilisée.

ON NE LA LEUR FAIT PAS !

Il défile devant nos yeux tant d'enfants qui ne vont pas bien, que leurs parents voudraient ingénus, et pourtant qui racontent très vite à leur thérapeute ce qui les dérange ou les préoccupe vraiment : et c'est

du côté du dysfonctionnement parental que se situent leurs gros soucis. Politique de l'autruche, quand l'adulte s'imagine que les enfants ne sont ni des témoins attentifs de ce qui se vit autour d'eux, ni secrètement bouleversés par des émotions qu'ils pensent devoir garder pour eux.

Je reviendrai (JYH) ultérieurement sur les mensonges ludiques de Sarah, cinq ans et demi, faits pour le principe[2]. La petite fille avait été traumatisée par une attaque à main armée dirigée contre ses parents. Nous en avions reparlé avec beaucoup d'émotions lors d'une première séance familiale. Pourtant, à sa première séance individuelle, en réponse à la question : « As-tu un souci, quelque chose qui te préoccupe pour le moment ? », Sarah répond immédiatement avec aplomb, ses yeux en recherche d'aide dans les miens. « Oui, mes parents se disputent. » Vérification faite, c'est bien cela qui empoisonne l'atmosphère de la maison.

Luc, treize ans, dont j'évoquerai (JYH) par la suite (p.113) les TOCs et le perfectionnisme, finit par parler de la mésentente chronique de ses parents, du vide et du silence à la maison et d'un geste répétitif de son père qui le dégoûte : celui-ci ne parle presque plus à sa mère, mais souvent, quand il la croise, il frotte sa main contre la fesse de son épouse. Ce geste apparaît comme bestial, dénué d'un sens amoureux plus profond au jeune adolescent de treize ans ; ce sera le point de départ de conversations autour de la sexualité et, avec son autorisation, d'une interpellation faite à ses parents sur l'avenir de leur couple et de leur famille.

Quant à Bernard, six ans, dont le grand-père a voulu une transformation transsexuelle très mal vécue dans la famille, non seulement raconte-t-il à sa psy des histoires d'arbres coupés à la tronçonneuse, ou de jeunes arbres dont les voleurs prennent les premiers fruits et cassent les branches, mais il se laissera même aller à dire : « Parfois, je pense qu'on coupe mon zizi avec une scie... il y a du sang ; c'est drôle, ça ne me fait pas mal, j'aime bien... »

Quand un parent égratigne la barrière de l'inceste, ou mêle un peu trop ses pulsions et le territoire intime d'un grand enfant ou d'un pré-adolescent, nous pouvons constater que celui-ci donne assez souvent un signal de son malaise : il dénonce l'effraction, un peu agressivement, un peu pour qu'un tiers remette de l'ordre et renforce la barrière intergénérationnelle.

2. Voir p. 140.

Ainsi Mathieu, douze ans et demi, dit-il tout de go à son père que celui-ci est trop gamin, qu'il n'aime pas sa façon d'être rigolo et qu'il est prié de ne plus venir voir sur sa liste MSN quelles sont les filles avec lesquelles il *chatte* : à la corbeille, donc, l'adolescentisme un peu voyeur des parents trop copains !

Quant à Laurent, dix ans, il a beaucoup de mal à contrôler des impulsions agressives uniquement ciblées sur sa mère, sur laquelle il se déchaîne parfois « pour un oui, pour un non ». Un jour, il éclate : « Vous me dites (JYH) que je suis comme un drogué, et que je prends du plaisir à l'attaquer, mais toi (dit-il à sa mère), tu es incapable d'arrêter de fumer, et tu sais que ça me fait peur. » Puis, peu après : « Moi, je ne peux pas te toucher, mais toi, tu m'appelles dans ton lit et tu n'arrêtes pas de me faire des chatouilles. Ça m'agace[3]. »

Parfois, ce que revendiquent l'enfant et l'adolescent est encore plus déstabilisant.

« Je me demande pourquoi vous m'avez fait. » ... « J'aurais mieux fait de ne pas venir sur la terre » dit un jour Joanna face à ses parents, peu affectifs, peu disponibles et en perpétuelle chamaillerie. Pas vraiment « hors réalité » ce sentiment qu'elle a de les encombrer.

« On va encore rester seuls ce soir. T'as un nouveau mec ? » demande Thomas, 15 ans, amer, agressif, en grande démotivation scolaire, à sa mère qui en effet, les laisse souvent seuls, son frère de onze ans et lui, pour de multiples aventures sentimentales.

Mais ailleurs, c'est tout simplement la profondeur de la pensée de l'enfant, sa capacité intuitive, sa manière de rejoindre les grands débats, questions et enjeux affectifs de l'humanité qui émeuvent son environnement.

« Si c'est quand même pour mourir alors pourquoi vit-on ? » demande Éléonore, dix ans, lors d'une séance collective de libre expression menée avec sa classe, au lendemain du suicide de leur instituteur. Johan, lui, s'écrie : « C'est trop facile ; lui, il a réglé ses problèmes ; maintenant c'est les autres qui souffrent parce qu'il est parti. » Quelques enfants sanglotent, surtout quand l'un d'entre eux évoquera : « Il disait souvent qu'on était des ânes ; nous, on n'était plus trop gentils avec lui. »

3. J'en reparlerai p. 185.

Chapitre 3

La parole à l'école

LE FONCTIONNEMENT de la célèbre académie Nolan, celle du *Cercle des poètes disparus* (P. Weir, 1989), n'appartient-il vraiment qu'aux films de fiction ? Rappelons-nous : Neil, adolescent de dix-sept ans, se suicide, écartelé qu'il est entre l'oppression familiale et son aspiration personnelle à devenir artiste. Pour ne pas entacher l'image de l'école, il faut trouver un bouc émissaire périphérique : ce sera le professeur Keating, nouveau venu, proche de la sensibilité des adolescents et qui avait un peu trop imprudemment pressé Neil de réaliser ses aspirations. Pleins de leur authenticité juvénile, quelques adolescents essaient de le défendre. Mais ils sont massacrés par le rouleau compresseur de l'académie, qui a appelé les parents à la rescousse pour leur faire admettre, à eux aussi, qu'ils ne sont que d'autres pions grugés par le diabolique Keating. Ce récit est purement imaginaire. Toute ressemblance avec des situations réelles serait non seulement fortuite, mais carrément impensable !

Et pourtant ! Menacée, toute institution (c'est-à-dire tout groupe organisé en vue d'un objectif) a tendance à ne pas se laisser faire. C'est une évidence, c'est le bon sens même, signe de la présence de la vigueur du groupe qui la constitue.

C'est vrai pour la famille, entre frères et sœurs, entre pairs. C'est vrai pour les mouvements de jeunesse, les services de psychiatrie, les écoles

de pensée, si élevée soit-elle. C'est vrai pour l'école aussi : une fois que les objectifs sont définis, que l'énergie se distribue dans une certaine direction, qu'une culture et des valeurs s'installent, tout groupe institué tient à son organisation, à la stabilité qui y règne, à sa hiérarchie et aux rôles qui y sont assignés, à ses douces certitudes.

Quand arrive donc une demande de changement assez important ou, pire encore, ce qui est ressenti à tort ou à raison comme une menace d'agression, le premier réflexe du groupe est d'auto-protéger ses acquis, son état du moment.

Dans un second temps, certains groupes se montrent capables de réfléchir et de vivre des valeurs d'authenticité, de justice... et d'audace ; alors, ils reconnaissent que l'invitation au changement peut constituer un risque positif et en tentent l'aventure. Ou encore, qu'ils ne sont pas parfaits et que certaines agressions sont méritées, et se montrent capables de remise en question.

Mais ce n'est pas souvent le cas. D'autres, majoritaires, campent sur leurs positions, n'acceptent jamais de se remettre en question, utilisent des moyens de défense injustes et abusifs et désignent de façon rigide des boucs émissaires.

En voici quelques exemples liés à l'école, non pas que nous trouvions cette institution pire que d'autres. Mais voilà, elle est fréquentée durablement par quasi tous nos enfants et nos adolescents. Tout en reconnaissant les efforts d'adaptation et de créativité qu'elle fait à l'occasion, il nous faut rester vigilants et ne pas nous leurrer sur le fait que les écoliers, maillons les plus vulnérables du système, constituent parfois des boucs émissaires de rêve.

« DÉMARQUEZ-VOUS, MES BONS, MAIS JUSTE ASSEZ »

Eymeric, treize ans, cadet de trois, vit dans une famille affectueuse et protectrice. Fréquentant sa première année-collège[1] dans une institution BCBG exigeante, il se démarque des autres par une ingénuité plus grande : trop protégé, très (trop ?) écouté chez lui, il n'a pas appris à se méfier suffisamment des dires et des promesses des adultes et, entre autres, à se retenir occasionnellement de s'exprimer, pour rester dans la

1. En Belgique, les études primaires durent six ans. La première « année-collège » y a donc lieu en moyenne à douze ans, soit un an plus tard qu'en France. La sixième primaire belge correspond à la sixième française, dans la comptabilisation des années d'études secondaires.

culture scolaire « moderne, mais élégante » attendue de lui. Il ne voit pas les pièges, les doubles messages auxquels d'autres sont plus sensibles. En outre, les démangeaisons de la puberté travaillent cet adolescent à l'allure de grande asperge, souvent trahi par sa voix et sa gaucherie : Eymeric a donc envie de s'affirmer, bien plus que quand il était petit, et surtout, de ne pas se laisser dire ni faire par l'injustice humaine. Il lui arrive même d'aller à la rescousse de condisciples qui ne lui ont rien demandé du tout.

Un jour de novembre, le professeur de français propose : « Faites une rédaction de deux pages sur un professeur imaginaire ; vous pouvez le décrire absolument comme vous le désirez. » « Le » piège donc, dans lequel le jeune est le seul à foncer tête baissée. Il se défoule sur son texte comme on peut le faire en début d'adolescence sur un blog, en mettant en scène un professeur bête et sanguinaire. Son prof à lui, qui se souvient quand même de sa consigne, n'exprime pas sa colère ni son insécurité, met soigneusement le texte en réserve, et lui donne une note très moyenne, officiellement pour des raisons de mise en forme.

Entre novembre et janvier, Eymeric se fait un peu trop remarquer. Pas vraiment pour des chahuts, mais en pointant du doigt, publiquement (après avoir levé le doigt pour demander la parole) les contradictions, les promesses non tenues, ou ce qu'il estime être des injustices émanant des adultes. Après quelques tentatives de dialogue entre lui et certains profs, Eymeric a donc subi le sort de Don Quichotte et a été déclaré fou. Sûrement mais insidieusement ! Ses parents furent convoqués chez le directeur, qui exprima combien il était préoccupé, et combien il trouvait judicieux qu'Eymeric consulte un bon psychiatre d'adolescents. Sinon... sinon, son immaturité était telle qu'on ne pourrait pas vraiment lui garantir une place l'année d'après. C'est ainsi que j'ai fait connaissance de l'adolescent et de ses parents (JYH), car ils avaient estimé ne pas avoir le choix. Et puis c'est vrai, Eymeric les inquiétait un peu, eux aussi.

J'ai commencé par écouter ce qu'ils vivaient : certitude de son bon droit, indignation et déni (ou absence ?) de toute auto-critique chez Eymeric.

Forte ambivalence chez ses parents ; une partie minoritaire de leurs idées et convictions soutient la manière d'être de leur fils, mais majoritairement, ils trouvent aussi qu'il est « bébé » (eh oui, ceux qui dénoncent les injustices en prenant des risques, ce sont des bébés, n'est-ce pas ?)... trop anxieux aussi... qu'il ne travaille pas tout à fait assez énergiquement... et n'y aurait-il pas quand même un peu plus à désirer autour de son... mental ? Le plus important n'est-il pas qu'il reste dans son école à tout prix ?

En clair, Eymeric est aimé par ses parents, habituellement protecteurs, mais sur ce coup-ci, il n'a pas leur soutien : ils sont d'accord avec l'idée qu'il faut le soigner et se demandent même s'il ne faut pas lui administrer le fameux médicament qui aide à se concentrer...

C'est le contraire de ce que j'ai plus souvent vécu dans des cas analogues : les parents (ou les parents et l'ado) y étaient véhéments. Et je devais alors veiller à ne pas mettre de l'huile sur le feu, par exemple en prenant la défense de l'école qui, après tout, n'avait fait que réagir de manière habituelle !

Je n'ai pas pris de contact avec l'école. Des années d'essais infructueux m'ont amené à me décourager avec ce type d'établissement. Que leur dire ? Qu'ils ont raison ? Non, ils n'ont pas raison d'avoir dit à ce jeune : « Tu es bon pour la psychiatrie. » Ils auraient pu se limiter à lui dire : « Tu es casse-pieds pour notre culture. » Qu'ils n'ont pas compris Eymeric ? Ce serait lui qui en ferait les frais l'année d'après et moi qui serais rayé de leur liste de médecins crédibles. J'ai donc reçu à plusieurs reprises ces parents anxieux et un enfant plus révolté que penaud. Et je l'ai approuvé, en présence de ses parents. D'ailleurs, il n'a jamais demandé à me voir seul. Et nous avons parlé de choses profondes, lui et moi, en y adjoignant parfois les parents : la justice, les rapports de force entre les gens, le sens de la vie et celui de l'école... Il m'a toujours répondu de façon généreuse et entière. De temps en temps, j'ai attiré son attention sur les risques de se faire crucifier qu'il s'ingéniait à prendre. Ne vaut-il pas mieux, parfois, se taire pour ne pas mourir trop vite et avoir l'occasion de faire par la suite davantage de choses encore meilleures ! Choix difficile pour chacun. Aux grandes vacances, je lui ai même demandé de l'aide pour initier à l'ordinateur un autre de mes jeunes patients, venant d'un milieu défavorisé. Ce qu'Eymeric a accepté de grand cœur. Quant aux parents, je crois bien que petit à petit, ils sont redevenus plus fiers de leur jeune adolescent.

UN CONFLIT PARENTS-INSTITUTEURS

J'ai connu (JYH) Vladimir à l'âge de deux ans. Il présentait alors une sévère et abrupte réaction autistique. Récemment arrivé en Belgique avec ses parents diplomates d'un pays de l'Est, ce jeune garçon réputé jusqu'alors sans problème avait encaissé coup sur coup deux énormes traumatismes relationnels, du point de vue de sa subjectivité : une immersion sans précautions particulières dans une classe d'accueil pour tout-petits où il ne comprenait rien à la langue parlée par les autres

enfants ; et la naissance récente d'un frère et d'une sœur jumeaux, dont la vue semblait l'effrayer beaucoup. Un long travail de soutien et de stimulation s'amorce ; trois ans après, les parents doivent rentrer dans leur pays et y poursuivent cette rééducation. Et, de loin en loin, ils ont la courtoisie de m'informer que Vladimir va de mieux en mieux et récupère un fonctionnement normal, mise à part une jalousie féroce envers son frère puîné.

Quand Vladimir a neuf ans, ses parents doivent revenir en Belgique. Ceci est vécu par l'enfant comme un rappel des expériences traumatiques initiales. Pourtant, cette fois, il peut profiter d'une petite classe dans sa langue, au sein d'une grande école internationale. Mais voilà, la rupture est trop dure à encaisser pour Vladimir, d'autant que, dans la même petite classe, on a également accueilli son frère et sa sœur. Il réagit donc sur un mode autistique mais de faible intensité cette fois : le contact avec lui est toujours possible mais spontanément, il s'isole, sautille parfois sur place, obéit irrégulièrement aux consignes et ne supporte pas que son frère prenne de la place : il lui arrive même d'aller jusqu'à son banc pour lui arracher sa feuille d'exercices. Je ne suis cependant pas pessimiste sur l'évolution de ce stress post-traumatique ravivé qui se manifeste sur un mode archaïque. Avec un professeur d'appui que l'école est en mesure de fournir et avec un mélange de tolérance, d'espérance et de fermeté occasionnelle, je suis persuadé que tout pourrait rentrer dans l'ordre en un semestre. Hélas, un conflit s'installe entre les parents de Vladimir, un rien rigides et l'institutrice principale de l'enfant, qui ne l'est pas moins. D'autant que c'est d'abord au neveu de celle-ci que l'on comptait confier le travail d'appui ; mais l'on constate vite qu'il n'est pas assez expérimenté et l'institutrice en veut beaucoup à la famille de Vladimir pour cet échec humain... et financier.

Vladimir est encore plus perdu dans ce conflit auquel tous les protagonistes aimeraient que je serve d'arbitre. Quand les parents viennent me parler, ils soulignent sa bonne récupération : à la maison, avec de la patience, il fait une grande partie de ses devoirs ; sauf quand il a décidé que c'était non, car alors, il se montre très têtu ; les mathématiques, notamment, ne lui plaisent pas trop. Son contact avec les gens est redevenu normal, m'assurent-ils encore. Quand je le rencontre, souvent en présence de son père, Vladimir garde une dimension « sauvage » : il me parle peu et se sert de son père, à qui il chuchote à l'oreille, comme *go between* ; il répond irrégulièrement à mes demandes, oui, mais je devine bien qu'il n'est jamais très loin de s'évader dans un refus silencieux et obstiné.

Mais l'institutrice principale, elle, ne voit Vladimir — et même son frère — que par leurs mauvais côtés : enfants insoumis, rebelles. Elle transmet ses plaintes à la directrice de l'école, au médecin scolaire ; on fait venir un inspecteur pour évaluer si Vladimir a bien sa place dans l'école : il ne doit son salut — tout provisoire — qu'à un rapport dans lequel j'ai essayé d'expliquer en termes accessibles l'état de l'enfant et ses capacités d'évolution ; corollairement, il le doit aussi au fait que cette grande école désire garder l'image sociale d'une école ouverte aux enfants difficiles... et que, par hasard, je suis devenu un excellent observateur de ce qui s'y passe.

Entendez-moi bien : je ne me sens pas du même coup l'allié des parents. Je suis persuadé que Vladimir est un enfant fragile et qu'en début d'année, il a bien fait une réaction de repli sur soi, avec symptômes autistiques. S'il avait été pris dans une ambiance où tous les adultes avaient coopéré, il aurait récupéré rapidement. Hélas, ce n'est pas ce qui se passe : ses parents veulent démontrer qu'il est un élève excellent et ultra-normal et ils le sur-stimulent, et son institutrice veut l'exclure pour son comportement difficile. Intuitivement conscient de ce conflit, Vladimir se sent encore plus tendu et menacé quand il pénètre sur le territoire scolaire : sa mauvaise volonté, son repli sur soi et son opposition ne sont jamais très loin.

Un jour, pendant une récréation, il revient subrepticement dans la classe prendre un de ses propres dessins, dont l'institutrice voulait qu'il soit gardé en classe et c'est pointé comme une rébellion majeure. Une autre fois, de mauvaise humeur, il n'attend pas le groupe des autres, comme il aurait dû, pour aller s'asseoir dans le bus — le bon — qui les ramène à la maison. On doit le chercher un peu, et c'est qualifié de fugue...

Il y a quelques jours, le médecin scolaire m'a téléphoné ; il m'a remercié pour un rapport intermédiaire envoyé, et, avec beaucoup de circonlocutions, m'a demandé si une psychologue de mon service ne pourrait pas venir l'observer en classe, parce que « C'est un garçon bien élevé, alors, quand il est chez vous, il est possible qu'il se conduise très bien ». Bref, je me laisse berner, quoi.

J'enverrai la psychologue, c'est sûr. Je suis convaincu que Vladimir pousse le bouchon loin à l'école, sans être capable de beaucoup d'empathie.

Après la visite de la psychologue, je compte rencontrer la directrice, le médecin et l'institutrice et essayer de donner au problème la lecture systémique qu'il requiert, en mettant les gants qu'une telle démarche requiert, elle aussi...

ABUS FRANCS DANS L'EXPRESSION DES PULSIONS

Voici un premier exemple autour de la sexualité. Lors de classes de mer, Hector, onze ans, dans le dortoir commun et sous le regard de deux autres, importune sexuellement Dylan, dix ans, enfant peu sûr de lui, jusqu'à le sodomiser et lui imposer le silence. Traumatisé par ce qui lui est arrivé, Dylan en parle à ses parents... Bref, en moins de quarante-huit heures, Hector, déjà perçu comme un pré-adolescent indiscipliné et bagarreur, se retrouve à la rue et, comme condition que les choses en restent là, obligé de consulter notre équipe « SOS Enfants » (JYH et EdeB).

Hector a agi de façon inacceptable, c'est certain. En parlant avec lui et avec sa famille, on découvre vite que :

- il est vécu par sa mère, seule au foyer, comme le « jeune diable » là où son frère aîné de deux ans est ressenti comme l'ange blanc. Il n'intéresse pas son père qu'il ne rencontre que rarement ;
- sournoisement, son frère l'excite à faire des bêtises. Souvent seuls tous les deux dans l'appartement, ce sont de grands amateurs de pornographie sur Internet ;
- Hector a été abusé et sodomisé lui-même, un bref épisode, un an ou deux avant, par un commerçant de son village et il en a gardé un grand sentiment d'humiliation.

On peut illustrer tout aussi bien la question de la violence physique : certains élèves sont frappés sauvagement, d'autres perpétuellement abreuvés d'insultes et rejetés, d'autres encore rackettés. Et le harcèlement par images filmées et diffusées par portables, tout comme le harcèlement par courriel, s'installent insidieusement mais sûrement.

Lorsque des élèves sont pris sur le fait de tels comportements indiscutablement abusifs, la réaction de l'institution est souvent la même : se centrer sur l'acte inacceptable, en déduire que l'élève est mauvais — surtout s'il est déjà précédé d'une réputation sulfureuse, ce qui était le cas d'Hector — et le punir plus ou moins sévèrement, en y associant la famille à un degré variable. Je ne prétends pas que cette partie de la réaction sociable soit *ipso facto* destructrice : nous savons bien que de tels passages à l'acte sont interdits et qu'il faut lutter énergiquement contre leur récidive. Néanmoins, une série de questions restent ouvertes que l'école, les psychologues scolaires et les familles devraient mieux regarder en face :

- Se soucie-t-on assez de l'état de bien-être général du jeune qui a donné un tel signal pulsionnel ? Est-il suffisamment heureux et apprécié à

l'école et à la maison ? N'a-t-il pas, pour le moment, un gros souci qui le pousse à une certaine répétition négativiste ?

- Au lieu de la traditionnelle et souvent stérile punition, n'existe-t-il pas des sanctions plus réparatrices ?
- Existe-t-il des attitudes éducatives et/ou des programmes collectifs destinés à tous les enfants — c'est-à-dire aux victimes potentielles — et qui accroissent leurs capacités à s'affirmer, à dire des « Non » efficaces, sans pour autant se livrer à des pugilats dangereux ? Programmes qui accroissent aussi leur lucidité, leur capacité à se montrer plus prudents, à bien se protéger. Valorise-t-on vraiment les enfants qui disent des « Non » justes, mais qui dérangent parfois l'école (ou la famille ?) ?
- S'est-on penché plus particulièrement sur Dylan, la victime d'Hector ? Qu'a-t-il à dire sur ce qui s'est passé ? Se permettrait-il aussi de faire des reproches aux adultes qui n'étaient pas là ? Y a-t-il, dans sa personnalité, des éléments préoccupants qui pouvaient le pousser à se laisser faire ?
- Il s'est passé un incident public autour de la sexualité (ou de l'agressivité) entre pré-adolescents. Le titulaire de classe compte-t-il exploiter cet événement vécu ? Ou en tout cas, réfléchir, par exemple avec la psychologue scolaire, à l'opportunité de son exploitation ? Peut-être est-ce l'occasion de parler du sens de la sexualité, des pratiques qui tentent les préadolescents et de leurs raisons d'être, de ce qui est fondamentalement bien et mal, et plus concrètement permis et défendu dans l'école. Ce sera davantage du vécu qu'un cours d'éducation sexuelle qui a l'air de tomber du ciel...
- Si des passages à l'acte pulsionnels abusifs se répètent dans une école, au lieu de se limiter à incriminer la mauvaise éducation des enfants et le laxisme des familles, n'est-ce pas non plus une invitation à réfléchir à « l'ambiance générale », à la politique générale de gestion de l'agressivité et de la sexualité qui règne dans l'école ?

Les miracles ne sont pas toujours possibles, bien sûr ! Il existera toujours des écoles à élèves difficiles qui ont bien besoin de moyens supplémentaires en médiateurs, surveillants et autres enseignants d'appui pour encadrer et encourager les jeunes. Mais chacun reste responsable de l'aura qui émane de lui, invitant au respect et à la retenue ou au laisser-aller. Et le système lui-même, tout en étant hiérarchique, peut s'avérer ou respectueux des gens ou tyrannique et plein de mépris.

Cette réflexion touche l'ambiance, mais aussi des aménagements très concrets, comme la qualité de la surveillance pendant les temps libres. Ce n'est pas évident d'organiser des circulations d'adultes qui participent un

peu à la vie récréative des enfants, qui parlent au passage à l'un ou l'autre, et qui vont aussi jeter des coups d'œil à ce qui se passe dans les toilettes ou les chambres communes. Pourtant, ce peut être plus payant que de rester calfeutrés à trois surveillants, qui se parlent du dernier match de football ou du dernier potin local, très loin de l'odeur des toilettes.

L'école, lieu d'expression de transgressions mineures

Lieu d'apprentissage et d'instruction, l'école constitue aussi par excellence un lieu informel mais puissant de socialisation : apprendre, connaître et partager son savoir, cela passe par des règles. Vivre avec les copains et avec les adultes aussi : il y a les règles formalisées, et tous les us et coutumes qui fondent la convivialité appliquée à des circonstances précises de temps, d'espace et de composition du groupe : en classe de mer, il peut s'avérer social de péter fort au lit, pour s'affirmer et faire rire les copains ; pendant le cours de maths, c'est une autre histoire...

Mais l'humain est ambivalent à l'idée de suivre des règles pour se socialiser et même, jusqu'à un certain point, à l'idée même de se socialiser : il veut être indépendant et solitaire, et groupal ; il accepte de se plier au cadre, et il veut défier, se rebeller, s'affirmer tout-puissant.

En référence à ce désir de défi et de sortie de normes, l'école fourmille autant de moments de conformité et d'obéissance que de moments de transgressions mineures cachées, reconnues sur demande, voire affichées : on y ment, on y triche, on y fait ce qu'on ne peut pas, on y fume en cachette, etc. Ainsi va la vie !

Nous appelons « transgression mineure » une transgression intentionnelle, mais qui n'a pas pour intention de provoquer une destruction significative d'autrui ni de ses biens légitimes (Hayez, 2007). Nous assumons que cette définition est un peu simple, entre autres parce que la frontière de la destructivité significative comporte inéluctablement une dimension subjective. Mais bon, on n'est pas dans le pur arbitraire non plus : tricher occasionnellement, c'est mineur ; abuser sexuellement d'un petit, c'est majeur !

Pour les adultes en charge d'éducation, faire face constructivement aux transgressions mineures n'est pas toujours une mince affaire. Paradoxalement, il s'agit aussi bien de ne pas fermer les yeux angéliquement sur leur existence que de savoir fermer les yeux à l'occasion, en tout cas, de ne pas viser une traque paranoïaque.

Plus l'ambiance de l'école inclut un respect mutuel à tous les niveaux, plus on diminue significativement le nombre des transgressions les plus méchantes, les plus cruelles. Plus on vit dans le rapport de forces, l'injustice, le passage à l'acte-vengeance entre adultes et écoliers, plus on pousse à la transgression égocentrique émanant des plus forts.

De l'école devrait émaner aussi une « force tranquille » qui contient sans démissionner, qui sait sanctionner à l'occasion, mais qui ne dramatise pas et n'organise pas la traque systématique des impertinents. Par exemple, le règlement d'ordre intérieur gagne à être cohérent et sensé : toutes ses composantes doivent pouvoir être expliquées en termes de mieux-être de la collectivité. Les différents sous-groupes qui vivent à l'école devraient pouvoir y apporter des modifications de temps en temps, en fonction de l'évolution des circonstances et de la société.

Nous détaillerons deux exemples délicats de transgressions mineures.

La présence de cannabis dans quelques sacs à dos ; les fumettes dans et autour de l'école

D'accord, ce n'est pas toujours de l'ordre de la transgression mineure : quelques adolescents s'autodétruisent *via* une consommation excessive d'alcool, de cannabis ou d'autres produits utilisés comme drogues. Mais il nous semble qu'ils sont repérables et qu'ils devraient bénéficier de toute la sollicitude des instances psycho-sociales qui gravitent autour de l'école ainsi que de leur famille. Qu'on ne les laisse pas *stones* dans leur coin ! Et si l'on ne réussit pas à améliorer leur état, qu'on ne les rejette pas de l'école non plus, qui est peut-être un des seuls lieux où ils peuvent encore partager de la socialisation positive.

Et dans les grandes collectivités, il est probable qu'existe aussi l'un ou l'autre « dealer industriel » (*cf.* le jeune héros de *American Beauty* de S. Mendes, 1999). Pas de ces petits dealers amateurs qui fourguent de l'herbe à quelques copains pour pouvoir payer leur consommation personnelle, non, de vrais marchands bien organisés. Si ceux-là sont pris, on peut raisonner à leur égard comme dans l'alinéa précédent, à propos de comportements abusifs graves, en passant en revue de façon adaptée toutes les questions que nous y avions posées.

Mais pour les autres, on est bien dans le registre de la transgression mineure, occasionnelle et non avouée. Pas sans risques ni dangers, à l'instar de beaucoup de comportements adolescents, mais sans que la chute soit inéluctable, loin de là.

Si nous étions enseignants dans une école secondaire, voici comment nous aimerions faire progresser la question :

- dialoguer avec les ados, en groupe, autour du cannabis, des autres drogues, de la place du plaisir dans nos vies et de la gestion de celui-ci, ainsi que de la place de la transgression ;
- contacter personnellement chaque adolescent repéré pour (probablement) en consommer. En fumer dans le contexte de l'école, c'est peut-être déjà sortir du récréatif. Vérifier dans quelle mesure cela devient préoccupant. En discuter avec lui ;
- virer des cours les adolescents *stoned*, comme ceux qui dorment après une nuit blanche sur Internet, ou après consommation d'alcool à midi. Ne pas accepter qu'un local de cours se transforme en dortoir ;
- faire figurer dans le règlement d'ordre intérieur l'interdiction d'apporter des substances illicites à l'école (alcool et drogues). *A fortiori* de les consommer ou de les vendre. Faire entrer dans le système des sanctions ordinaires le jeune qui serait pris sur le fait, dans le cadre d'une ambiance de surveillance normale, vigilante mais pas « traquante ». S'il est pris à dealer, s'assurer dans toutes la mesure du possible qu'il ne s'agit que d'un petit dealer amateur. Les autres, les vrais commerçants, à partir du moment où il y a un doute significatif, doivent être signalés aux autorités judiciaires en charge des mineurs ;
- ajouter dans le règlement que la vente aux collégiens (trois premières années de secondaire) constitue une transgression grave ;
- mais, de toute façon, ne pas se limiter à sanctionner. Parler !

Par contre, nous avons en horreur les grandes manœuvres sécuritaires qui ont comme but unique de faire peur. À ce sujet, voici retranscrit un billet d'humeur que l'un de nous (JYH) a écrit en mai 2006, et qui a été publié comme éditorial par un grand site consacré aux droits de l'enfant (*www.childrights.org*) ainsi que par le quotidien belge *La Libre Belgique* :

> « Des chiens pisteurs dans les écoles !
>
> Une curieuse pratique a vu le jour dans quelques écoles belges d'enseignement secondaire : en plein cours, dans une classe d'aînés, la porte s'ouvre soudainement et la brigade des stupéfiants fait son entrée, dans le plus pur style hollywoodien : trois policiers, un chien pisteur, et le directeur de l'établissement un peu en retrait. Sidération des ados, et parfois même du prof, pas toujours mis au parfum ! Commence alors la chasse au cannabis *and co*., dont les résultats sont plus ou moins fructueux et suivis de sanctions disciplinaires et judiciaires. Il est bien rare néanmoins qu'un "gros poisson" — type le jeune « héros » du film *American Beauty* — soit pris dans ce genre de filet !
>
> Cette pratique me choque : elle s'inscrit dans d'illusoires politiques sécuritaires qui désignent et traquent les boucs émissaires les plus vulnérables.

Que l'on me comprenne bien : je ne suis pas de ceux qui nient les problèmes liés au cannabis et proposent d'en libéraliser l'usage chez les mineurs. Cet éditorial n'étant pas destiné à discuter de ces problèmes, je me limiterai à rappeler que sur cent jeunes qui en fument, 10 % à 15 % deviendront de gros consommateurs, avec nombre de problèmes scolaires, d'insertion sociale et de petite délinquance liés.

Néanmoins, je refuse l'idée de répondre à la violence de la transgression par celle des chiens à l'école. Cette collusion des enseignants et des policiers est contre nature ; sauf grave délit qui s'y commettrait directement, l'école devrait constituer un havre, un “troisième milieu” consacré à l'étude, à la communication et à l'apprentissage de la citoyenneté. Y faire entrer, matériellement et symboliquement un Sur-moi aussi fort que le policier et son chien, c'est semer de la crainte puérile plutôt qu'une paix propice au dialogue et à la réflexion.

Que croyez-vous qu'il va résulter de cette intrusion policière ? Pour beaucoup d'ados “normaux”, elle constitue un moment traumatisant : “Oh oui, c'est donc vrai, le petit doigt de papa et de maman sait nous rattraper partout et tout connaître de nos masturbations, petites tromperies ou autres transgressions ?” Pourtant pour gagner en confiance en soi, il est bon de vivre que quelques transgressions restent ignorées et impunies ! Si, sous l'emprise de la crainte, l'un ou l'autre petit consommateur renonce à sa consommation, c'est un peu comme le gosse qui arrête d'être énurétique parce qu'on l'a vraiment menacé de couper son zizi. Et les gros consommateurs, pensez-vous que leur addiction se sera mobilisée d'un pouce ? Que nenni ! Mais ils seront sans doute plus prudents quelque temps, amèneront moins d'herbe à l'école, qui pourra donc dire aux parents : “Regardez, chez nous, pas de drogue... confiez-nous vos jeunes.” Et si, dans la classe, il y en avait l'un ou l'autre plus perturbé, plus psychopathique, sa haine du système n'en fera que grandir.

Alors, rentrez vos chiens, messieurs les éducateurs et policiers, et continuez à parler avec authenticité aux adolescents que vous accompagnez !... »

Et la vie sexuelle à l'école, quand il y a consentement mutuel ?

Chez les petits, un certain nombre de jeux sexuels ont lieu dans les toilettes et d'autres recoins des cours de récré peu fréquentés par les adultes. Chez les grands, ce sont parfois de vraies relations sexuelles, ou à tout le moins des recherches de plaisir — manière adulte. Entre les deux, chez les pré-adolescents, pas toujours facile de déterminer si l'on a simplement affaire à du défi et de la curiosité avancée (mettre en bouche, comme Clinton et les vidéos porno, ça donne quoi ?) où s'il s'agit déjà d'une recherche érotique, comme dans les innombrables « modèles » de sexualité-plaisir que ces jeunes ont l'occasion de voir.

Il nous semble normal que l'école fasse valoir dans son règlement intérieur qu'on y vient pour s'instruire et se socialiser en jouant, parlant, coopérant, mais que ce n'est pas l'endroit où l'on peut faire des exercices pratiques de sexe : très vite, les comparaisons et découvertes amusées que peuvent faire les tout-petits de maternelle quand on les met sur le pot — pot souvent commun, si nous osons dire — cesseront de faire rire les adultes.

Bon, d'accord, bien sûr. Mais si une activité sexuelle à plus d'un est prise sur le fait, les adultes sont tout de suite bouleversés, choqués, anxieux... pour l'image de l'école, surtout si la forme de l'activité est inhabituelle pour la culture adulte (une fille de dix ans qui a déculotté et sucé un gamin de cinq, sous l'œil de deux copines...).

Alors, beaucoup d'adultes ne réfléchissent plus beaucoup et traitent tout de suite le problème comme s'il s'agissait d'un abus, émanant de l'aîné ou du plus fort, en lui réservant le sort qu'avait connu Hector (p. 39), voire en le signalant aux autorités judiciaires.

Guillotiner si précipitamment un des enfants impliqués, cela vaut bien les appareils de répression anti-masturbatoire qu'avait inventés le bon docteur Tissot à la fin du XIXe siècle !

D'autres écoles optent pour la politique de l'autruche, réponse inverse mais tout aussi inadéquate !

Les pages qui précèdent proposent une tout autre ambiance de travail, et nous n'y reviendrons plus en détail : se mettre en question comme adultes ; examiner le degré d'efficacité de la surveillance ; parler de la sexualité ; parler avec tous les enfants concernés, essayer de comprendre ; sanctionner tous ceux qui n'ont pas tenu compte du règlement, certes, mais de façon juste et proportionnée à leur intention.

Nous avons bien conscience que nous simplifions et que, par exemple, il est loin d'être facile de se faire une idée exacte sur le consentement :

- ainsi, les enfants cadets comprennent très vite qu'il vaut mieux accuser l'aîné de les avoir obligés ;
- de surcroît, on n'est pas dans un tout ou rien où il n'y aurait que deux pôles « le franc consentement » et « l'abus avéré ». Un certain nombre d'enfants sont ambivalents à l'idée de se livrer à une activité sexuelle : mi-intéressés, mi-effrayés ou auto-réprobateurs. Ceux qui les y invitent peuvent être dominants, persuasifs, séducteurs... sans être franchement abuseurs. Et même avec une bonne expérience de la psychologie des enfants, on n'y voit pas toujours très clair. Donc, on doit se limiter à sanctionner la désobéissance de tous au règlement, aider les hésitants à découvrir et à affirmer mieux ce qu'ils veulent à l'avenir, tout comme

il faut aider les dominants à ne pas franchir la frontière de la pression inacceptable et donc à respecter ceux qu'ils sollicitent.
Par exemple encore, en dessous de 5-6 ans, un tout-petit est-il en mesure de donner un vrai consentement à un enfant plus âgé de trois, quatre, cinq ans qui le sollicite ? Et si d'aventure, c'est lui qui sollicite, sait-il bien ce qu'il fait et ne faudrait-il pas toujours calmer ses ardeurs naïves ?

Mais bon, même si le travail est parfois ardu, une démarche qui vise à comprendre « large » — l'enfant, l'école, la société — avant d'agir est toujours payante. Vous trouverez des informations plus détaillées sur toutes ces questions dans le livre écrit par l'un de nous, Jean-Yves Hayez, *La Sexualité des enfants*, Odile Jacob, 2004.

Chapitre 4

L'enfant et la séparation des parents

CONSIDÉRATIONS D'ENSEMBLE

Le processus de séparation parentale, qui commence souvent par des conflits lourds et répétés au domicile encore commun, pèse bien souvent sur l'enfant, transforme son monde intérieur et ses projets, et change le contenu et la qualité de sa parole.

La société contemporaine a tendance à dénier tout l'impact traumatisant sur l'enfant des séparations ainsi que des reconstructions de liens de couple et de famille qui s'ensuivent : elle en fait une application parmi tant d'autres de son idéologie de consommation : « Vous avez épuisé votre dose de plaisir et de curiosité originaires avec votre premier conjoint ? Jetez-le. Vivez pour vous et trouvez-vous en un autre... Bah, les enfants, c'est excellent pour eux. Vous leur donnez ainsi un superbe exemple de liberté »... Un peu rapide, quand même, cette déclaration incroyablement conforme à un ukase bien contemporain : « *You like it ? Just do it !* ».

C'est un abus intellectuel que de généraliser l'idée que les enfants gagnent à ce que les parents se séparent quand ils ne s'entendent plus,

plutôt que de rester ensemble en donnant l'image d'un couple boiteux et, pour aggraver leur cas, en prétendant qu'ils mettent de l'eau dans leur vin pour lesdits enfants.

Est-il si absolument certain que les enfants y gagnent toujours ? Cela l'est probablement quand l'ambiance familiale était un véritable enfer... Mais dans d'autres cas, quand le couple est simplement usé par le vieillissement, ou qu'il peine à s'harmoniser sur des différences d'objectifs ou de caractère ? Se séparer et aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte, c'est bien dans l'air du temps ! Ce coup de hache dans la sécurité existentielle des enfants, est-ce pour autant l'unique choix responsable, « la » mesure qui leur permettra de récupérer un optimum de joie de vivre après coup ?

Nous n'en sommes plus si convaincus. Nous avons vu défiler dans nos consultations trop d'enfants — surtout avant l'adolescence — dont l'attente obsédante était : « Que papa et maman ne se séparent pas » ou après coup : « Que papa et maman reviennent vivre ensemble » Certes, il est facile de rétorquer : ce n'est pas le maintien ou la reconstitution du lien qu'ils demandent, mais un lien idéal où il n'y aurait pas de disputes. Bien sûr, nous connaissons aussi d'autres enfants — surtout à partir de l'adolescence — qui nous ont dit : « Je ne comprends pas pourquoi ils restent ensemble. Il n'y a plus de vie à la maison. Ce serait mieux qu'ils se séparent » ; ou encore : « J'en ai marre. Je mets ma sono à fond quand ils se gueulent dessus. Je voudrais vivre ailleurs ». Nous ne voulons donc pas simplifier la réponse à cette très délicate question, mais seulement réaffirmer qu'il continue d'en valoir la peine de ne pas se séparer à la légère. Tant mieux si l'on met de l'énergie au maintien d'un lien conjugal au moins passablement bon, parce que de ce lien conjugal naissent le lien parental et l'armature de la famille d'origine, berceau de la sécurité et de la joie de vivre de l'enfant. Pouvoir dire : « Moi, j'ai mes deux parents », cela donne une paix intérieure plus grande que quand on en arrive à confier à sa meilleure amie : « Ce week-end, je vais chez les parents du copain de ma mère, parce que ma mère est en voyage d'affaires et a emmené son mec et que mon père, lui, fait la *gay pride* à Berlin avec son copain... »

Et si la séparation est quand même consommée ? Bien sûr, beaucoup d'enfants vont finir par retrouver des repères, se faire une philosophie sur ce qui est arrivé et repartir de l'avant. Sans blessure intérieure ? En étant écoutés dans l'inconfort et les frustrations qu'ils persistent à ressentir, tant matérielles que spirituelles ?

Allons donc ! Même sans évoquer les cas de figure extrêmes, remarquons que quasi tous ces enfants sont priés de dire « Tout va bien ; je

suis d'accord ; je suis très content... », surtout si papa et maman ont l'air en assez bonne connivence pour légitimer leur séparation et proposer de commun accord de « formidables » réaménagements. Quels enfants prendraient vraiment le risque de dire non à ces adultes qui viennent de montrer que la coupure radicale d'un lien ne leur fait pas peur ?

> « Et donc chouette, je perds ma chambre pour moi tout seul et on va mettre un lit superposé pour le fils du mec de ma mère. Chouette, c'est bien, à moi aussi ça donne un copain. Pas grave s'il est deux ans plus vieux que moi et que je perds mon droit d'aînesse. »

> « Chouette, maintenant j'ai deux mères : ma vraie et la deuxième femme de mon père. Elles ne s'aiment pas. Elles m'inspectent à mon arrivée et à mon départ pour voir comment l'autre m'a fringué. Mon père n'ose rien dire. Elles me donnent des conseils contraires. Mais au moins ça en fait deux qui m'aiment. »

> « Chouette, la garde alternée : ça met du mouvement dans ma vie ; c'est moins monotone... Et si j'ai l'impression que mes deux parents la réclament pour être débarrassés de moi et de mes sœurs une semaine sur deux, c'est que je dois être un peu parano... Parano aussi, si j'ai plutôt l'impression qu'ils sont d'une possessivité ou d'une rivalité maladives et que je compte pour du beurre et du fromage là-dedans... Et si je dis moi, que l'égalitarisme revendiqué par les adultes, je n'en ai rien à f... et que je me sens mieux avec papa, ou avec maman, celui ou celle qui s'est toujours beaucoup occupé(e) de moi, j'irai sur le bûcher. »

> « Mais chouette aussi ces deux grands week-ends mensuels passés chez l'un : je ne peux plus aller aux scouts, ou au football ou chez ma meilleure amie... il ne sait pas quoi faire avec moi ; on regarde la TV pendant qu'il boit ses bières, ou il me fourre chez mémé dès qu'il peut... mais c'est le juge qui a décidé, on doit lui obéir... et ils préféreraient crever tous les deux que d'être un peu souples pour moi. »

Et l'on peut continuer la liste, en progressant vers l'encore plus dur, les situations où le couple séparé continue à s'affronter, jusqu'à invoquer l'aliénation parentale (Hayez, Kinoo, 2005a). Celles où les institutions s'en mêlent sans objectivité, en prenant irrationnellement parti pour l'un ou l'autre en référence à de purs bras de fer inavoués. Celles donc où l'enfant est pris en otage, soumis à d'innommables pressions verbales, presque torturé au nom de la haine et des relations de pouvoir des adultes, parents et professionnels !

Les deux situations qui suivent sont édifiantes à ce propos.

« À QUOI BON TE PLAINDRE, AMÉLIE ? »

Les parents d'Amélie, dix ans, se sont séparés il y a quatre ans, après que la sœur aînée (quatorze ans à l'époque) a accusé son père d'attouchements sexuels répétés. L'affaire a fini par être classée sans suite par le Parquet, faute de preuves matérielles. Amélie n'a plus revu son père pendant trois ans, mais celui-ci, remis en ménage depuis lors, met de l'énergie à faire valoir son droit aux relations personnelles. La tension monte entre la mère et le tribunal pour mineurs, ici compétent ; celle-là a beau expliquer qu'elle a affaire à une farouche détermination chez sa fille, dégoûtée par ce que le père a fait à sa sœur, et prudente et craintive pour elle de surcroît ; elle a beau assurer qu'elle — la mère — est discrète et ne passe pas sa vie à monter l'enfant contre son père, rien n'y fait.

Le tribunal s'est mis en tête qu'elle est une mauvaise mère, pas loin d'être aliénante ; il finit donc par décider que la fillette verra son père trois heures tous les quinze jours dans un centre « Espace-Rencontres[1] », et que si cela ne se passe pas bien, elle sera placée...

C'est à ce moment que la mère me (JYH) consulte, en désespoir de cause. Je lui réponds ce que je ne sais que trop bien : il est illusoire et dangereux d'imaginer qu'une prise de position écrite de ma part y changerait quoi que ce soit. En Belgique francophone, le tribunal déteste les rapports unilatéraux, même et surtout s'ils émanent d'universitaires expérimentés. Ils les vivent tout de suite en termes de rapport de pouvoir et les disqualifient sans ménagement.

Donc, le seul service que je peux rendre, c'est d'aider Amélie à assumer la situation, dans un contexte thérapeutique qui inclut confidentialité et absence de tout document écrit. La maman accepte et n'essaiera jamais par la suite de sortir de ce contrat passé entre nous.

Je reçois Amélie. C'est une gentille petite fille, discrète, sensible, un peu timide. Elle sait pourquoi elle vient me voir : « Comment se conduire lors des visites qu'elle doit rendre à son papa ? Comment les vivre le mieux possible ? » Mais, — et c'est bien au cœur de mon intention thérapeutique — nous ne parlons pas que de cela : je m'intéresse au petit monde d'Amélie : ses goûts, ses amies, ses relations avec sa maman,

1. Centre « Espace-Rencontre ». En Belgique, centre où se déroulent des contacts entre parents et enfants, ou entre grands-parents et enfants, sous la surveillance et avec l'encadrement de professionnels, lors de séparations et de conflits très difficiles entre adultes.

l'école et le manège qu'elle affectionne particulièrement et où elle retrouve toujours Snoopy, un poney qu'elle affectionne.

Et les fameuses visites ? Amélie s'y résigne, consciente de la menace que le tribunal continue à faire peser, mais sa détermination ne change pas : « Je ne l'aime plus. Il ne devait pas faire ça à ma sœur. » Vu que ces visites sont inéluctables, j'essaie de créer ou de réveiller chez Amélie l'idée que son père non plus ne se réduit pas à ses exactions, et qu'il pourrait avoir des qualités positives, mais je m'entends répondre : « Quand il était là, il ne s'occupait jamais de nous ; il était toujours de mauvaise humeur sur ma mère. » Alors, je change quelque peu d'intention, et, à supposer qu'elle reste complètement fermée à son père, je lui rappelle ses droits et ses devoirs, tels que la Convention internationale des droits de l'enfant le prévoit. Elle doit rester polie, c'est sûr, et ne pas se mettre dans son tort ni au-delà d'elle, sa mère, que l'on ciblera comme son inspiratrice. Elle ne doit donc pas insulter son père, ni être irrégulière aux visites. Par contre, le droit à la libre expression, c'est aussi le droit au silence. Elle n'est pas tenue de communiquer pendant ces visites, si elle ne le sent pas, et je lui propose même de prendre avec elle un livre ou de quoi dessiner, pour tenir le coup trois heures.

Mais les choses ne se déroulent pas très bien. Selon ses dires, son père n'est même pas gentil avec elle et la menace : « Tu vas voir, si tu continues comme ça, je t'aurai, tu viendras vivre chez moi. » Le psychologue qui encadre la situation n'accepte pas qu'Amélie ait du matériel pour s'occuper ; il va et vient pendant les trois heures et laisse de longs moments la fillette seule avec son père. Amélie me dit qu'alors, elle a très peur. Et il fait explicitement pression sur la mère : « Vous devez lui dire qu'elle doit être gentille avec son père ».

Trois mois après, la situation stagne et le psychologue remet un rapport défavorable au tribunal, où, sur base d'un *a priori* qui devient tellement banal et commode, il accuse la mère de monter l'enfant contre le père. Un nouveau jugement est produit. Cette fois le père est autorisé à se faire accompagner de sa nouvelle compagne et des enfants de ceux-ci lors des visites au centre. Il est également autorisé à aller se promener en ville pendant les visites. Et le jugement ajoute : « Si les choses ne se déroulent pas de façon satisfaisante, Amélie sera placée en *home* d'enfants »...

La visite chez le père n'a lieu qu'une fois. Après trente minutes, Amélie s'échappe de la maison, erre en ville et se réfugie chez un commerçant d'où elle appelle sa mère par portable. Celle-ci vient la reprendre, puis la conduit dans un commissariat pour faire acter la situation.

Le père ne se manifeste de nouveau plus concrètement pendant quelques mois, mais, par ses avocats, continue à réclamer des visites.

Amélie demande en vain à être entendue par le juge : elle n'a pas douze ans et celui-ci n'est pas obligé de le faire.

Vers ses onze ans et demi, un nouveau jugement oblige Amélie à se rendre tous les huit jours chez une psychologue, en présence de son père, « pour rétablir des relations positives avec celui-ci ». Elle qui avait suspendu ses rendez-vous chez moi demande de nouveau à me revoir, désespérée par cette histoire qui n'en finit pas. Elle me semble toujours tout aussi déterminée à mettre à distance ce père qui, pour elle, n'a rien reconnu et n'a jamais demandé pardon. Je lui suggère alors d'interpeller la psychologue sur les raisons d'être de son insistance sans se laisser démonter, en faisant preuve de toute l'authenticité dont elle, petite fille, est capable. Nous faisons quelques jeux de rôle dans cette perspective...

Je termine volontairement par ces points de suspension mon évocation de cette situation. Nous savons tous combien le destin de ces situations est hasardeux, tissé davantage par l'orgueil des institutions et par les rapports de force que par le souci de la justice et de la vérité. Amélie n'échappe pas à cette règle. Est-il bien humain qu'il en soit ainsi ?

POUR UN VIEUX RAPT PARENTAL

Cet après-midi, je me sens triste et très perplexe (JYH). Par interprète interposé, voilà que je termine un entretien avec deux petits Belgo-Kosovars de neuf et dix ans, un garçon et sa sœur. Ces enfants sont charmants : aimables, polis, doux, bien adaptés à l'adulte inconnu que je constitue dans leur vie, tout en comprenant l'enjeu de l'entretien avec moi et en sachant dire ce qui est important pour eux.

Jusqu'il y a quinze jours, ils vivaient depuis l'an 2000 dans une ville de province du Kosovo, dans la famille élargie de leur père, avec grands-parents, oncles, tantes, la seconde épouse de leur père et leurs deux demi-sœurs ; selon leurs dires, c'était l'entente parfaite : en tout cas, à mes yeux de psychiatre, le comportement et la relation à l'autre de ces enfants indiquent qu'ils ont été investis, entourés, et encadrés par une autorité saine.

L'épine dans le pied de tout ceci, c'est qu'en 2000, ils sont restés au Kosovo dans le cadre d'un rapt parental. Le père, énervé par sa mauvaise entente avec la mère des enfants et par les restrictions et agacements qu'elle imposait à son droit de visite à lui, accusant en outre la mère

de ne pas aimer les enfants et de les négliger, ne les a pas ramenés en Belgique à la fin de l'exercice de son droit de visite.

S'en est suivi tout ce qui s'entrechoque en de pareilles circonstances... et encore pire : non seulement la mère a entrepris de nombreuses et bien compréhensibles actions pour récupérer la garde de ses enfants, mais, cerise sur le gâteau, il a surgi des mésententes entre juges, certains plus proches des thèses du père et d'autres de celles de la mère ; on a même assisté à un conflit et à un bras de fer entre une bonne partie du monde judiciaire et le défenseur belge des droits des enfants.

Le père, pas vraiment de mauvaise composition, et qui avait déjà reçu la mère pour des visites l'une ou l'autre fois au Kosovo est revenu en Belgique il y a dix-huit mois pour négocier. Mais malgré les promesses officielles qui lui auraient été faites, on a profité de son séjour au pays pour l'emprisonner : trois ans de prison ferme pour non-présentation d'enfants, peine qu'il purge actuellement sans le moindre congé pénitentiaire : les gens de condition modeste et mal défendus sont opportunément utilisés à servir de démonstration à la rigueur de l'État, c'est bien connu...

Après des jugements en sens contraire de tribunaux internationaux, il y a quinze jours, cinquante gendarmes de l'ONU ont fait irruption dans le foyer kosovar des enfants et un avion militaire les a ramenés en Belgique. Pour les embarquer illico dans une maison d'enfants spécialisée pour enfants maltraités.

J'ai eu un entretien téléphonique avec le père (emprisonné) et avec la mère. Chacun se présente en bon parent, victime de l'autre, qui serait, lui, maltraitant. Le père me jure que la mère molestait les enfants. Celle-ci me jure qu'elle a toujours été une bonne mère, et que le père n'a pas supporté qu'elle se sépare de lui. Le procureur du roi convoque le père, qu'il a en grippe, et lui annonce qu'on va s'occuper de laver le cerveau de ses enfants, et d'en extraire toute la contamination que lui, y a mis.

Pauvres enfants ! Dans l'article intitulé « L'aliénation parentale, un concept à haut risque », l'un de nous a écrit que l'on ne pouvait pas accepter la pérennisation des enlèvements internationaux :

> « [...] Nous devons réfléchir dans une logique du moindre mal. Surtout pour montrer à une société que certaines règles sont importantes à respecter, nous nous rangeons au bien-fondé de l'idée d'un retour forcé sous contrainte judiciaire. Nous ne sommes néanmoins pas sûrs que c'est toujours au nom du plus grand bien de l'enfant, qui va de nouveau s'en trouver déraciné... » (Hayez, Kinoo, 2005a).

Déracinés une nouvelle fois, ils le sont, ces deux enfants à la dérive ; ils me parlent de leur vie quotidienne dans leur quartier au Kosovo, des amies et des amis qu'ils ont là-bas, de leur joie d'aller à l'école, de leurs relations positives avec leurs oncles et tantes... Ils ne sont pas très vindicatifs mais, si on leur pose la question, simplement, calmement, ils disent que leur mère n'est plus leur mère, et ils racontent l'un ou l'autre acte de négligence dont ils se souviennent. Ils disent surtout qu'ils sont tristes parce que leur père est en prison, et qu'ils veulent lui parler. Et ils racontent en détail le traumatisme qu'a constitué l'enlèvement récent de leur foyer par les forces de police. Ils terminent enfin en disant qu'ils ont confiance et que maintenant qu'ils se sont exprimés, on va les renvoyer chez leur mère kosovar et on va bientôt libérer leur père.

Ce sont les services sociaux d'État belges qui gèrent leur dossier, sous supervision d'un magistrat de la jeunesse. Les institutions sont divisées, je l'ai déjà dit : *grosso modo*, le monde judiciaire poursuit le père d'une haine tenace, et les services sociaux sont plus perplexes : ils voient bien que la mère belge est loin d'être irréprochable, et ils écoutent davantage la souffrance des enfants.

Dans le rapport que je rédige sans tarder, je ne conteste pas le bien-fondé du geste d'État ayant mis fin au passage à l'acte que constituait le non-retour en 2000. Je regrette néanmoins son advenue trop tardive et je formule le vœu que l'État se montre aussi ferme pour tous les enfants enlevés, par exemple ceux qui, après rapt, ont pourtant été confiés à la garde de riches grands-parents nord-américains par un tribunal de George W. Bush.

J'ajoute alors ceci : maintenant qu'une belle preuve d'autorité a été donnée, l'État redevient libre de décider n'importe quel type de garde pour ces enfants, incluant un retour légal au Kosovo.

Je dis encore qu'il faut mettre beaucoup d'énergie pour reconstruire un lien positif avec la mère belge, mais que, à mon sens, ce n'est pas par le chantage et la menace que l'on y arrivera. Il faut aussi restaurer la matérialité du lien au père et parler avec celui-ci pour qu'il encourage les enfants à rencontrer positivement leur mère.

Mais je suis persuadé, et je l'écris, que celle-ci ne redeviendra pas la « principale » dans le cœur des enfants, et que la solution de fond, c'est de leur permettre un retour au Kosovo, avec le père libéré, et après avoir négocié un droit de visite raisonnable avec la mère.

J'envoie ce rapport en urgence. Six semaines après, les services sociaux me demandent une actualisation tout aussi urgente de celui-ci : on a organisé quatre moments de visite de la mère aux enfants, qui se sont passés de façon froide ; la justice vient seulement d'autoriser une

première rencontre avec le père ; l'institution spécialisée où séjournent les enfants, écœurée par l'ambiance de maltraitance institutionnelle (ils ont osé le mettre par écrit) ne veut plus les garder... Que va-t-on en faire ?

Je n'aurai plus de nouvelles à leur sujet pendant plus d'un an. Je mets toujours un point d'honneur à respecter l'indépendance des magistrats et, une fois un rapport d'expert clôturé, à ne plus m'immiscer dans le déroulement d'un processus. Néanmoins, un an après, par hasard, j'ai des nouvelles des deux enfants : ils ont été placés dans une institution résidentielle belge pour cas sociaux avec une visite mensuelle de leur mère — toujours pénible — et des contacts un peu plus fréquents avec un oncle paternel. Le père est toujours en prison.

Et pour nous reposer un peu de notre écœurement, nous puiserons de l'espérance dans la volonté de vivre de Pauline, qui sait très bien ce qu'elle veut...

Pauline et la parentification

À six ans et demi, Pauline exprime clairement son désir de parler individuellement avec un psychothérapeute : « J'ai des choses à dire, toute seule ! » Respectant sa demande, celui-ci (EdeB) l'invite donc à s'exprimer. Et l'enfant de répondre : « Je dois d'abord dessiner ! »

Pauline est la seconde fille d'un couple qui s'est séparé il y a quelques mois dans un climat particulièrement violent. La toxicomanie, la psychopathie, l'immaturité des deux parents (âgés d'environ vingt-cinq ans) ont suscité l'orientation de la famille vers un Service de Santé Mentale[2].

Madame accompagne Pauline et sa sœur aînée dans une démarche claire de demande d'aide, alors que le père décline toute invitation de notre part. Le suivi vise deux objectifs négociés : le premier consiste en une guidance moulée dans le format d'entretiens de famille ; le second, autorisé par le fait que la thérapie est assurée par deux cliniciens (psychiatre et psychologue) donne l'opportunité aux deux enfants de bénéficier d'un accompagnement individuel.

Lors des séances familiales, l'ambiance tourne régulièrement aux plaintes réciproques, jusqu'à la violence. Il ne faut pas plus de trois minutes après que la mère a évoqué ses difficultés de gestion, d'autorité, pour que ses deux filles, à tour de rôle, l'injurient puis se lèvent pour la

2. En Belgique, il s'agit de centres de consultations ambulatoires généralistes, composés de psychiatres, psychologues, assistants sociaux, et éventuellement psychomotriciens, logopèdes (orthophonistes). Ils sont très analogues aux CMPP français.

frapper. Si on les laissait faire, elle serait impuissante à parer les coups, se réfugiant dans les pleurs et les questions : « Pourquoi faites-vous ça ? Pourquoi reproduisez-vous le comportement de votre père ? Vous me faites mal... mais arrêtez, arrêtez... je n'en peux plus ! »

Débordées par l'intensité de leur énergie pulsionnelle, les deux filles sollicitent implicitement une fonction contenante de l'adulte, celle du clinicien en l'occurrence, étant donné l'impossibilité maternelle actuelle de l'assumer.

La violence exprimée par les enfants prolonge d'une certaine façon celle des parents ; Pauline et sa sœur rejouent les patterns interactionnels qu'elles ont vécus du temps de la famille nucléaire complète, quand elles assistaient, impuissantes, à la violence conjugale. Cette violence, incompréhensible et terrorisante, n'a pas été « parlée » dans l'après-coup et a provoqué un traumatisme ; les enfants ont introjeté cette modalité mortifère d'être en relation et la reproduisent en s'identifiant à l'agresseur. De la sorte, elles quittent une place passive pour susciter, faute de mieux, une réaction du côté de la mère.

Nous apprendrons que celle-ci, déprimée, s'adonne abondamment à la boisson et que les enfants ont été confrontées à plusieurs reprises à des états d'ivresse proches du coma.

Les entretiens de famille en alternance aux séances individuelles servent de lieux d'expression et de re-élaboration des questions, des idées et des affects de chaque protagoniste à la recherche d'un climat d'apaisement et de sécurité pour tous.

Revenons à Pauline ; son tempérament, ce cocktail unique à base d'inné et d'acquis, est clairement bien trempé, au point où elle nous paraît nettement plus âgée que ses six ans et demi officiels. Elle assume ses choix en percevant clairement leurs enjeux : « Je préfère vivre avec papa... mais je dois rester avec maman pour l'aider. Si ma sœur et moi on s'en va, alors qui s'occupera de maman ? Elle répète tout le temps qu'elle n'a que nous ! »

Par ces quelques phrases, Pauline montre qu'elle a tout compris ! Et à six ans et demi ! Je lui manifeste notre étonnement devant autant de lucidité et aussi de dévouement. J'ouvre toutefois un espace de réflexion centré sur les rôles et fonctions des jeunes enfants à l'égard de leurs parents, sur les droits et devoirs entre parents et enfants... Pauline me confie alors son désarroi : « Je ne sais pas comment choisir... C'est trop dur ! Qu'est-ce que vous pensez ? » Sans me dérober, je propose de relancer la discussion lors d'une séance familiale, en impliquant la responsabilité du parent, sans juger, sans culpabiliser.

Il est classique de souligner la fragilité de la parole de l'enfant comparativement à celle de l'adulte. Cette vignette clinique indique combien un enfant peut soutenir avec force une position altruiste à l'égard d'un parent fragilisé.

L'attitude thérapeutique adéquate fraie son chemin par la relance du dialogue transgénérationnel et le respect des places respectives. Si, pour une raison ou une autre, un parent ne peut tenir son rôle, le clinicien doit se garder tant de l'assumer à sa place que de renforcer une inversion générationnelle délétère. En effet, tant fantasmatiquement que dans la réalité, parent et enfant, du moins durant l'enfance de ce dernier, ont à se situer dans un lien différencié. La parentification, certainement et davantage si elle n'est pas reconnue, enlève à l'enfant non seulement la paix et l'insouciance, mais aussi de multiples opportunités de faire en temps et heures les acquis successifs d'un développement psycho-affectif « ordinaire ». Peuvent s'ensuivre angoisses précoces, espace imaginaire envahi par les pensées mortifères, fonctionnement psychique opératoire, perte de créativité, comportements obsessionnels...

Chapitre 5

La parole qui dénonce les maltraitances

PENDANT TRÈS LONGTEMPS, quand le mineur d'âge évoquait ou révélait clairement une maltraitance qu'il subissait, sa parole n'était pas prise en compte. Les adultes étaient bien trop soucieux de maintenir l'image noble de leurs statuts générationnels et celle de l'ordre adulte en général et souvent, les pires accusations de l'enfant ne dérangeaient guère le quotidien. Il fallait avoir sous les yeux le cadavre violé d'un enfant de bonne famille pour que police et justice s'ébranlent. Début des années 1990, à Bruxelles, deux enfants d'immigrés modestes ont été enlevés, un petit turc de six ans jamais retrouvé et une petite maghrébine, Loubna, violée et tuée par un malade mental, sans qu'un juge d'instruction ait été désigné...

Aujourd'hui, beaucoup d'adultes connaissent le poids de souffrance, voire de détresse liée à l'énonciation de cette parole : « On me maltraite... on abuse de moi », parole risquée avec angoisse, souvent confusément, longtemps après le début de la confrontation traumatique à celui qui maltraite, beaucoup plus rarement clamée avec indignation dans l'immédiat après-coup : l'enfant y cherche autant à s'apaiser d'un grand malaise intérieur qu'à se libérer d'un joug externe, celui de la violence et de l'emprise subies. Certes il ne mesure pas souvent la portée précise,

dans le réel social, de sa parole qui dénonce : ce que l'enfant confie essentiellement, c'est son désir ardent que soit mis fin aux orages violents ou sexuels qui le frappent et qu'on lui fasse retrouver un environnement familial positif. Et ceci, par la vertu d'une pensée magique infantile qu'il pense partagée par son interlocuteur.

Quand on l'écoute, il dit le poids des secrets de famille, sa douleur, sa tristesse et sa rage, son incompréhension face à des relations si blessantes, surtout si elles se répètent et se chronifient. Il intègre vaille que vaille la violence subie dans son mythe de la famille, souvent en se chargeant lui-même de fautes imaginaires : pourtant, ne pas l'écouter, cela augmente encore son sentiment de solitude et de culpabilité.

Par sa parole, l'enfant donne accès aux deux temps du traumatisme ; celui de l'acte traumatique et celui de son après-coup, c'est-à-dire ce que le sujet en retiendra et en élaborera avec le temps. Il n'y a pas de rapport de causalité linéaire entre le premier et le second.

Aujourd'hui, la parole de l'enfant est davantage prise en compte, sans pourtant que ce soit déjà « suffisamment bien » ; son poids est effectif pour un certain nombre d'adultes qui se préoccupent de sa protection, de son intégrité physique et de sa bonne santé mentale. Chacun de ses mots est enregistré, au sens propre et métaphorique du terme, et la validité de son discours est analysée. Il n'y a pas si longtemps, on a même exagéré dans le sens non seulement d'une écoute, mais même d'une approbation inconditionnelle : dès qu'un enfant confiait une maltraitance, aussitôt, un petit groupe d'adultes super-bienveillants se constituait et lui affirmait qu'ils le croyaient et assuraient immédiatement les mesures nécessaires pour lutter contre ce qu'ils imaginaient être tout de suite un état de danger.

Aujourd'hui, fort heureusement, la parole de l'enfant est toujours accueillie avec respect mais également avec prudence : jusqu'à quel point est-elle authentique et fiable ? Nous y viendrons encore largement par la suite. Et même si elle est fiable, il est judicieux de bien réfléchir aux suites à donner au dévoilement : en fin de compte, quel est l'intérêt de l'enfant ? Et celui de son entourage ? À tout le moins, en quoi réside le moindre mal ?

Ainsi, dans les cas de maltraitance intra-familiale, si l'on rencontre de loin en loin des parents indéniablement et globalement toxiques et pathogènes, pour beaucoup d'autres, c'est plus complexe : ils possèdent aussi des compétences et adoptent des attitudes adéquates envers l'enfant, à côté de leurs « moments maltraitants ». Comment les accompagner

pour les amener à repenser leur projet familial, à mobiliser leurs représentations autour de l'enfant, à éduquer sans abuser de leur pouvoir ? (de Becker, 2008, 2009)

Il arrive que le dévoilement d'une maltraitance par l'enfant soit suivi d'une rétractation. Perplexes, les professionnels s'attachent à comprendre le sens de ce revirement de situation, en laissant parfois trop vite de côté les enjeux affectifs et les conflits intérieurs que vit l'enfant. On les voit alors davantage occupés à chercher des moyens de valider la teneur de l'allégation qu'à soutenir et accompagner sur le plan psycho-affectif un enfant, pour le moins troublé par sa sortie de silence et par ses conséquences : tout se bouleverse et s'écroule autour de lui... ou au contraire, rien n'a l'air de se passer, ce qui est tout aussi angoissant !

Depuis une bonne vingtaine d'années, la parole de l'enfant qui dévoile une maltraitance est analysée, décortiquée ; si ses propos ne sont plus pris pour de l'argent comptant, ils tiennent toutefois le devant de la scène et orientent souvent le décours de la prise en charge, notamment judiciaire. En l'absence assez fréquente d'aveux ou de preuves matérielles, une incarcération, un non-lieu, un acquittement, toutes ces mesures vont dépendre en grande partie de l'analyse du contenu et du contexte de la parole de l'enfant. Quand bien même les magistrats tiennent à entendre toutes les personnes suspectées, une logique cartésienne conduira, la plupart du temps, les investigations vers la « source de l'affaire », c'est-à-dire l'enfant ! Les feux des projecteurs sont sur lui. Il devient le personnage clé.

Mais ce n'est pas sans risque pour lui. Ainsi, par exemple, sa parole peut être décontextualisée, c'est-à-dire considérée dans un absolu, en dehors de son ancrage, de ses repères, de son historicité. Toute parole devrait inviter le professionnel à l'envisager en l'intégrant dans les éléments et dans le champ auquel elle appartient. Aujourd'hui quand un enfant, en larmes, vient trouver son parent, prétendant qu'il a été violenté par son frère, avant de prendre une mesure, beaucoup de parents tenteront de comprendre les tenants et aboutissants de la « scène fraternelle ». Ne devrait-on pas procéder chaque fois à l'identique ?

Quand il s'agit de maltraitance ou de conflit grave, par exemple dans les situations de séparations parentales compliquées, la parole de l'enfant risque d'être perçue indépendamment de son contexte, c'est-à-dire que chaque mot de l'enfant est entendu hors des liens affectifs qu'il vit. Ainsi, quand un enfant affirme ne plus vouloir voir son père parce qu'il s'ennuie quand il est hébergé chez celui-ci, ou que la nourriture que son père lui propose ne lui plaît pas, nombre d'adultes s'arrêtent, d'une certaine façon, au contenu même du discours de l'enfant. Et il faudra

des cliniciens chevronnés, éventuellement dans un cadre d'évaluation expertale, pour relier les propos de l'enfant aux enjeux affectifs et aux éléments du contexte dans lequel ils s'inscrivent.

Par ailleurs, l'enfant lui-même peut s'enfermer et s'enferrer dans des impasses affectives où ses mécanismes de défense visent à l'épargner d'une loyauté bicéphale et inconfortable. Ainsi, en prenant fait et cause pour un des deux parents, l'enfant opère un choix économique.

Voici maintenant trois vignettes cliniques qui illustrent la complexité de nos propos.

L'ABUS SEXUEL MATERNEL EXISTE

Lors d'activités parascolaires, Loïc et Vanessa, âgés respectivement de dix et huit ans, ont révélé des abus sexuels perpétrés par leur mère. Incrédules, les responsables qui reçoivent les confidences des enfants informent leur père. Choqué, celui-ci décide le jour même de se séparer et de porter plainte. Les événements se succèdent très rapidement ; la mère est hospitalisée en psychiatrie, tandis qu'un juge, en juridiction civile, établit une séparation provisoire confiant les enfants au père. Ceux-ci sont orientés vers notre consultation pédopsychiatrique (EdeB).

L'évaluation confirme une maltraitance sexuelle par la mère, avec faits répétés de pénétration impliquant les enfants, séparément et ensemble.

Loïc et Vanessa, porteurs tous deux de déficience mentale légère, présentent des attitudes opposées. Le garçon, davantage à l'initiative de la révélation que sa sœur, est d'abord en rage contre sa mère, clamant ne plus jamais vouloir la voir. Vanessa, plus réservée, peu loquace, excuse sa maman, jusqu'à dire parfois qu'il s'agit d'invention de son frère dans le but de se venger.

Les entretiens se succèdent, individuels et de fratrie. Loïc n'est pas que colère ; il parle progressivement de sa tristesse, ainsi que de son sentiment de manque ; manque de sa mère, comme objet d'attachement, manque aussi de son objet pervers de jouissance sexuelle, en référence à une dimension d'addiction qui s'est installée.

Traduite d'abord dans ses dessins, le garçon évoque une nostalgie des rapports intimes, à tel point qu'il « se tourne » vers Vanessa, la rejoignant la nuit dans son lit : « Mon sexe est en feu... pas moyen de m'arrêter... je sais (maintenant) que ce n'est pas bien, mais je ne sais pas faire autrement... »

L'attitude thérapeutique ne peut se limiter à réénoncer l'interdiction ; l'accompagnement vise à chercher avec l'enfant d'autres modalités

de décharge pulsionnelle, tout en sachant que l'effraction maternelle a stimulé trop précocement les zones érogènes ; contenir, faire face, détourner l'énergie exigera des capacités de sublimation que Loïc ne détient que de manière limitée.

Paradoxalement, comme bien des enfants victimes d'abus, il est aussi nourri de culpabilité, que l'accompagnement thérapeutique vise à écouter en réassurant délicatement Loïc sur sa valeur.

Schématiquement, nous distinguons plusieurs temps ou niveaux de culpabilité possibles chez l'enfant abusé :

- Il vit et parle d'abord de celle qui est directement liée aux faits ; l'effraction de son enveloppe corporelle génère un malaise, une honte ; l'enfant est gêné d'avoir participé à « ça » : « Je n'aurais pas dû être là..., je m'en veux ! »
- Cette culpabilité immédiate, le secret, imposé par l'agresseur et longtemps garanti par le lien d'emprise, la confirme et la conforte. Dans l'après-coup, lors des divers auditions et entretiens, les interrogations susciteront le trouble et renforceront insidieusement la culpabilité sexuelle, quand bien même les professionnels s'efforcent de centrer la responsabilité sur l'agresseur. Soulignons combien tant d'adultes perçoivent le mineur d'âge comme un « pervers polymorphe », sujet provocateur et séducteur en puissance par cette « fontaine de jouvence » qu'il représente.
- Quelquefois, l'enfant participe activement au lien abusif et peut ressentir l'ambivalence par le fait d'avoir pu ressentir quelque plaisir, ou/et par celui d'éprouver de l'affection pour l'adulte incriminé. Sa culpabilité s'en trouve encore renforcée.
- La culpabilité peut également s'élaborer plus tardivement, lorsque le traumatisme devenu insupportable fait basculer l'intime dans le champ social ; en d'autres termes, au moment où il y a dévoilement du secret. Cette culpabilité réactionnelle surgit quand l'enfant a investi affectivement l'adulte auteur et que ce dernier estime que la révélation constitue une trahison.
- Dans le même ordre d'idées, plus tardivement dans le temps, dans les suites de la crise et de la rupture du secret, l'enfant peut se sentir responsable et coupable des conséquences anticipées par l'agresseur « qui le lui avait bien dit » : séparation familiale, incarcération, pertes matérielles... Les prédictions alimentant les menaces de l'adulte se confirment, se concrétisent au point où l'enfant est stigmatisé par lui-même ou par son entourage : « C'est de ma faute, j'aurais dû

me taire... maman pleure tout le temps, mes frères et sœurs m'en veulent... »

Dans notre cas de figure, Loïc est traversé par l'ensemble de ces culpabilités, et désespéré par l'abandon maternel dont il est l'objet. Nouvelle source bien injuste de traumatisme, qui risque de le marquer très longtemps encore ! Son hyperérotisation ne peut-elle pas être lue aussi comme un appel inconscient au retour de sa mère telle qu'il l'avait « expérimenté » dans le passé ?

Certaines victimes trouvent dans la parole de l'écrit une modalité de résilience, susceptible d'apaiser ce feu intérieur destructeur. De nombreux témoignages autobiographiques indiquent l'utilité de cette voie, autorisant les sujets à se libérer, au moins en partie, des réminiscences qui continuent à les hanter. En guise d'illustration, prenons le roman *Rouge décanté* de Brouwers (1995). Il y relate la maltraitance subie durant la seconde guerre mondiale, entre ses quatre et ses six ans quand lui et sa famille étaient prisonniers des camps japonais. À quarante ans, Brouwers retrace des pans de son histoire d'enfant ; il parle des violences dont il a été témoin et dont son psychisme s'est imprégné au point où, bien des années plus tard, il connaît soit des conduites d'évitement, soit des mécanismes d'identification à l'agresseur. Ainsi, dans ses fantasmes érotiques, il reproduit les attitudes sadiques des tortionnaires à l'égard des femmes.

Parler, sortir ces événements du psychisme en les réévoquant dans le cadre d'une thérapie, peut, pour certaines victimes, s'accompagner utilement de la trace écrite :

> « De même que dans le jardin, quand le vent est passé, tout ce qui a été effleuré par lui reste en mouvement longtemps encore, de même ce que j'ai vu au camp de Tjideng resterait encore en mouvement, en moi, pendant trois ou quatre décennies, et ne s'apaiserait que lorsque j'écrirais ce livre : ce que j'ai écrit, je ne dois plus le retenir et désormais cela peut provoquer du mouvement dans les consciences et les inconscients d'autres personnes. Nulle chose n'existe qui n'en touche une autre... » (J. Brouwers, 1995, p. 94).

Et Vanessa ?

Peu encline à se laisser apprivoiser, la fillette s'agite en permanence, passant d'une activité à l'autre, d'un thème à l'autre sitôt que nous tentons de lui parler. Réagissant sur un mode opératoire, Vanessa est traversée par l'angoisse, voire la terreur, non pas tant de l'adulte-agresseur que de parler. Parler, c'est trahir le parent, la mère en l'occurrence, c'est

aussi courir le risque de ne pas être entendu, compris ou accueilli tel que l'on est.

Ainsi dans ces situations de maltraitance intrafamiliale, quand les mots ne peuvent être prononcés, la souffrance s'exprime par le cortège symptomatologique de la dépression, de l'anxiété ou encore, par la haine destructrice.

La confusion des rôles induite par l'abus commis par un parent brise les frontières normales qui régulent les relations familiales, sociales. L'abus brouille les règles fondamentales ; l'enfant est perdu dans sa propre génération et empêché de trouver ses repères identificatoires. Grammaire et syntaxe de l'ordre générationnel sont bouleversées au point où le sujet perd sa faculté de langage ; l'indicible couvre l'innommable.

FALLAIT-IL PRIVER PIERRE DE SON PÈRE ?

Pierre a neuf ans quand il est admis à l'hôpital pédopsychiatrique. Les enseignants ont convaincu son père de la nécessité d'un lieu spécifique de prise en charge devant le comportement agité, agressif, dispersé de l'enfant. En fait, en termes de famille, Pierre n'a plus que ce père, suite au suicide de sa mère il y a quatre ans.

Progressivement, par la vie institutionnelle, les activités, les temps de thérapie, les entretiens de famille, l'enfant s'apaise... Au cours d'un entretien avec son psychologue référent, Pierre parle de son père. Le départ prématuré de sa mère a rapproché Pierre de celui-ci et leur complicité est touchante à voir et à entendre. D'ailleurs, l'apaisement constaté au bout de quelques semaines d'hospitalisation étonne les professionnels ; ils ne s'attendaient pas à une telle évolution, redoutant davantage une angoisse de séparation chez l'enfant. Au moment de l'admission, le père avait affirmé devant l'enfant le bien-fondé de cette mise à distance provisoire : « Tu sais, Pierre, je t'aime plus que tout au monde mais je ne veux pas tout faire, je ne veux pas être tout... il est temps que tu commences à vivre par toi-même... ». Ces propos à première vue raisonnés et raisonnables ne laissaient guère, à cet instant, entrevoir le dévoilement ultérieur.

Un jour, lors d'un entretien individuel avec le psychologue, Pierre confie qu'il aime beaucoup son papa sauf quand celui-ci lui embrasse le zizi. Intrigué, le professionnel veut en savoir davantage...

Et c'est ainsi qu'une crise bouleverse à nouveau la famille, avec interpellation judiciaire, audition spécialisée de l'allégation de l'enfant et placement de ce dernier sous l'autorité d'un juge de la jeunesse. Des

contacts entre Pierre et son père ont été réduits et encadrés par des professionnels dans des centres « Espace-Rencontres » spécifiques.

Dans ce cas de figure, l'on peut regretter l'excès de prudence protectionnelle alors que des entretiens thérapeutiques centrés sur la dimension transgressive auraient probablement servi davantage la cause du lien filial. Ici, l'interpellation du tiers judiciaire nous a semblé superflue, d'autant que transgression ne suppose pas *ipso facto* maltraitance et danger.

ON A ÉGARÉ LA VIDÉO-CASSETTE !

Albert (accompagné par moi (JYH) entre ses neuf et ses douze ans) et son frère Oscar (*idem*, entre ses sept et ses dix ans) ont été abusés sexuellement par leur père, quand ils avaient respectivement sept et cinq ans. Ils en ont vite parlé à leur mère, qui a fui le domicile conjugal avec eux puis a demandé le divorce. Ils ont été abusés, c'est ce qu'ils me répètent quand je les rencontre, en me racontant les événements avec des mots et des détails très plausibles en référence à la SVA [1].

> Paroles d'Albert, éparpillées dans les séances : « Mon papa il est homo..., il va toujours avec des messieurs... il nous a fait des choses qu'on pouvait pas quand on était petit... s'il avouait, il serait soigné, il irait en prison, et puis ce serait fini... » « Il obligeait Oscar à baisser son pantalon et il jouait avec son zizi... il a entré son zizi dans ses fesses... Moi, je devais regarder... Parfois, il baissait le mien, aussi ». Il est rouge de honte ; il est ému ; il pleure : « Vous ne le connaissez pas, il est capable de tout... s'il y touche encore, je le pète. » « Vous ne savez pas comme il a fait du tort à Oscar (me reparle du zizi qui sodomise Oscar) ». Le garçon, qui ne parvient plus à soutenir mon regard, réinsiste : « Moi, je devais regarder... s'il m'embête, je lui péterai les boules. » « Je n'ai plus peur maintenant ; je sais me défendre ; merci à vous ! »

Oscar est perpétuellement sur le qui-vive. Un jour, il voit des chiens s'accoupler devant chez lui et est tellement traumatisé qu'il grimpe en haut d'une armoire et qu'il faudra une heure pour l'en déloger : sodomisé à cinq ans et demi, ça s'oublie difficilement ! Albert, lui, habite un château fort plus calme mais bardé de méfiance ; son regard ne croise quasi jamais le mien.

1. SVA (*Statement Validation Analysis*) grille de lecture et d'analyse du discours de l'enfant agressé, notamment sexuellement, grille d'origine québécoise, la seule, à notre connaissance, à être validée scientifiquement de nos jours (Yuille, 1988).

La mère dépose plainte et, dans la suite immédiate de la révélation, le Parquet entérine d'abord que les visites faites au père soient suspendues. Un expert psychologue auditionne les enfants, acte leur état de stress post-traumatique et la plausibilité de leurs discours, et confirme qu'ils ont très probablement été abusés. Le père est entendu également et nie tout en bloc. Lui et sa famille sont des gens influents dans une petite ville de province. Tout s'enlise. Deux ans après, les enfants vivent encore dans l'angoisse qu'il ne demande à les revoir et qu'il recommence. Je les écoute, je les fais réfléchir à l'improbabilité de leurs angoisses et je les entraîne à se défendre de tous ceux qui voudraient les agresser. (NB : Les fauteuils usés de mon cabinet en ont pris un coup !)

La procédure de divorce progresse lentement. Le père demande une garde alternée, en accusant la mère d'être aliénante. Un an et demi après ma première rencontre avec les enfants, le Parquet fait savoir que la vidéo-cassette de l'audition des enfants a été égarée lors d'un déménagement des services de police, et qu'il faut recommencer. Furieux, les deux frères se rendent chez un nouvel expert où ils ne parlent plus que de mauvaise grâce. L'expert en conclut qu'il s'agit d'enfants perturbés, et qu'il faut se réjouir qu'ils soient en traitement chez moi. Rien d'autre !

L'année suivante, il ne se passe rien d'un point de vue institutionnel. La maman, femme anxieuse et volubile, continue à avoir très peur que le père « ne reprenne » les enfants. Elle prétend ne pas leur communiquer ses angoisses, mais j'ai de profonds doutes à ce propos. En séances, assez espacées, les deux frères restent réservés et de mauvaise humeur. Je m'efforce de brasser large quand je les reçois, et de ne pas les faire parler que de cette très hypothétique réinstauration des visites chez leur père.

À la fin de cette nouvelle année, la mère, quasi à bout de nerfs, me supplie d'écrire un document donnant mon point de vue sur les enfants. Elle prétend que c'est le substitut du procureur du roi qui lui a soufflé cette idée à l'oreille, pour relancer la procédure. Bien que je me sois promis de ne jamais quitter une fonction thérapeutique dans une telle situation, je finis par écrire un bref document où je fais part de mon intime conviction : ce sont des enfants qui ont souffert d'un stress post-traumatique consécutif à un abus sexuel. Point final.

En effet, la procédure pénale se relance bien sur cette base : deux mois après, les enfants sont convoqués chez... un troisième expert. Il les reçoit chacun séparément une heure trente. Oscar et Albert sont encore plus furieux que cette troisième audition existe et ils ne lui diront quasi rien. L'expert en conclut que ce sont des comédiens et que leur mère est

une mère aliénante. Du coup, la procédure judiciaire avorte (non-lieu au niveau du Parquet).

Trois mois après, le divorce est prononcé et le père reçoit un droit de visite, trois heures par mois, dans un centre « Espace-Rencontres ».

Les enfants s'y présentent deux fois de suite avec les pieds de plomb que l'on devine. Le père ne s'y présentera jamais. Aujourd'hui, le processus semble définitivement fossilisé.

Chapitre 6

Paroles ignorées, confisquées, tronquées

NOUS COMMENCERONS ce chapitre en nous penchant sur quelques-uns de ces enfants, enfants du monde et petits voisins, dont on tronque des pans entiers et importants de la parole : on veille sur leurs besoins matériels, on les investit même parfois comme on le fait pour un bien de valeur ou pour un animal de compagnie ; ils peuvent faire part d'un certain nombre de choses anecdotiques, mais justement, pas de l'essentiel de ce qu'ils pensent d'eux, de leur entourage, de leur avenir. Essentiel parfois bien confus en eux, comme une douleur sourde et migrante, parce qu'on ne les a jamais aidés à mettre des mots dessus.

Et si d'aventure, les plus intuitifs et les plus intelligents le repèrent et l'expriment, on ne les écoute pas, on dénie la valeur de ce qu'ils ont dit, on cherche à les détromper, voire à les culpabiliser pour avoir osé dire qu'ils n'étaient pas complètement heureux.

Ainsi fonctionne le bon ordre protecteur adulte : aimant et accueillant, à condition de ne pas trop le déranger.

Dans un deuxième paragraphe, nous discuterons quelques problèmes d'échange verbal posés par les enfants handicapés.

Nous terminerons en évoquant brièvement les enfants de la misère, dont on ne reconnaît ni l'existence ni a fortiori la parole !

LES ENFANTS DONT ON TRONQUE LA PAROLE

Voici quelques contextes relationnels et sociaux susceptibles de générer cette amputation de la parole.

Les enfants en famille non traditionnelle

C'est à la mode, les familles non traditionnelles, c'est-à-dire celles qui se constituent ou se reconstituent autrement qu'avec le père et la mère d'origine.

Dans le chapitre 4, nous en avons déjà évoqué la forme contemporaine la plus banale, qui devient majoritaire en milieu urbain : celle qui est liée à la séparation des parents et aux éventuelles recompositions familiales qui s'ensuivent.

Après avoir dénoncé les risques de toutes ces familles alternatives, aujourd'hui, les psychologues, portés par la vague, s'en font quasi les chantres : tout est bien, pourvu que ce soit désiré (NB : par les adultes) ; l'enfant est censé, non seulement s'adapter, mais même pouvoir s'épanouir et être heureux dans n'importe quel environnement familial qui l'investit.

Ce n'est pas complètement faux, bien sûr ! Beaucoup d'enfants sont capables de se faire à beaucoup de situations et même d'en tirer parti.

Mais quand même, comme c'est dommage de ne pas pouvoir poser les questions les plus brûlantes, les plus « au cœur de la vie ». Ou alors, si on les pose, de ne recevoir que des réponses faciles, qui dénient, qui veulent consoler vite ou qui militent : « Pourquoi je n'ai pas de père ? Pourquoi est-ce ton nom que je porte, alors que mes copains, ils ont le nom de leur père ? »

« Pourquoi ai-je deux mères ? » devrait pouvoir demander tel petit garçon conçu et élevé par un couple homosexuel féminin. Et la réponse ne devrait pas se limiter à expliquer, en termes accessibles à l'enfant : « Parce que nous avons droit à nos amours homosexuelles et à réaliser notre désir d'enfant ; et tu vois bien que tu es aimé et choyé par nous... » Peut-être ce petit garçon vit-il une inquiétude spécifique, claire ou confuse, autour de la place du père et de celle du masculin, dans l'aventure de la vie en général et dans la famille qu'ils constituent à trois : n'est-il donc pas, lui, un petit homme, destiné à devenir un

jeune homme, puis un homme adulte ? Bientôt, on ne pourra plus le chouchouter dans une prairie dorée et il vivra de plus en plus de l'intérieur des préoccupations secrètes sur le sens et le destin de la différence des sexes...

Il est de mode d'affirmer que ces enfants en situation homoparentale ne se posent pas de questions ou qu'on peut tout leur expliquer... Ne méritent-ils pourtant pas une attention particulière ?

Quant à Caroline, treize ans, elle avait reçu de son père, devenu veuf sept ans auparavant, l'ordre implicite de pratiquer la méthode Coué. Elle n'avait donc jamais pu exprimer la culpabilité générée par le souvenir toujours traumatisant de sa turbulence et de son caractère opposant, au moment de la mort de sa maman. Son comportement était fait d'inhibition, d'échecs répétés et de mauvaise humeur perpétuelle. Une image qui lui est revenue en mémoire, à treize ans, la mettait en scène en train de jouer au roller dans la cuisine de la maison et d'y faire quelques dégâts, avec sa mère alitée et épuisée dans la pièce d'à côté. Tout un symbole : la vie qui proteste contre la mort qui s'annonce... Ce fut l'occasion d'écouter d'abord, de compatir, puis de reparler de ce qu'est une faute intentionnelle (Hayez, 2006*c*).

Les enfants « cas sociaux » dont la société dispose

Ces enfants que l'on continuera à placer et à déplacer de homes spécialisés en famille d'accueil... ou à laisser indéfiniment dans des familles toxiques, est-ce toujours en référence à leur bien profond et en s'efforçant d'écouter leur parole et de respecter ce qui est valable dans leur projet de vie ?

Dans une partie de ces situations, les professionnels ne se soumettent-ils pas trop aux idéologies du moment ? Idéologies sociales, trop relayées par les services sociaux d'État qui plaident aujourd'hui pour le « tout à la famille d'origine » ou « l'idéologie du lien ». La bientraitance, ce n'est pas s'acharner à mobiliser des ressources qui n'existent que dans les *guidelines* des intervenants, sans être sensibles à la détresse et parfois aux appels à l'aide explicites de l'enfant, sans jamais prendre en considération les inéluctables limites de sa famille. Sans vouloir se souvenir qu'il existe des considérations économiques inavouées à l'arrière-plan de la primauté mise sur le maintien prioritaire en famille.

N'a-t-on pas parfois à faire à d'inavouables et tenaces rivalités institutionnelles ou interprofessionnelles ? Les services sociaux ou les juges ne feront justement pas ce que les psys recommandent, pour le principe, parce qu'ils ont le pouvoir, et Maurice Berger continuera encore

longtemps à clamer son indignation dans des terres bien arides (Berger, 2003, 2004, 2008).

Ou alors, ce sont des parents qui ont séduit ou indisposé les assistantes sociales ou le juge, et c'est pour cela que, sans l'avouer, on leur laisse ou on leur retire leur(s) enfant(s).

Et l'enfant là-dedans ? Même si, nous en convenons, les décisions de maintien ou de séparation sont parfois bien délicates à construire, justement, ne devrait-on pas davantage écouter la voix des principaux protagonistes, puis travailler de façon multidisciplinaire ?

Demande-t-il vraiment à être séparé de sa famille d'accueil, qui l'élève depuis ses deux ans, cet enfant de huit ans réclamé par sa « vraie » mère qui s'est plus ou moins reconstruite, mais surtout qui est plus appréciée des services sociaux — dame, une « bonne » marginale pas trop récalcitrante ! — que les « vieux » parents d'accueil, traditionnels et rigides... ?

Et en Belgique, à seize ans, les jeunes placés en maison d'enfants sont quasi obligés d'aller vivre seuls, en appartement supervisé « pour se préparer à l'autonomie ». Superficiellement, le projet en arrange bien certains, qui s'illusionnent sur la liberté qu'ils auront : *de facto*, ce sera souvent celle de surfer entre GTA sur la console, le cannabis, la masturbation et la vodka. Mais il n'y a pas vraiment le choix : tant pis pour les liens qui existaient et dont le jeune aurait pu continuer à bénéficier dans leurs incarnations quotidiennes : le Parlement a voté une loi progressiste, n'est-ce pas ? Seize ans ! Quel enfant de ministre, de député ou même de Monsieur Tout-le-Monde serait envoyé vivre seul à seize ans, avec un peu de supervision espacée ?

Et la cohorte de ceux qui ne sont pas (très) heureux à l'école ?

Les lois relatives à la scolarité, obligatoire jusque tard dans l'adolescence, ont pour but avéré principal d'ouvrir l'instruction à tous les enfants et aussi de leur inculquer des dimensions de citoyenneté et de socialisation. Quand on lit les attendus qui sont à leur origine, elles visent aussi, sans trop le reconnaître, à empêcher les grands enfants et les adolescents de traîner dans les rues. Et la prolongation de la durée des études permet enfin que les jeunes n'encombrent pas trop vite un étroit marché du travail, en restreignant même *de facto* le marché de l'apprentissage.

L'école fait souvent de son mieux pour atteindre les deux premiers objectifs. Elle ne pourrait pas pousser à l'extrême la diversification,

l'accueil individualisé, ni inventer significativement des méthodes pour apprendre en s'amusant, en ayant l'air de ne pas y toucher : apprendre demandera toujours une certaine dose de motivations intéressées, de capacités de comprendre, d'efforts et d'ascèse...

Même en souhaitant que l'école accentue son attractivité et son adaptation à chacun, elle restera toujours un endroit destiné à s'adresser au groupe, où de nombreux moments d'enseignement garderont une dimension austère.

Un certain nombre de parents « branchés », quelque peu anti-conformistes et pourvus de moyens financiers tentent de résoudre la difficulté du collectif en misant sur l'enseignement à distance, par logiciels interposés. Ce ne sera néanmoins probablement jamais une solution de masse, et elle présente aussi de nombreux aléas, ne fût-ce que dans le champ de la socialisation (davantage de solitude ; peu d'ouverture à la différence...).

Réfléchissons donc plutôt au sort de tous ces enfants et adolescents qui ne sont pas (très) heureux à l'école, et ceci, de façon durable.

- Pour certains, c'est surtout à cause des échecs vécus dans leurs liens sociaux : ils sont mal dans leur peau, timides, maladroits, solitaires et ne parviennent pas à mener à bien leurs tentatives de communication. En récréation, ils sont le défouloir facile de l'agressivité des autres jusqu'à devenir les anti-héros humiliés de petites vidéos qu'on se diffuse entre potes. En classe, beaucoup de profs les ignorent ou s'énervent aussi contre eux.
- Et puis, il y a ceux qui ont de gros soucis affectifs, empoisonnant leur concentration ou dont ils s'échappent dans la rêverie : enfants battus, abusés, grandissant sans amour, insécurisés par la mésentente conjugale, l'alcoolisme de leur mère, la pauvreté, la promiscuité...
- Mais, bien plus fréquent encore, il y a le grand peuple de ceux dont les échecs d'apprentissage répétés minent petit à petit les motivations positives : enfants pas très futés, petits dyscalculiques non repérés, enfants porteurs de troubles discrets de la mémoire ; enfants dégoûtés dès la première primaire, si ce n'est la maternelle, par un instituteur disqualifiant ou sadique... tous ces enfants voient s'accumuler lentement un retard « d'acquis nécessaires » pour suivre l'avancée de la marche des autres. Et pour ajouter à leur malheur, ce sont des rapports de force omniprésents et perpétuels qui s'installent entre les adultes et eux : bulletins bardés de rouges, suppressions d'activités récréatives, moqueries, insultes, vacances gâchées : « Paresseux... bons à rien... bons pour la Rilatine ® (Ritalin en France) ».

Tout l'ordre adulte s'y met pour les pousser dans le dos à grimper, vite et bien soumis, un mur d'escalade qui leur apparaît pourtant de plus en plus glacé, aride et vertigineusement haut. Ils protestent, bien sûr, verbalement et indirectement : rêveries, absentéisme, troubles du comportement, dépendance à l'ordinateur... ce sont les signes de notre échec à assumer que, d'une part, ils ne peuvent plus suivre et ne veulent plus de l'école telle qu'elle est faite et que, de l'autre, toutes les alternatives ne sont pas possibles, pas plus que tous les réencadrements efficaces...

Le bon sens voudrait que l'on sorte d'une dynamique de rapports de force et que l'on prenne en compte les limites de l'enfant, innées ou acquises, et celles de l'institution. Pour réinstaller leur confiance en soi, pour s'adapter le plus que l'on peut à leurs capacités et projets individuels, et donc augmenter à partir de là l'attractivité de la fonction d'apprendre.

Sans pour autant stigmatiser les enseignants d'aujourd'hui, dont beaucoup font de réels efforts de créativité avec de maigres moyens : c'est la responsabilité de toute la société que d'être présente autrement à ces enfants et adolescents inadaptés à l'école. Nous sommes convaincus et que l'on peut faire mieux, et qu'il existera toujours des limites.

Et de toute façon, fondamentalement, en deçà des réaménagements que l'on peut trouver ensemble, il y a l'écoute. Il aurait dû exister une écoute empathique. Si, face à la porte de l'école, un enfant dit : « Je n'aime pas, je ne comprends pas, je ne suis pas heureux », l'adulte qui l'entend ne devrait pas penser, comme un réflexe, qu'il parle ainsi parce qu'il est paresseux, de mauvaise volonté et occupé à tricher.

On pourrait laisser à ce jeune la possibilité de s'exprimer sans nourrir d'*a priori* : « Qu'est-ce qu'il n'aime pas, plus précisément ? Et que se passe-t-il de si négatif ? Quels rapports a-t-il avec son instituteur ? Et avec ses condisciples ? Qu'est-ce qu'il a difficile à comprendre ? ».

Lui manifester l'admiration que l'on ressent... car on devrait en ressentir ! C'est quand même magnifique d'aller au turbin tous les matins à 8 heures, sans faire trop d'histoires, alors que l'on n'aime pas sa boîte... tous les adultes n'y réussissent pas !

Et aménager précocement de-ci de-là des petits arrangements concrets : davantage de présence sécurisante ; s'occuper un peu moins du grand frère malade (ou travailler un peu moins pour être plus présent à la maison) ; finir à sa place un exercice trop long ; trouver quelqu'un qui explique bien ; vérifier ce qui se passe avec l'instituteur et essayer de concilier une relation plus harmonieuse, etc.

Toutes mesures préventives qui demandent d'imaginer que l'enfant a vraiment une parole, qui a sa valeur, mais aussi que l'adulte doit quelque peu se mobiliser pour lui. Ceci pourrait éviter quelques décrochages scolaires irréversibles au fil de l'adolescence.

L'ENFANT DONT LA PAROLE PEU COMPRÉHENSIBLE SUBIT UN SORT ALÉATOIRE : L'ENFANT HANDICAPÉ

Le monde du handicap regroupe bien des acceptations ainsi que des niveaux et des degrés. En ce qui concerne la communication et plus spécifiquement le langage, nous nous centrerons ici sur les moins de dix-huit ans, gravement atteints, que des failles d'équipement privent d'un accès significatif à l'expression orale ou écrite ou à la compréhension de ce que leur disent les autres ; il peut s'agir parfois de sujets polyhandicapés, associant infirmité motrice cérébrale et déficience mentale profonde, aux étiologies très diverses. Les enfants et adolescents porteurs de telles perturbations sont dotés d'un cerveau abîmé rendant tout langage impossible ou réduit à quelques borborygmes.

L'annonce d'un handicap grave revêt un caractère traumatique pour les parents et pour l'entourage de l'enfant ainsi déficient ; une réalité des plus frustrantes fait effraction dans les perspectives d'un petit être idéal que les adultes nourrissaient : « Comment accueillir cet enfant différent et qui pourtant est le nôtre ? »

Les parents renvoient dans un désert de réponses satisfaisantes leurs interrogations autour de l'altérité et de la non-reconnaissance d'un enfant si démuni et si insatisfaisant : « Qu'avons-nous fait pour mériter cela ? Quelle malédiction nous tombe dessus ? » Pulsions agressives et mortifères surgissent inéluctablement, (presque) légitimement face à ce « coup du sort », ce « coup de malchance »...

L'agressivité peut être dirigée vers les professionnels ciblés comme responsables. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas toujours exempts d'implication personnelle dans les tenants du handicap. Si l'erreur demeure humaine, la dignité et une certaine éthique professionnelle voudraient alors qu'ils assument leurs responsabilités et les conséquences de leurs actes. Nous pensons ici au corps médical encore trop opaque et peu enclin à reconnaître ses manquements.

En Belgique, les efforts du législateur ont porté leurs fruits en autorisant les patients à prendre connaissance des données médicales les concernant. Évidemment, tout progrès embarque avec lui des dérives ;

ici, l'abus réside dans le fait de se retourner contre le praticien pour toute déficience, tout écart de normalité, toute imperfection.

Une spirale relationnelle s'enclenche alors, étant donné que les médecins, plus méfiants encore, tentent de trouver des parades pour échapper au moindre risque et à la politique de la « tolérance zéro ». Là-dessus, avocats et machine judiciaire commencent à s'emparer d'un marché juteux...

Il appartient au professionnel, certainement à celui qui communique le diagnostic, de veiller à la plus grande humanité dans ses propos. Il fera de son mieux, sans plus, car l'art d'annoncer les mauvaises nouvelles de façon atraumatique n'est donné à personne. D'autre part, il y a lieu de différencier personne et fonction. En effet, l'agressivité, voire la violence, est adressée à « l'énonciateur du diagnostic », et non à l'individu qui revêt la blouse médicale pour le faire. Il n'est pas rare que, aussi respectueuse qu'ait été l'attitude du clinicien, celui-ci soit vécu par les parents comme l'être le plus inhumain qui soit.

Rappelons-nous qu'il y a quelques siècles, les messagers de nouvelles sombres n'étaient guère autrement accueillis par leurs autorités que par l'opprobre ou la mort !

L'agressivité peut également se véhiculer dans l'entourage de l'enfant porteur d'un handicap, au sein du couple de ses parents par exemple. Les accusations, les attributions de culpabilité malmènent les couples. Le handicap sévère a valeur de révélateur ; c'est ainsi que les couples, soit se renforcent pour faire face à l'adversité, soit éclatent, ne pouvant résister à cette lame de fond. Dans cette deuxième hypothèse, il existait préalablement, sur le mode patent ou latent, des tensions, des discordances... en d'autres termes, un « mythe fondateur » du couple fragile au départ.

Mais l'agressivité prend assez souvent, clairement ou sournoisement, une troisième direction qui prend pour cible l'enfant en question. À certains moments du moins, il est inévitable qu'il soit l'objet de sentiments agressifs. Cet enfant lisiblement démuni représente la castration dans toute la puissance de sa frustration et de ses manques : « Pourquoi et comment existe-t-il ? Il n'est pas de nous... » L'option du rejet, de l'éloignement s'entrouvre alors, quand ce ne sont pas les vœux de mort : « Que l'on arrête ce cauchemar ! » Les familles que nous rencontrons, lorsqu'elles deviennent suffisamment confiantes dans le lien pour parler authentiquement, expriment combien cette agressivité est persistante et connaît des acmés. C'est le cas par exemple quand les regards des autres se posent sur eux et sur leur enfant (lors de simples balades, en rue, dans les magasins...), regards qui marquent l'apitoiement, la distance ou

le jugement. Il est vrai qu'il n'est guère aisé de communiquer dans ces instants furtifs, et qu'alors chacun a tendance à renforcer des mécanismes interprétatifs, voire paranoïdes.

Nous rencontrons de-ci de-là d'autres familles qui présentent une générosité et un dévouement sans faille, portées habituellement par un idéal spirituel. D'après ce qu'elles disent, l'agressivité n'a jamais existé en leur sein, étant donné l'humanité qu'elles découvrent dans tout être humain.

Donnant avec pertinence les soins nécessaires à l'enfant, ces familles, tant les premières que les secondes, optent souvent pour l'action pour ne pas dire l'activisme, enferrées dans le « bien faire », niant toute pulsion s'écartant de cette finalité.

La communication avec les enfants polyhandicapés demande certes de l'empathie, du « doigté sensitif », mais essentiellement une forte capacité d'accueil et une grande humilité. En effet, pour les plus déficients d'entre eux, un échange, réel mais fragile, ne s'installe et ne croît qu'au cœur d'une relation construite progressivement, où le jeune polyhandicapé compte authentiquement pour celui qui prend en charge son quotidien. Nous pensons aux parents ou aux grands-parents, mais aussi aux équipes institutionnelles, la plupart multidisciplinaires.

Étonnamment pour les non-initiés, les professionnels habitués à ce type d'accompagnement parviennent à établir de réelles communications avec les jeunes porteurs de polyhandicap. Utilisant le média corporel, l'expression gestuelle, enfants et professionnels se « parlent », se comprennent au-delà des limites drastiques de la déficience.

Ces enfants dont le cours de la courte existence est scandé par d'importants soucis de santé (infections fréquentes, interventions chirurgicales digestives, orthopédiques..., souffrance neurologique) demeurent des petits êtres de relation, cherchant à établir le contact, réceptifs à l'attention, à la parole des adultes. Ainsi, ceux qui présentent un niveau de développement estimé parfois plafonner à douze mois, alors qu'ils ont dix, vingt ans d'âge biologique, manifestent contentement, tristesse ou mécontentement à qui sait être bienveillant et attentif à eux ! Ils partagent ainsi leur état émotionnel de base, le communiquant et parvenant pour certains à évoquer quelques désirs et refus.

Aussi blessé et démuni soit le cerveau, lieu central de notre humanité, le sujet cherche à parler de lui, à exister à travers des liens.

Dans le chef des familles ou des professionnels de l'équipe, plus encore que la non-écoute, un risque majeur consiste en la rigidité des interprétations à propos de ce que montre et exprime l'enfant polyhandicapé. Certes, devant l'absence de langage direct, l'adulte se doit de

bâtir des hypothèses ; plus il a apprivoisé l'enfant et le connaît, plus il parvient à décoder les petits et grands signes que cet enfant lui donne. Toutefois, personne n'est à l'abri de s'accrocher à ses impressions et de les transformer en certitudes rigides et illusoires. Une parade prudente réside dans l'approche multidisciplinaire qui autorise la confrontation d'opinions : en partant des diverses interprétations hypothétiques que suscite un comportement énigmatique, l'on déjoue plus facilement le piège de « la pensée unique ». De même, au niveau parental, il est souhaitable que plusieurs adultes forment un réseau, une enveloppe partenariale, pour soutenir l'enfant polyhandicapé et lui garder sa qualité de sujet parfois imprévisible, et pour se soutenir mutuellement.

ET CEUX DONT ON IGNORE LA PAROLE

En 2005, l'État belge a décidé que l'on pouvait parquer les familles sans papiers dans des centres fermés. En 2009, cette pratique est plus restrictive mais pas vraiment abolie.

Des enfants de tous les âges séjournent donc avec leurs parents dans ces zones de parfait non-droit. Le confort du quotidien y est des plus variables. L'un de ces centres se trouve au pied des pistes d'atterrissage de l'aéroport national. Les enfants peuvent aller à l'air « libre » deux heures par jour, dans une petite cour en terre battue bien grillagée. Le reste du temps, ils sont confinés dans des locaux enfermés, avec de la musique tonitruante, au milieu d'adultes insécurisés, nerveux, prêts à passer à l'acte, à commencer par leurs parents. De loin en loin, une manifestation maigrichonne organisée par un collectif d'aide essaie d'aller au secours de ces familles, mais on garde les manifestants à distance : ils entrevoient dans le lointain des mains ou des textes d'enfants aux fenêtres, ils leur crient « courage » et ils repartent dans leurs ONG étiquetées gauchisantes par l'État. Et c'est comme cela partout en Europe : il faut repousser loin au-delà du visible la misère du monde qui vient y grouiller de façon aussi inconvenante. Il y a déjà vingt ans, une grande conscience de gauche, Michel Rocard, énonçait déjà qu'on ne peut pas accueillir toute la misère du monde. C'est hélas vrai, et l'on s'est emparé de sa parole réaliste pour en faire un bouc-émissaire. Mais entre cette impossibilité et l'égoïsme incroyablement dur qui règne maintenant, il y a place pour davantage de compassion !

Lors du Mondial de football en Allemagne en 2006, on a reparlé de la confection des ballons de compétition. De ces petites mains d'enfants d'Asie qui s'écorchent douze heures par jour à en assembler les éléments

pour les vendre un dollar l'unité. Douze heures par jour, six et parfois sept jours par semaine. On en a reparlé et puis on a oublié ! Et c'est comme cela dans la majeure partie de la planète, la partie très pauvre, celle où les enfants doivent travailler comme des bêtes dans les ateliers de confection, les briqueteries, les mines de Potosi ou les misérables économies parallèles de la rue. Un matin, je quittais (JYH) un petit hôtel de Cochabamba (Bolivie) pour me rendre à mon travail dans une des universités locales. Adossé au mur, un gamin de onze ans, silencieux, vendait caramels et chicklets rangés dans un petit couvercle en carton qu'il portait à la main. Je rentre à vingt-deux heures, le même gamin dans la même position. Il me regarde, triste et fatigué, et me dit : « S'il vous plaît, *señor*, achetez-moi quelque chose, je n'ai rien vendu aujourd'hui... » Les ONG caritatives font gravement la distinction entre les enfants (travailleurs) dans la rue, qui retournent en famille le soir avec le demi-dollar[1] gagné à la sueur de leurs mains, de leur dos ou de leur appareil respiratoire pollué aux carrefours... et les enfants de la rue, ces petites bandes qui ont fui leur domicile et survivent comme ils peuvent par des moyens pas toujours honnêtes.

Quoi qu'il en soit, ces deux catégories sont des enfants de la misère et sont un coup de poing permanent et inacceptable dans l'éthique du monde.

Il y a pire encore : les enfants que leurs parents vendent comme esclaves ou pour alimenter la prostitution. Ils le font à moitié en connaissance de cause, parce qu'ils sont aux abois. Comment le cœur de l'homme peut-il donc devenir plus dur que la pierre, pour faire cela à des enfants, et le faire dans la durée ? Enfants-objets, marchandises, orifices sexuels pour la jouissance de pervers...

Arrêtons donc d'accepter que le monde fonctionne de la sorte, et que nous n'ayons aucune responsabilité dans le drame de tous ces enfants dont le Mal et l'égoïsme collectifs ont arraché la langue. Battons-nous comme nous pouvons, avec notre créativité propre, avec nos petits moyens si nous estimons que nous n'en avons que de petits, mais ne fermons plus les yeux. Assister à un concert « Solidarité », signer une pétition sur Internet, acheter via des circuits du commerce équitable, acheter des actions « éthiques » chez un agent en bourse, c'est déjà quelque chose : une toute petite goutte d'eau dans le fleuve du Bien, le vrai Bien, pas celui que définissait George W. Bush.

1. Ou le demi-euro : eh oui, maintenant même les pauvres du Tiers-monde le pratiquent... Merci à la mondialisation !

Ils sont loin, et ils sont tout près, ces enfants de la misère... qui est aussi la misère des mots. Au Bangladesh et avec leur mère célibataire et alcoolique, solitaire, dans un studio misérable à deux cents mètres de chez nous. Dans les bordels des Caraïbes, mais aussi silencieuse, stressée, farouche, violée et sur-violée par son père PDG. Au travail, donc !

PARTIE 2

ÉVALUER LA PAROLE DE L'ENFANT

Chapitre 7

Que vaut la parole de l'enfant ?

QUE L'ENFANT S'EXPRIME verbalement ou corporellement ou qu'il préfère se taire, sa production du moment revêt toujours une valeur.

IL EN VA AINSI À SES PROPRES YEUX, EN RÉFÉRENCE À SON PROPRE JUGEMENT SUR SOI ET À L'IMAGE DE SOI QU'IL TRICOTE ET DÉTRICOTE AU FIL DU TEMPS

Pensons aux premiers sons ludiques émis par les bébés, aux premiers mots signifiants qui les étonnent eux-mêmes, les amusent et qu'ils aiment répéter... d'abord de façon imprévisible, quand ils ont l'air d'y penser, avec un joli sentiment d'auto-satisfaction, puis sur demande, pour montrer fièrement combien ils sont compétents, et enfin en utilisant sciemment l'invitation faite par l'adulte et leur envie d'y répondre, d'y résister ou de s'amuser avec.

Et le plaisir qu'ont les enfants en cours de récré à se raconter mille anecdotes de la vie quotidienne, mille choses vues à la télé ou dans leurs jeux vidéos, à comploter sur les premiers amours des uns ou des autres,

ou à satisfaire entre eux leur curiosité sur tant et tant d'énigmes de la vie...

Et les adolescents ? Dans le film *Le Cercle des poètes disparus* (P. Weir, 1984), le professeur Keating, en brusquant quelque peu le très timide Todd Anderson[1], amène celui-ci à exprimer son magnifique poème sur la vie et Todd sort pour longtemps de sa prison intérieure. Souvenez-vous : « La vie, c'est comme une couverture, mais juste un peu trop petite : ou l'on a froid aux épaules, ou c'est aux pieds, si on veut la remonter... » Des adolescents moins timides adorent se dire : dans l'immédiateté de leurs couples d'amis ou d'amoureux ou de leurs petits groupes, ou dans les mondes « médiatés[2] » de l'électronique : leurs portables qui surchauffent, leurs blogs sur Internet, Facebook et les websites pour ado : on les y voit toujours écrire des poèmes, donner leur opinion sur le suicide, la peine de mort ou Tokyo Hôtel, et faire preuve d'entraide les uns envers les autres.

Même le délire de l'enfant psychotique, tout induit qu'il soit par des déséquilibres neurochimiques, va puiser dans la mémoire et les images mentales de l'enfant des thèmes absurdes pour l'observateur, mais souvent très importants pour celui qui les énonce.

À l'inverse, de temps en temps, l'enfant ne pense pas du bien de lui et se persuade que, lorsqu'il ouvre la bouche, c'est pour « dire des conneries ». Alors, il se replie sur soi et sur ses jeux vidéo et ne parle spontanément que très peu. C'est seulement sur commande — celle de ses parents ou celle de ses enseignants — qu'il s'arrache parfois à donner une réponse tristounette, maladroite, d'une voie mal assurée : elle devrait également avoir de la valeur, celle d'être reçue par les adultes comme un signal préoccupant.

1. Ce n'est certainement pas une méthode à recommander : l'enfant timide que l'on brusque, que l'on force à parler (« Tu dois avoir confiance en toi, il ne t'arrivera rien ») se crispe souvent plus que jamais !

2. Où la communication, avec des autres bien réels, se fait par le truchement de médias (l'appareillage électronique) en temps réel ou différé. Nous préférons de loin ce qualificatif au terme « virtuel », pourtant sur-employé et qui, à notre sens, ne devrait désigner que les images produites par pixels (Hayez, 2006a).

CETTE VALEUR QUE L'ENFANT LIE À SON EXPRESSION VERBALE GAGNE DONC À ÊTRE BIEN RECONNUE PAR L'ADULTE

Pour la part d'informations qu'elle contient et donc pour encourager l'enfant à utiliser ses connaissances. Pour l'enrichissement humain qu'elle peut générer : ce que dit l'enfant doit parfois faire réfléchir ; ses opinions et ses valeurs, transformer les autres. Pour augmenter la confiance en soi de celui qui s'exprime. Et encore parce qu'elle constitue un signal, qui donne de précieuses indications sur l'état de sérénité ou de souffrance intérieures de celui qui l'émet, sur ses convictions aussi, dont nous reviendrons par la suite sur le degré d'objectivité.

Cette valeur attribuée par l'adulte est notamment importante lorsque l'enfant choisit de parler spontanément. Spontanéité issue de la reconnaissance, faite par lui, du climat de confiance et d'accueil dans lequel il baigne.

Isaline, trois ans et demi, joue dans le grand lit près de sa maman. Sans raison apparente, elle s'arrête, lui prend la main et lui dit : « Tu mets ta main là ? », en essayant de la faire entrer sous la culotte de son pyjama. Émue mais ne perdant pas son sang-froid, la maman décline poliment l'offre et essaie de savoir comment Isaline a eu cette idée et si elle l'a déjà fait avec quelqu'un. Il s'ensuit une révélation dont vous devinez aisément le contenu. Heureusement que la petite fille a rencontré sur son chemin une adulte qui a eu du temps pour recueillir sa parole et qui ne l'a ni coupée, ni inondée tout de suite de ses émotions.

Revenons à Antonin, quatre ans et demi, déjà évoqué, dont les parents viennent de se séparer et de recomposer très vite des familles où vivent déjà d'autres enfants. Antonin qui ne ressent que trop bien qu'il n'est plus le petit prince objet de toute la sollicitude de sa maman et qui me demande (JYH) après un temps de silence, apparemment sans raison immédiate : « C'est gai d'avoir des enfants ? » Plutôt que de répondre tout de suite, je lui demande ce qu'il en imagine lui et, après quelques secondes, je reçois un : « Je ne sais pas », plus dubitatif qu'opposant. Je lui propose donc de faire un dessin avec « quelque chose de triste qui arrive » et il me dessine une maison où habite un petit garçon seul, parce que ses parents « ont été écrasés dans un accident ». Une autre fois, il me confiera « Quand je suis chez ma maman, je pense toujours à mon papa... et quand je suis chez mon papa, je pense toujours à ma maman. »

Quant à Pierre, treize ans, c'est par courriel — donc en langage écrit — qu'il me demande (JYH) personnellement un rendez-vous en urgence, alors que nos entretiens sont depuis longtemps espacés, le jeune adolescent allant suffisamment bien. Je me laisse interpeller et je le reçois dans les trois jours. Péniblement, avec beaucoup de honte, ne se reconnaissant plus lui-même,

> il me fait part d'une symptomatologie typique du stress post-traumatique : il ne sait plus s'endormir le soir tellement il est agressé par les images pornographiques partouzantes qu'il a été voir pour la première fois sur Internet. Une occasion rêvée, donc, pour parler à la fois de la pornographie en général, de ce qu'il a vu, du stress post-traumatique, de ce qu'il est occupé à devenir (un homme, ni ange, ni démon) et de l'estime que je lui conserve.

Mais il est tout aussi important de reconnaître de la valeur à la parole de l'enfant lorsqu'elle constitue une réponse, ou un maillon qui s'inscrit dans un dialogue. Ah, comme ils ont de la chance, tous ces enfants à qui l'on demande gentiment, sans les forcer : « Et toi, que penses-tu de... ? » Comme ils ont de la chance si la réponse donnée est écoutée avec respect, quitte à ce que l'adulte s'en différencie parfois en renvoyant l'enfant à sa subjectivité : « C'est ce que tu penses, toi. Moi, je vois les choses autrement... ». On doit souvent dire à un enfant qu'il se trompe, si sa connaissance n'est pas objective, mais il est possible de le faire sans triomphalisme ni mépris.

Reconnaître de la valeur, c'est attribuer de l'importance, du poids... c'est admettre que la parole de l'enfant est toujours signifiante

Mais ceci doit être compris dans une acceptation large. Nous ne voulons pas dire que quand un enfant ouvre la bouche, il dit toujours la vérité : il peut se tromper, mentir, manquer d'authenticité et ces variantes gagnent souvent à être décodées ; surtout si elles se répètent, nous devrions les vivre comme des signaux nous invitant à comprendre et s'il le faut à revoir notre manière d'être et de communiquer avec l'enfant : « Pourquoi n'est-elle jamais capable ou désireuse de parler de son monde intérieur ? Pourquoi doit-il toujours se mettre en évidence en racontant des invraisemblances ? Pourquoi n'accepte-t-il pas de reconnaître qu'il est dans l'erreur ? ».

Ce sont là des challenges qui devraient stimuler notre bienveillance et notre art d'éducateurs ou de soignants plutôt que notre courroux. C'est ce que nous allons discuter dans les pages qui suivent.

Chapitre 8

Deux qualifications de la parole : authenticité et fiabilité

Les définitions et leurs limites

L'enfant commence à parler, non pour dire la vérité, mais pour se construire et entrer en relation. Ceci étant rappelé, il existe deux qualifications distinctes de la parole de l'enfant qui ne s'excluent pas : l'authenticité porte sur ce qu'il ressent de soi et des autres ; la fiabilité, sur ce qu'il connaît.

Une parole fiable dit, pour peu que ce soit réellement arrivé : « Mon frère m'a battu, j'ai des bleus et j'ai mal », et si elle est authentique, elle peut ajouter : « J'ai eu peur... je crois qu'il est jaloux de moi » (parce que c'est ce que l'enfant vit autour de l'événement).

L'authenticité[1]

Elle porte donc sur ce qu'un enfant vit et analyse subjectivement de son monde intérieur : ses sentiments, ses idées, ses opinions, ses questions, etc. Elle concerne la restitution qu'il en fait à ses interlocuteurs.

On peut raisonner de même à propos du monde intérieur d'autrui : précocement dans la vie, à part les enfants autistes ou proches de l'être, tous se fabriquent une « théorie de l'esprit » (*Theory of Mind*) à ce propos, c'est-à-dire une représentation, des hypothèses, des questions sur ce que l'autre vit et pense.

Par théorie de l'esprit, il faut entendre « non pas une théorisation scientifique du fonctionnement mental, un savoir construit sur l'esprit, mais une fonction innée et fondamentale propre aux animaux sociaux et à l'homme, permettant d'accéder à la vie psychique d'autrui » (Georgieff, 2005, p. 342). Dans la vie sociale, il est important de disposer de représentations de la réalité, d'appréhender les états du monde et encore plus, les représentations, croyances et en conséquence, les intentions d'autrui. Les notions de théorie de l'esprit, d'empathie, de cognition sociale renvoient au champ de l'intersubjectivité et de la vie relationnelle ; l'acte de langage y occupe une place centrale.

Un enfant est authentique lorsqu'il exprime fidèlement le contenu de son monde intérieur, en tout ou en partie. Autant lorsqu'il restitue fidèlement sa théorie de l'esprit sur l'autre : ce qu'il croit vraiment qui se passe et se pense dans le monde intérieur de celui-ci.

La fiabilité[2]

Elle porte sur les informations enregistrées par les organes des sens puis traitées par l'intelligence. Si l'enfant est persuadé que son père se sent en colère et commente : « Je crois que papa est fâché », il est authentique. S'il a vu et bien vu un comportement de colère de son père et explique « Papa est fâché », son dire est fiable.

L'objet de connaissance ici concerné est souvent externe, mais l'enfant peut constituer aussi un objet de connaissance pour soi-même. C'est le cas notamment du savoir engrangé sur le corps, et même sur le psychisme en tant que contenant de la pensée, qui a ses lois de fonctionnement. Par

1. Termes quasi synonymes, peu employés dans ce texte : être vrai, être sincère.
2. Termes quasi synonymes, mais auxquels nous ne recourrons guère dans ce texte : être crédible ; dire la vérité (des faits) ; être objectif ; être digne de foi.

contre, s'il aborde les contenus de son monde intérieur, c'est bien dans le champ de l'authenticité qu'il s'exprime.

La frontière n'est pas toujours simple à situer ; ainsi lorsqu'un enfant timide fait état de ses maux de ventre le lundi matin, juste avant d'aller en classe, il peut rendre compte objectivement de l'état de stress ou de douleur qu'il ressent, mais aussi évoquer un vécu pénible, voire en remettre une couche pour attirer l'attention sur lui et éviter la confrontation scolaire. Dans d'autres circonstances, il niera ses maux, par exemple parce qu'il désire fortement participer à une compétition sportive...

La fiabilité a donc à voir avec la saisie de l'information (sur soi, sur les autres, sur le monde) et avec le traitement intrapsychique de celle-ci. Mais elle a à voir aussi avec le savoir, la constitution et la progression du savoir au cours de la vie et son objectivité, c'est-à-dire son adéquation à la réalité dont il rend compte.

Par exemple, un enfant de cinq ans annonce de bonne foi : « J'ai vu ma grande sœur faire l'amour », parce qu'il l'a vu embrasser son copain sur la bouche et que, dans son dictionnaire informatif interne, c'est ça, faire l'amour. Son dire, convaincu, n'est pas fiable : il comporte une erreur de bonne foi qu'on risque de ne pas décoder si on le prend au pied de la lettre. D'où l'importance, devant des définitions condensées que donnent les enfants, surtout petits, de leur faire déployer avec délicatesse ce qu'ils ont résumé pour se faire comprendre vite ou pour étaler leur science : « Raconte-nous... ça veut dire quoi, pour toi, faire l'amour ? Qu'est-ce que tu as vu ? ».

Un enfant est fiable lorsqu'il restitue fidèlement une information reçue, un élément de savoir personnel auquel il croit et que cette restitution est objective ou, dit de façon plus humble, correspond au savoir commun des personnes d'expérience vivant dans sa communauté.

Un jour, le grand pédiatre et psychanalyste anglais Winnicott a employé deux mots merveilleux pour définir ce qu'était une bonne mère : une mère « suffisamment bonne » (Winnicott, 1974). Il voulait dire par là que la perfection n'est pas de ce monde : l'humain est inéluctablement marqué par le manque, et il faut pouvoir l'accepter avec une tendresse humble, sans pourtant démissionner quant au projet de s'améliorer. Il voulait dire aussi que l'excès nuit au bien : à vouloir trop bien faire, on rate son coup et l'on finit par pomper l'air des autres et par se rendre insupportable.

Ce terme, « suffisamment bon », a fait école dans notre esprit, et nous pensons que nous pouvons l'appliquer à bien des productions, expériences et manières d'être humaines.

Et donc, si nous affirmons d'un enfant que l'une de ses grandes qualités, c'est l'authenticité ou encore qu'« il est authentique », c'est parce qu'il l'est suffisamment... souvent... de manière plutôt habituelle... parce que c'est important pour lui, dans son style de vie, de se montrer authentique. Néanmoins, de loin en loin, cet enfant vraiment authentique dissimulera ou trahira ses états d'âme et ses opinions ou n'exprimera pas ce qu'il pense réellement d'autrui.

Par prudence, par jeu, par délicatesse, par orgueil, ou tout simplement pour le principe, pour se sentir vivre et disposer de sa liberté. Cet enfant mérite un optimum de confiance, qui ne devrait jamais se transformer en une confiance aveugle : si l'une ou l'autre fois, un adulte se sent excessivement déçu parce que cet enfant a fait un écart, cet adulte n'a qu'à s'en prendre à lui-même !

Autant pour l'enfant fiable. Par définition, c'est un enfant confiant en soi, assez courageux pour confronter sa science à celle des autres, et assez intelligent pour avoir cherché la bonne information et avoir bien compris. Mais ici aussi cet enfant, qui mérite d'être appelé fiable parce qu'il l'est une bonne partie du temps, ne pourrait pas l'être à 100 % et ne le désire d'ailleurs pas. L'erreur ou le mensonge font partie de toute vie. Lui aussi, comme nous, se limite donc à être « suffisamment bien fiable ».

À PROPOS DE L'AUTHENTICITÉ

Chaque enfant dispose donc du choix de s'exprimer authentiquement ou faussement (c'est-à-dire de mentir) ou de celui de se taire sur ce qu'il pense. C'est schématique car, dans la même prise de parole, tout n'a pas nécessairement le même degré d'authenticité.

Par ailleurs, le terme « choix » porte aussi à discussion : ici nous avons l'air de décider activement et consciemment de ce que nous allons exprimer... là, ce sont des peurs, des conflits, des désirs d'opposition qui nous entravent, voire nous empêchent de donner suite au projet de nous exprimer sincèrement. Ces sentiments vécus menaçants ou franchement adverses ont un fondement plus ou moins approprié dans la réalité extérieure, ou sont de pures résonances à une imagination décalée de celle-ci. Et ne naviguons-nous pas souvent entre ces deux pôles ?

S'exprimer authentiquement est donc accessible aux enfants, dès leur plus jeune âge, avec le vocabulaire limité qui est à leur disposition, quand ils commencent à identifier ce qui se passe en eux et chez leurs proches,

qu'ils aiment se faire comprendre et ont confiance dans la bienveillance de leur environnement.

Quand l'authenticité est contestée

Par la suite, la vie va souvent davantage raboter qu'encourager la limpidité potentielle de leur expression verbale des enfants. Ceux-ci comprennent et apprennent vite qu'il n'est pas bienvenu de tout dire. Au-delà des règles linguistiques et culturelles d'usage du langage, on va parfois les rabrouer, leur faire honte ou les punir pour le fond de ce qu'ils ont exprimé franchement et ingénument. Le bain de mots familial, social et celui des multimédias dont ils s'imprègnent et qu'ils imitent jusqu'à un certain point, n'est pas spécialement marqué du sceau de l'authenticité. Par ailleurs « frimer » ou mentir, c'est parfois payant en termes de pouvoir ou de reconnaissance sociale. Bref, au fur et à mesure que passe le temps de la vie, ils vivent très régulièrement un conflit entre le désir de se dire authentiquement, pour signaler quel sujet ils sont et ce qu'ils pensent de leur entourage, et celui de manipuler la réalité par la parole, à commencer par manipuler l'expression de leur réalité intérieure pour en tirer des bénéfices.

C'est d'autant plus pressant ou tentant que l'attente des adultes n'incite à l'authenticité qu'apparemment ou en tout cas à temps partiel : parfois c'est grave pour eux de ne pas l'être et le lendemain, de l'être : « Mais non enfin, qu'est-ce que tu crois, je ne suis pas triste... Ton père et moi on s'entend super bien... » Ainsi les gens sont-ils fluctuants et imprévisibles, comme les petites marionnettes de la chanson. Allez donc vous y retrouver !

Les adultes espèrent plus fondamentalement que l'enfant soit « objectif », c'est-à-dire fiable, autrement dit qu'il ne mente pas sur les faits. Par contre, en matière d'expression des sentiments, des idées, des projets, des valeurs, ils espèrent plus souvent que l'enfant sera subtil, un bon politicien conforme à leur manière à eux de voir la vie.

Les coups de griffe que reçoit l'enfant obstinément authentique sont très variés et peuvent même procéder d'une réelle bonne foi éducative !

Par exemple, le petit enfant qui exprime « J'ai peur » ou « Je suis triste » s'entend tellement souvent répondre illico, même par de très gentils parents qui veulent le consoler : « Tu ne dois pas avoir peur », « Tu ne dois pas être triste »... de quoi le dissuader, à l'avenir, d'encore exprimer son ressenti et de s'entendre disqualifier.

Dans la culture psychothérapeutique nord-américaine, surtout celle d'inspiration cognitiviste, l'enfant qui a eu une pratique sexuelle avec

un plus âgé s'entend répondre : « Tu n'es responsable de rien... tu n'es coupable de rien », avant même qu'il ait ouvert la bouche.

> Plus constructive par contre nous paraît cette attitude de jeunes parents qui, écoutant Lætitia, deux ans, montrer et dire « a peur », parce que le bruit du vent dans les arbres l'effraie, répondent à leur petite fille, avec une empathie un peu démonstrative : « C'est vrai, ma chérie, tu as peur ? Oooh (sous-entendu : comme c'est triste)... Viens vite dans les bras de papa. » Puis, l'enfant bien blottie dans les bras, ils lui expliquent patiemment l'innocuité du vent (habituellement)[3], ils lui font regarder et s'approcher un peu de feuilles qui bruissent. Plus tard, cette petite peur infantile perdurant, ils persisteront patiemment dans leur attitude d'accueil — en attendant que ça passe — et joueront même à être le vent, en soufflant sur du papier, puis en demandant à Lætitia de jouer le vent à son tour.

Ce peut être plus grave encore : l'enfant qui exprime ses sentiments n'est pas seulement objet d'une tentative de réassurance qui dénie ce qu'il vit, il est parfois franchement disqualifié, humilié, culpabilisé, voire puni. Depuis l'affirmation « *Boys don't cry* » jusqu'à la répression sans merci des protestations et autres expressions d'agressivité que nous avons pourtant parfois bien méritées, par exemple par notre indisponibilité, nos abus de pouvoir ou notre injustice... Nous y avons déjà fait référence dans la première partie de l'ouvrage, par exemple à propos d'Eymeric et de son école (p.34).

Est-ce vraiment vrai qu'il ne sait pas ?

Lorsque l'enfant pense que mieux vaut taire son point de vue personnel, le summum d'authenticité serait qu'il dise : « Je n'ai pas envie de m'exprimer (pour le moment). » Mais il est rare qu'un être humain ait ce courage ; pour être plus vite quitte de l'adulte, l'enfant choisit plutôt le silence pur et simple ou le prudent et parfois enrageant : « Tu as fait quoi à l'école ? » « Je ne sais pas ».

« Je ne sais pas » ? C'est parfois sincère, faisant état d'une pensée flottante, imprécise... ou de la non-compréhension de l'enfant face à une question mal posée ou trop compliquée pour son âge.

3. Habituellement ? Oui, cela reste une vérité statistique en Europe occidentale. Et il nous semble traumatisant d'évoquer devant de tout petits enfants, au nom de je ne sais quel désir perfectionniste de surinformation, ce qu'il en est de la destructivité des tempêtes et autres cyclones. Nous y reviendrons dans le chapitre 13, consacré à la communication verbale avec l'enfant.

Mais plus communément, « Je ne sais pas », c'est du mensonge, de la dissimulation par omission ! Prudente et évitant le risque de la confrontation, ou forte et revendiquant implicitement le droit à l'intimité ! À noter qu'à ce jeu-là, les adultes sont au moins aussi performants que les enfants, avec un art beaucoup plus consommé de noyer le poisson...

Nous nous trompons parfois (souvent ?) lourdement, quand nous décrétons : « Cet enfant (cet adolescent), il ne parle pas ; il n'identifie pas ses émotions ; il n'a rien à dire. » C'est seulement face à nous qu'il dit n'avoir rien à dire : enfant devenu méfiant, mille fois disqualifié par son entourage lorsqu'il ouvrait la bouche ! Enfant dont le discours n'intéresse personne, et qui est rentré tristement dans sa coquille. Enfant qui a peur des systèmes psychosociaux, qui ont déjà tellement fait voler en éclats la confidentialité et lui ont fait tant de promesses jamais tenues. Petits qui ont peur du pouvoir intrusif des docteurs sur leur corps, et grands... sur leurs pensées.

Cet enfant-là contrôle ce qu'il dit, même en psychothérapie ! Non que ses productions verbales y soient inutiles ou inauthentiques, mais il n'y exprime pas nécessairement ce qui le rend le plus honteux, les humiliations subies ou les actes dont il n'est vraiment pas fier, ni tous les reproches essuyés, ni combien l'école lui paraît aride et à fuir spirituellement. Nombre de ses séances de psychothérapie sont vécues et gérées par lui comme des moments où son estime de soi est superficiellement maintenue ou renforcée — c'est déjà ça ! — mais où il ne prend pas le risque de fâcher son thérapeute. « Me masturber dans un trou fait dans ma peluche, c'est horrible, non ? Jamais, il ne doit apprendre que je fais ça ! » Moments dont il utilise des pièces pour mieux vivre, mais en restant le maître du jeu et en gardant des petits et grands secrets !

Où reste nichée l'authenticité ?

Alors, ne reste-t-il aucun lieu où se niche l'authenticité ? Si, bien sûr ! Quelques adultes en bénéficient avec intensité, des grands-parents discrets, accueillants et peu mêlés aux choses de l'autorité, par exemple. L'enfant se confie aussi à son ami de cœur, puis à celui ou celle qu'il aime d'amour : à partir de son adolescence, il adore même s'introspecter, se découvrir, se dire face à l'ami ou à l'amoureux accueillant qu'il prend parfois un peu trop comme un pur miroir qui comprend vraiment tout : mais bon, cette part d'illusion est partagée... Il se confie encore dans des communautés d'ados plus vastes constituées *via* certains sites et blogs du web : quand ils se sentent entre eux, en toute sécurité, dans un monde

plus bienveillant qu'hostile, comme ils « se lâchent », ces ados qui dans notre monde n'ont soi-disant rien à dire ! Pas seulement et même pas principalement pour « déconner », frimer ou vanter leurs exploits sexuels. Leurs vraies questions sont là, ils se les posent entre eux, elles tournent autour de leur valeur, de leurs ratages, de leur capacité à aimer et du sens de la vie. Et s'ils le font, ce n'est pas principalement à cause de l'anonymat — inconstant —, ni de la sécurité de pouvoir débrancher, supprimer un contact ou disparaître. C'est bien davantage parce qu'ils sont en attente de reconnaissance et se sentent reconnus par ces alter ego qu'ils se sont choisi (Hayez, 2006a).

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, quelques conditions facilitent qu'il conserve l'envie de s'exprimer de façon suffisamment bien authentique :

- *l'accueil de sa parole ; la prise au sérieux de sa subjectivité ; une puissance reconnue à ce qu'il dit*, qui se traduit dans le chef de l'adulte, par se laisser parfois déstabiliser sans tout de suite protester.
  Renaud, neuf ans, désespéré par sa maladie de Gilles de la Tourette, se jette un jour dans les bras de son papa[4] en pleurant et lui dit : « J'en ai marre de ma maladie. J'en ai marre de vivre ainsi. Je veux mourir. » Le papa, peu habile dans l'art d'exprimer ses sentiments, le berce longuement contre lui, pleure lui aussi, et finit par le relâcher avec un baiser sur le front et en lui souriant. Ceci, c'est un vrai accueil !
  Nous entendions récemment sur Arte des ex-enfants soldats africains, jeunes adolescents en voie de réhabilitation pris en charge par une ONG, raconter en détail à une personne de confiance — devant une caméra qui ne montrait pas leur visage —, les horreurs qu'ils avaient commises ou subies, la manière dont ils y étaient arrivés, et leur espérance pour le futur. Simplement, ils avaient repris confiance dans la bienveillance de la communauté humaine, dans le droit et le devoir de pardons réciproques, et dans l'authenticité de l'engagement à leur égard des adultes qui partageaient maintenant leur vie ;
- *la réciprocité* : un être humain ne continue à faire part d'états d'âme profonds et intimes qu'à ceux qui en font autant de leur côté. À méditer, même et peut-être surtout par les thérapeutes d'adolescents. Quand un parent se plaint : « On ne sait rien de toi. Il n'y a jamais rien à l'école. Tu ne dis jamais rien », qu'il balaie donc devant sa porte : que laisse-t-il, lui, s'exprimer de lui, parfois intime, parfois même simplement anecdotique ?

4. Nous avons déjà évoqué Renaud (p. 16) : l'épisode ici décrit se passe un an avant qu'il ne se mette à en vouloir à son père.



- *la reconnaissance de la liberté de l'enfant à se taire ou à se livrer*, à « dire ce qu'il pense » en incluant qu'il y aura très probablement des limitations souvent non reconnues comme telles ! « On s'aime, on va tout se dire », se promettent Roméo et Juliette, ou Roméo et Roméo. C'est impossible : des facteurs spontanés ou volontaires de régulation existent, qui empêchent que quiconque abandonne jamais son psychisme à l'autre comme un livre complètement ouvert : la prudence ; la peur de faire de la peine ; le désir de continuer à être estimé positivement ; le désir de se sentir conserver de la liberté et du pouvoir.

> Sur ma boîte de courriel (JYH), m'arrivent régulièrement des demandes d'aide, parfois même des messages désespérés de gens en perdition. Un de ces derniers échanges a eu lieu avec Marion, jeune femme manifestement sensible... Pendant sa préadolescence et le début de son adolescence, suite à une initiation sexuelle par une compagne de son âge, elle « s'est fait lécher » un certain nombre de fois par son chien... Elle se pose les questions d'un dommage causé aux parties féminines de son corps, celles de sa normalité psychique, mais surtout celles de son droit à un jardin secret vis-à-vis du copain qu'elle aime beaucoup mais qui n'est au courant de rien...
>
> Une fois qu'elle a pu vérifier l'estime humaine que je lui conservais, elle peut entendre mon opinion : je comprendrais qu'elle ait envie de se le garder, ce jardin secret... comme je comprendrais qu'un jour, peut-être, elle ait envie d'en ouvrir ou d'entrouvrir la porte à son ami.

À PROPOS DE LA FIABILITÉ

La joie de montrer que l'on sait

Dans un contexte relationnel accueillant, sans pression exercée pour faire dire à l'enfant ce que l'on voudrait qu'il dise, celui-ci aime souvent faire montre d'un savoir personnellement construit et qu'il pense être fiable.

Très précocement l'enfant, s'il est en bonne santé mentale et sans déficits cognitifs importants, dispose d'un équipement qui permet à son discours d'être suffisamment bien fiable.

L'équipement nécessaire porte sur les composants de l'appareil neuropsychologique et la bonne harmonisation de leur fonctionnement : intelligence globale ; circuits de perception, de reconnaissance et d'intégration des perceptions, synthèses mentales, mémoire et capacité de réévocation.

On peut y ajouter l'intelligence sociale, à l'origine de l'intuition et de la reconnaissance des intentions d'autrui.

Certes, aucun enfant ne ressemble à un autre ; certains sont plus vifs et d'autres plus lents ; mais en moyenne, d'indiscutables îlots de fiabilité commencent à se manifester vers deux ans, peu après l'avènement du langage et la formation des premières phrases simples ; au début, ils étonnent l'entourage : « Il se souvient déjà... il sait à quoi ça sert ! » ; ces îlots fiables sont d'abord imprévisibles, irréguliers et accompagnés de peu de détails : le tout petit enfant peut déjà montrer qu'il se souvient d'événements qui l'ont marqué ou raconter des éléments de la vie quotidienne avec un vocabulaire (très) limité mais exact. « Tu t'amuses à l'école ? » demande-t-on à Justine (trois ans tout juste)... et elle de répondre : « Madame Mylène a grondé moi paske pipi »... Eh oui, il arrive encore à Justine de s'oublier et, pendant quelques jours, ce sera le seul souvenir qu'elle pourra évoquer de son quotidien scolaire, histoire de se libérer du traumatisme de sa honte et de la mauvaise humeur de sa Madame...

Chez le tout-petit, ces comptes rendus encore erratiques de la réalité se mélangent à des erreurs de bonne foi liées à l'immaturité de son appareil cognitif, erreurs plus fréquentes quand il cherche à comprendre la vie quotidienne que lorsqu'il décrit ses premiers souvenirs. À d'autres moments, c'est son imagination qui est au pouvoir pour compenser les lacunes de ses connaissances, mais il ne le sait pas, et il peut présenter mille productions de celle-ci comme vraies, ici encore davantage lorsqu'il cherche à expliquer ce qui se passe que lorsqu'il décrit simplement.

Sa connaissance de la réalité et sa capacité d'en parler croissent rapidement et à quatre ans, sa fiabilité peut être solidement installée : il connaît beaucoup de choses, même les implicites, même les affectives, et lorsqu'il a confiance, il fait part ingénument de ce qu'il sait. « Alors il va bientôt mourir, bon papa ? », demandait Grégoire, quatre ans, en regardant son arrière-grand-père terminer doucement sa vie dans un service de soins palliatifs. Personne ne lui en avait encore parlé et personne n'en parlait à haute voix ! (Nous l'évoquons plus en détails p.117.)

Le petit enfant est donc déjà outillé pour évoquer le cœur, le centre d'une action dont il aurait été témoin ou partie prenante. Mais sa capacité de restituer des détails contextuels est beaucoup plus faible ou erratique, et dans une perspective criminologique, on considère tout simplement qu'il est incapable d'en fournir.

Et la capacité d'être fiable, avec de plus en plus de détails et de précisions ne fait que s'accroître jusqu'au milieu de l'adolescence, pour plafonner ensuite.

Facteurs entravant la fiabilité

Tant la capacité que le désir d'être fiable peuvent néanmoins être entravés par différentes catégories de facteurs.

I. Il faut d'abord citer les problématiques sensorielles ou cognitives (retard mental important) : ici, l'éventuelle restitution est pauvre, fragmentée, obscure ou amputée par les déficits. Plus rarement, chez les enfants psychotiques et quelques autres intellectuellement déficitaires, l'imagination est abondante, avec des confusions réel/imaginaire ou de vrais délires.

II. Des facteurs conjoncturels peuvent également jouer :

- Une intensité excessive des affects du moment. Des émotions trop fortes amènent souvent des erreurs de bonne foi ; elles portent bien plus souvent sur les intentions en jeu, sur l'interprétation à donner aux faits que sur les faits eux-mêmes ; un enfant dépressif regarde le monde avec des lunettes noires ; un préadolescent en quête intense d'amour peut interpréter un geste spontané de tendresse comme de la séduction sexuelle non avouée ; par contre, l'enfant simplement heureux de vivre a envie de bien « capter » le monde dans lequel il évolue et d'en parler.
- Les attitudes coutumières des autres. Si ceux-ci accueillent positivement l'enfant quand il parle et qu'ils s'intéressent à ce qu'il dit, en sachant se différencier de lui à l'occasion, ces autres lui donnent envie d'être authentique et fiable. Surtout si, de surcroît, l'enfant tire parfois des bénéfices moraux ou matériels de sa fiabilité. Mieux encore, si ses proches lui manifestent qu'ils l'apprécient particulièrement lorsqu'il dit vrai dans des situations embarrassantes (maladresses, fautes commises, etc.). L'attitude inverse éteint l'envie d'être tant authentique que fiable.
  Outre ce qu'il en est de l'accueil, de l'indifférence ou du rejet, les autres peuvent exercer des pressions en tous genres sur l'enfant pour qu'il fasse sienne leur version de la réalité. Pas toujours facile d'y résister lorsque la pression est puissante — répétitive et assortie de menaces ou de chantages — et qu'elle émane d'un personnage très important, la maman ou le papa par exemple : la grande majorité des enfants très jeunes et même la majorité des écoliers de primaire n'y

résistent pas ; ils mentent, comme le veut l'adulte, pour avoir la paix ; ou encore, ils se laissent suggestionner parce qu'ils y sont prédisposés par leur nature[5], par des déficits perceptifs ou/et cognitifs ou par des circonstances affectivo-relationnelles plus transitoires. Ils se laissent suggestionner, c'est-à-dire que, superficiellement, ils se font à l'idée que ce qu'on leur souffle à l'oreille est vrai ; chez certains, mensonges et suggestibilité s'entremêlent. En outre, une fois qu'ils ont commencé, les enfants s'accrochent à ce qu'ils ont dit, pour des raisons que nous développerons plus loin.
C'est seulement si les pressions ne surviennent que plus tard dans leur vie que préadolescents et adolescents y résistent mieux, et ce n'est jamais certain ! Entre autres, à ces âges plus avancés, les pairs, à leur tour, peuvent se mettre à constituer une source de pressions efficaces : on peut alors se monter le bourrichon en petit groupe, pour se persuader de la bêtise, de la méchanceté... ou des déviances sexuelles d'un tiers. Difficile de faire marche arrière quand on est entré dans ce genre de jeu : ce serait la honte et le rejet par les copains !

III. Et nous arrivons de la sorte au facteur ultime : supposons qu'un enfant ne soit pas entravé par les éléments défavorables tout juste énumérés. Il ne transforme pourtant pas *ipso facto* sa capacité d'être fiable en réalité opérante. Entre en jeu une instance psychique que, selon nos écoles, nous désignons par des vocables différents, renvoyant approximativement à la même réalité intérieure fondamentale : sa liberté (intérieure) ; sa capacité d'avoir des désirs propres ; son projet (de vie)...

Pas *ipso facto* fiable ? Non, il peut choisir de mentir, c'est-à-dire de falsifier intentionnellement ce qu'il pense être la réalité des faits. Il peut aussi s'autosuggestionner et se laisser aller au jeu de ses fabulations, produits de son imagination du moment, s'anesthésier et se droguer dedans et ne plus savoir lui-même où il en est : s'il a disparu quelques heures, c'est qu'il était en mission pour la CIA, qui lui a demandé d'espionner certaines activités suspectes.

Une fiabilité pourtant pas totalement imprévisible

Est-ce à dire que l'on se trouve toujours dans le domaine de l'imprévisible ? Oui et non... Il est vrai que la multiplicité des facteurs évoqués,

5. Prédisposition à se laisser suggestionner ? et donc, possibilité d'une composante génétique : manque habituel d'esprit critique ; caractère « faible », passif, suiveur ; niveau d'angoisse élevé...



qui jouent de façon mouvante dans la durée, fait que le statut d'une parole n'est jamais prévisible à coup sûr.

Néanmoins :

- Statut mouvant et peu prévisible ne veut pas dire contenu indéchiffrable : ce sera détaillé dans les paragraphes suivants.
- Certains se montrent (très) souvent fiables ou menteurs, fabulateurs ou suggestibles. Il est tout aussi dangereux de les enfermer dans ce qui deviendrait une étiquette-carcan que d'ignorer sciemment ce qu'il en est de leurs habitudes : pris en compte avec prudence, leur rapport majoritaire à la vérité peut constituer un indicateur parmi d'autres pour évaluer la fiabilité d'un dire précis.
- Plus encore : si tel enfant ment souvent, il faut observer s'il a déjà énoncé des mensonges cruels, qui ont vraiment fait souffrir significativement autrui et jusqu'à quel point il s'est montré capable de s'y obstiner : si c'est le cas, ses dires ultérieurs doivent évidemment être analysés avec beaucoup de soin et de précaution.
- Enfin, il existe des catégories de faits relatés par l'enfant dont la nature même constitue en soi un indicateur de bonne fiabilité. Sauf si l'enfant se trouve sous haute pression émanant d'un tiers ou s'il appartient à la catégorie des grands menteurs cruels que nous venons d'évoquer (rare !).
  Au rang de ces faits à prendre particulièrement en considération, il faut citer les affirmations suffisamment claires faites par l'enfant :
  - quand il relate une ou des agressions intentionnelles l'ayant blessé moralement ou physiquement ;
  - surtout si la blessure a été significative ;
  - surtout aussi s'il l'(les) attribue à un (des) agresseur(s) estimé(s) dangereux, ou dont le statut est puissant à ses yeux d'enfant : groupe d'adolescents qui rackette un plus jeune ; professeur redouté qui sadise un élève ; (grand) adolescent ou adulte qui maltraite physiquement ou sexuellement, etc.

Application à l'allégation d'abus

Nous illustrerons cette discussion par une application contemporaine : qu'en est-il de la fiabilité lorsque l'enfant fait part d'un abus sexuel franc commis par un adulte[6] ?

6. Ce qui est décrit et discuté à son propos s'applique, avec quelques adaptations, à de nombreuses situations où l'enfant apparaît comme victime plus ou moins impuissante

Par « abus franc », nous entendons qu'un seuil d'intensité quantitative a été clairement franchi : les organes sexuels ont été exposés ou/et en contact ; l'enfant a été obligé de regarder de la pornographie, etc. Nous ne traiterons donc pas ici de l'évocation, par l'enfant, d'allusions salaces ou d'effleurements de son corps (ses seins, ses fesses...) : c'est à leur propos que joue plus souvent un phénomène de signification dramatisée, sur lequel nous reviendrons.

I. L'enfant en âge d'école primaire a souvent mis beaucoup de temps avant d'oser hasarder son allégation, car il redoutait d'en prendre le risque ! Jusqu'à 7-8 ans et parfois plus, il est même possible qu'il n'ait pas encore identifié la nature abusive de l'aventure sexuelle dans laquelle on l'a entraîné... ou qu'il doute et se pose des questions, mais ne sache où les poser. Ce flou rend le dévoilement encore plus tardif ou difficile.

Écolier qui accuse un adulte, parfois très proche, personnage qu'il considère tout un temps comme « sacré », source de savoir et de la connaissance du Bien et du Mal, méritant obéissance et respect ! Personnage puissant, dont il a observé vingt fois qu'il était capable de se défendre efficacement, personnage dont il dépend pour sa vie matérielle et affective ! Quelle folie que l'affronter, en passant outre l'exigence quasi systématique du secret que lui a faite son agresseur ! À révéler, l'enfant cumule les risques d'être grondé, pour avoir participé à « ça »... de provoquer la vengeance de celui qu'il accuse, de faire le malheur de sa famille, de vivre la honte, si jamais tout le monde le sait[7], etc.

Par ailleurs, un enfant n'est pas sans conscience morale. Dans des conditions ordinaires, il se refuse à faire souffrir autrui en l'accusant à tort et avec persistance de fautes graves[8] qui n'existent pas. Il est retenu de l'intérieur par sa sociabilité. Alors pourquoi hasarderait-il son allégation, si ce n'est avec l'espoir d'être déchargé d'un fardeau intérieur, et protégé du retour d'agressions bien réelles ?

II. Et l'enfant plus jeune, à supposer qu'il n'ait pas été traumatisé, mais plutôt séduit par un adulte qui a su s'y prendre sur un mode *soft* ? Pourquoi évoquerait-il ce qu'il a vécu, souvent de manière inattendue,

---

d'agressions significatives, qu'il n'est pourtant pas facile d'évoquer : rackets, humiliations filmées avec diffusion d'images ; injustices subies à l'école ou ailleurs dans le monde social, maltraitances physiques ; etc.

7. Et si c'est un grand adolescent qu'il incrimine, les enjeux sont à peine moins lourds.

8. Par contre, il est courant que, dans la fratrie, on s'accuse mutuellement de peccadilles, à tort ou à raison.

indirecte et pourtant claire ? (E. — Tu mets aussi ton doigt dans ma foufoune ? R. — Aah, qui fait ça avec toi ? E. — Tonton Daniel, etc.)

Les tout-petits se remémorent et évoquent des expériences faites qui sortent de l'ordinaire, les ont intrigués et ont mobilisé leurs affects (peur ou plaisir). Ils les évoquent face à un tiers confident, souvent à l'occasion d'un stimulus qui rappelle l'expérience (par exemple : la mère qui donne le bain et lave la vulve). Ils les évoquent aussi dans leurs jeux symboliques, parce qu'ils veulent mieux les comprendre et avoir la maîtrise intellectuelle dessus.

Même lorsqu'ils sont imaginatifs, ils gardent à distance les vrais adultes, évitant de les incriminer de manœuvres spéciales sur leur corps dans le cours d'un récit qui serait complètement ou largement inventé. Par contre, leur sexe ou leur derrière — ou ceux des grands — peuvent encore représenter des constituants très « naturels » de la vie, et ils en parlent simplement, ainsi que de la miction et de la défécation, sans la pudeur typique des aînés : si ces zones ont été l'objet de manipulations « extraordinaires » et qui ne les ont pas terrorisés, ils n'ont pas de difficulté à le raconter : nous l'avons déjà dit, ce sera souvent en différé, avec une personne de confiance ou en le rejouant avec leurs poupées, et lors d'un stimulus évocateur.

Et donc, le simple fait qu'ils parlent d'une expérience sexuelle — étrange, hors du commun —, mais dont ils n'ont pas encore intégré la nature sacrilège, en l'attribuant à quelqu'un de précis constitue ici aussi, en soi, un indicateur de fiabilité.

Facteurs favorisant la fiabilité

Nous retrouvons les conditions facilitantes énoncées à propos de l'authenticité : accueil de la parole, réciprocité, reconnaissance de la liberté de s'exprimer ou de se taire. La responsabilité des adultes est également d'initier l'enfant à leur savoir qu'ils croient objectif, de l'inviter à apprendre sans le décourager, le disqualifier ou le gronder pour ce qu'il ne sait pas encore, ni pour les petites compensations imaginaires qu'il se donne à l'occasion. Il s'agit encore de se réjouir de la progression des connaissances de l'enfant, de la soutenir par une présence amicale, un clin d'œil, un petit coup de main donné lors de ses processus d'apprentissage ; et aussi de valoriser le savoir de celui-ci et de l'utiliser.

Il revient encore à l'adulte de maintenir une dimension de transmission verticale, hiérarchique du savoir. Le savoir du maître non seulement se donne, mais aussi s'impose à l'occasion. L'enfant ne peut pas prétendre

à nouveau que la Terre est plate parce qu'il en est momentanément convaincu. Certes la curiosité, la créativité et l'esprit de recherche des jeunes sont des dimensions importantes pour la constitution de leur savoir, mais il demeure essentiel qu'une partie du savoir culturel, scientifique, philosophique se transmette de génération en génération.

Anne Ancelin-Schutzenberger (1999) distingue d'ailleurs deux formes de transmission : la première, qu'elle appelle transmission intergénérationnelle, appartient au champ conscient du langage : dans le champ familial, par exemple, elle fait passer les us et coutumes et valeurs défendues par la famille. La seconde, largement inconsciente, est appelée transgénérationnelle : par elle, transitent les non-dits, les secrets et autres mythes familiaux ; elle sera, à l'occasion, le vecteur de traumatismes psychiques sans source apparente, de maladie et dysfonctionnements en tous genres.

Enfin, il nous revient de veiller à ce que chacun, enfant ou adulte, reste humble et réceptif, prêt à critiquer et à mettre en question ce qu'il croit savoir. Le savoir humain est toujours fragile : pas seulement son contenu, mais aussi et surtout ses effets, c'est-à-dire entre autres la manière positive ou négative dont il va s'inscrire dans l'aventure humaine.

Si l'enfant baigne dans un tel contexte, il est probable qu'il se montrera heureux d'apprendre, heureux de montrer ou d'utiliser ce qu'il sait, et désireux de veiller à ce que sa science s'accorde suffisamment bien avec celle de la communauté humaine.

Les caractéristiques d'un discours fiable

Cette question a beaucoup été étudiée en pédopsychiatrie médico-légale, en analysant les discours d'enfants qui révèlent des maltraitances et traumatismes de toutes sortes. Les qualifications dégagées par ces études peuvent servir de repères pour se faire une idée de la fiabilité de n'importe quel discours d'enfant, même dans des circonstances non dramatiques. En voici résumées les plus importantes.

I. L'enfant fiable met parfois beaucoup de temps pour se risquer à parler d'une expérience, d'une question ou d'une pensée qu'il estime honteuse, mauvaise ou angoissante ; quand il s'y met, il a rarement le courage de tout dire en une fois : il faut un peu d'insistance pour l'y faire venir et il va souvent du (relativement) plus facile à dire, jusqu'au plus douloureux ou ignoble. Il est assez fréquent qu'il garde définitivement ou très longtemps secrète la partie la plus difficile des faits ou de leur contexte relationnel.

Thomas, onze ans et demi, un ancien patient, a déménagé bien loin et m'envoie occasionnellement un courriel (JYH). En 6e au collège, il souffre depuis peu de TOCs qui, selon moi, expriment sa difficulté à entamer son adolescence : demeurer un brave petit gars, estimé de papa et maman bien respectables... et se sentir des désirs nouveaux, d'indépendance, d'affirmation de soi, de sexualité... pas simple à gérer pour certains, entre onze et treize ans ! Nous arrivons à parler par écrit de sa petite taille et de la puberté qui ne commence pas encore. Je prends l'initiative de lui écrire :

JYH — Ok et tu trouves ça naturel ou non ? Y a-t-il des questions qui concernent la puberté ou la sexualité que tu n'oses pas poser à un adulte ? La masturbation te pose-t-elle un problème ou considères-tu que c'est naturel ? (et stp ne me réponds pas que tu ne sais pas ce que ça veut dire et que tu ne vas jamais dire bonjour à ton zizi avec tes mains).

Thomas répond : En ce qui concerne la masturbation, j'avoue que je l'ai déjà fait plusieurs fois et que cela me tracasse un peu : je n'avais jamais parlé de cela à un adulte autre que vous !!! (Etc. sa réponse est plus longue.)

JYH — À propos de la masturbation, tu écris : « Je trouve que s'intéresser à la sexualité est normal, mais pas à mon âge et c'est à cause de ça que ça me tracasse. » Ah bon ? Eh bien va un peu réfléchir au fond de toi-même et explique-moi plus en détail ce qui te tracasse, ou ce dont tu aurais peur si jamais... Beaucoup de garçons de ton âge la pratiquent et y trouvent du plaisir ; elle s'accompagne de fantasmes parfois bien *hard*, dont on n'ose pas parler sans rougir... ou de fantasmes qui font peur.

Thomas répond prudemment : Cela me fait vraiment du bien d'en parler avec quelqu'un !!! Merci beaucoup !

JYH — Et tu oublies de me dire de façon plus précise c'est quoi qui te tracasse...

Thomas répond : « Ce qui me tracasse, c'est que des fois, je me demande si c'est à cause de ça que certaines parties de mon corps n'ont pas encore changé ! Et je me demande aussi des fois si, à cause de ça, on peut devenir stérile lorsque le zizi n'a pas encore grossi ! Pouvez-vous me répondre à ses questions que je me pose souvent svp ? »

JYH — Horribles questions, chef !!! (Et je lui donne des infos)... Mes questions à moi : es-tu embêté par la fréquence des fois où tu vas, euh dire bonjour à ton changement de vitesse ? Tant qu'à faire autant régler ce chapitre : as-tu d'autres soucis sexuels ? Par exemple, toi et la pornographie... une expérience sexuelle que tu aurais faite avec quelqu'un. Tu n'es pas obligé de répondre à toutes mes questions ; tu as le droit à ton intimité... parle-moi seulement de ce que tu vis mal, et pour le reste, réponds-moi « ça baigne, merci ». Si je me souviens bien, le site www.edenz.org est fait pour les ados, avec des bons forums et certains d'entre eux reprennent des questions sur le sexe, fréquentes à ton âge.

Etc., tout ceci pour montrer que Thomas n'abordait pas spontanément le plus difficile pour lui et a eu besoin de soutien pour se déployer.

II. Le discours de l'enfant est spontané (pas une « récitation » apprise ou préparée à l'avance). Il n'est donc pas parfaitement organisé ; toutefois, quand on met bout à bout tout ce qu'il dit, on a une impression globale de cohérence, en ce qui concerne le principal des actions et interactions qu'il relate : cela tient la route. À noter cependant que, plus l'enfant est jeune, plus il a tendance à condenser en une sorte de script unique, à l'instar d'un résumé plausible, ce qui s'est passé en plusieurs fois.

III. L'enfant fiable peut se montrer concret, avec une richesse de détails qui croissent avec l'âge. Autant pour la mise en place de circonstances d'espace et de temps. Il peut également faire part de paroles échangées lors des faits racontés. Il est toutefois inévitable — et donc à considérer comme indicateur positif — qu'il existe quelques inexactitudes ou contradictions mineures, l'un ou l'autre trou de mémoire et même des moments où l'enfant doute de lui-même.

IV. L'enfant utilise un vocabulaire et se réfère à une connaissance « moyenne » de la réalité externe ou des intentions de l'autre qui sont propres à son âge (sauf s'il a été longuement « mis au parfum »). Par exemple, s'il parle d'un abus sexuel, il prend souvent les gémissements du plaisir pour de la douleur ; si l'abuseur, encore un peu délicat à sa manière[9], se retire rapidement aux toilettes pour éjaculer, l'enfant est persuadé qu'il est allé faire pipi, etc.

V. Souvent, le discours de l'enfant s'accompagne d'affects qui sont logiques en référence aux faits racontés : plaisir, orgueil, honte, indignation, angoisse, culpabilité... Parfois, son état de stress s'accroît visiblement lorsqu'on l'encourage à reparler des faits et il peut procéder à diverses manœuvres pour y résister (« Je dois aller faire pipi »).

Les items de la liste se recueillent de façon souple, au sein d'une relation de qualité. L'interlocuteur en apprend d'autant plus qu'il peut se montrer accueillant, intéressé par l'enfant, capable de partager, insistant sans être suggestionnant : pas plus que quiconque, l'enfant n'est à l'aise pour parler longuement, spontanément et sans aucun soutien, de choses tristes, honteuses et angoissantes à dire, à propos desquelles il n'a pas pu se montrer compétent.

9. Ou diaboliquement prudent...

Une fois énoncée l'allégation-princeps d'un fait traumatisant qui devrait déboucher sur de l'aide rapide, la qualité du discours de l'enfant s'appauvrit si on le lui fait répéter deux, trois... vingt fois sans que rien ne se passe. Ce n'est pas essentiellement parce que sa mémoire s'effrite. C'est plutôt parce qu'il espérait être aidé vite et bien. Il ne comprend pas pourquoi les adultes censés le protéger mettent tant de temps à tergiverser ; et donc il se décourage, avec d'autant plus d'acuité qu'il est plus jeune et il se demande même s'il n'a pas « mal » dit et déplu à l'adulte auquel il s'est confié ; alors mû par l'angoisse et la culpabilité, on le voit parfois changer sa version des faits jusqu'à se rétracter. Et même s'il ne va pas jusqu'à ces extrêmes, son discours s'émousse : ses affects se gèlent, il n'a plus envie de donner beaucoup de détails, il se robotise... L'histoire d'Albert et d'Oscar, évoquée p. 66 en constitue un bel exemple.

Aussi sommes-nous invités à soulager rapidement l'enfant de son fardeau, lorsque nous pensons qu'il est (très) probable que sa parole a été fiable. Et si plusieurs institutions interviennent, comme par exemple l'institution judiciaire qui s'adjoindrait à des premiers écoutants psychosociaux, elles ont un devoir moral de coordination rapide, évitant à l'enfant de fastidieuses répétitions.

Ce qui précède concerne surtout les enfants avant l'adolescence. Quant à ceux-ci, leur maîtrise de soi, leur capacité d'imagination, leur vocabulaire et leur capacité de dissimulation sont plus riches que celles des enfants prépubères. Et donc, quand ils choisissent de rendre compte d'un fait difficile, qui n'est pas à leur honneur, ne fût-ce que parce qu'ils ont été des victimes impuissantes, leurs affects pénibles paraissent moins présents que chez les enfants (hormis le cas du viol brutal et récent). Par ailleurs, ils peuvent raconter sans qu'on le remarque un discours « mi-vrai, mi-faux » : par exemple, vrai en ce qui concerne l'identité de l'agresseur et quelques actes clés subis, et faux pour toutes sortes de détails, là où ils ont honte et se sentent en faute ; ailleurs, ils accusent des inconnus — voire des gens qu'ils n'aiment pas — pour protéger un adulte aimé, même si celui-ci s'est mal conduit avec eux. Bref, ce sont eux — et pas les tout-petits — qui sont maîtres dans l'art de rouler l'adulte dans la farine, les yeux campés dans les siens, en ayant le pouvoir de s'obstiner indéfiniment dans une version qu'ils ont donnée. Mais voilà, le même discours d'un garçon ou d'une fille de quinze ans peut être totalement ou largement fiable, « mi-vrai, mi-faux » ou complètement mensonger : dans le paragraphe consacré au mensonge, nous reviendrons sur cette éventualité, qui reste peu fréquente (elle concerne 7 % à 10 %

des assertions de préadolescents ou d'adolescentes jeunes en matière de révélation d'abus sexuel : Biron-Campis, 1993).

Les caractéristiques d'un discours non fiable

On trouve dans la majorité des cas des éléments inverses à ceux tout juste évoqués, constitutifs d'un discours fiable : impression d'incohérence, d'invraisemblance, d'inconsistance ; incapacité d'évoquer des détails (pour les plus de 6-7 ans) ou de parler de la relation avec le soi-disant agresseur ou, au contraire, exagération dans la narration de faits de plus en plus « gratinés » ; évocation de nombreux détails apparemment plausibles par un tout-petit, alors que c'est habituellement hors de portée de sa mémoire ; excitation joyeuse de l'enfant (« Et je ne vous ai pas encore dit que ») ; répétition plaquée d'un vocabulaire d'adulte, etc.

Il existe des exceptions à ces listes de fiabilité et de non-fiabilité, qui ne constituent jamais que des *guidelines* standard, mais l'espace nous manque pour les détailler.

COMMENT SE COMBINENT AUTHENTICITÉ (A) ET FIABILITÉ (F) ?

Il serait fastidieux voire impossible de passer en revue toutes les applications des combinaisons possibles entre la fiabilité et l'authenticité de la parole de l'enfant. Nous en décrirons quelques-unes, importantes, utiles aux besoins de ce livre, c'est-à-dire à une meilleure compréhension de ces qualifications et à un accompagnement de qualité dans le chef des adultes. En plus nous serons schématiques, en nous limitant à parler de « pôles » combinatoires bien précis. Sur le terrain de la vie, c'est parfois moins clair ; tout n'est pas toujours blanc ni noir, mais parfois gris. Nous en donnerons un dramatique exemple à partir de l'affaire d'Outreau, drame autour des allégations d'abus sexuels qui a bouleversé la France entre 2001 et 2005.

Le tableau 8.1 schématise en quatre quadrants les intitulés des différentes combinaisons dont nous parlerons. Ces intitulés laissent supposer qu'il n'y a pas de doute, que l'on se trouve dans une zone polaire pure. Mais voilà, tel un grain de sable, il y a aussi l'ovale central.

Tableau 8.1. Les combinaisons de l'authenticité et de la fiabilité dans le discours de l'enfant

	A+	**A−**
F+	Les communicateurs autonomes Les conformistes	
F−	Erreurs cognitives d'appréciations Interprétations erronées sur base du vécu Oublis et erreurs de la mémoire Suggestibilité Délire	Le mensonge et les tromperies Délires et hallucinations

???

Secrets
Domaines privés du fonctionnement
Vantardises et fabulations
Inextricables nœuds gordiens

Le pseudo-conformisme

Chapitre 9

Les enfants authentiques et fiables (A+ F+)

Considérations générales

Gardons en mémoire le bémol que nous avons emprunté à Winnicott : les enfants A+ F+ ne le sont que suffisamment bien.

Il leur arrive donc de se tromper, de mentir ou de garder un secret, pour les mêmes raisons que les autres dont nous parlerons par la suite, mais qui eux en font davantage une habitude ! Les enfants A+ F+ que nous décrivons maintenant expriment vraiment souvent ce qu'ils ressentent et pensent, et lorsqu'ils parlent du monde extérieur, ils ont assez d'intelligence, de mémoire et de désir d'être vrais pour le faire de façon objective.

Lorsqu'ils ne savent pas, ils font un aveu d'ignorance : à leur curiosité alors de se mettre en chasse pour satisfaire ce désir de savoir si typique des enfants en bonne santé. C'est à cela que servent les expérimentations menées personnellement et discrètement sur les choses du monde et sur soi, les dialogues « scientifiques » des cours de récréation, les dictionnaires-papier et les moteurs de recherche qui renseignent préados et ados autant sur le volcan Tunguhara que sur Tokio Hotel ou la nature

précise de l'anulinguus. Et puis, on peut quand même s'adresser aux adultes pour chercher des infos plutôt convenables[1] : ils enseignent le politiquement correct et l'enfant en glane un peu plus en les écoutant parler, surtout quand ils pensent qu'il ne les écoute pas.

Cette dimension A+ F+ peut s'amplifier et s'affiner au fur et à mesure du vieillissement, en dépassant d'inévitables et transitoires limites des possibilités liées à l'âge : la capacité de l'intelligence d'opérer sur le réel, le bagage informatif et la force de la mémoire s'accroissent avec l'âge, tout comme la richesse du pouvoir d'expression.

Pour ce qui est de leurs connaissances les tout-petits, quand ils ne savent pas, racontent assez souvent n'importe quoi, en comblant avec leur imagination les lacunes provisoires de leurs connaissances, sans toujours mesurer que c'est celle-ci qui est aux commandes. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

De là à dire qu'ils ne sont jamais fiables... C'est bien injustement que l'on voudrait leur faire endosser une telle incapacité globale, notamment quand ils restituent une observation embarrassante pour l'image sociale de la famille, ou qu'ils révèlent qu'un adulte soi-disant respectable s'est mal conduit avec eux : c'est plus commode, mais infiniment plus lâche, de les désigner comme imaginatifs et fabulateurs, plutôt que d'assumer que leur oncle célibataire les a peut-être « chipotés » !

Nous allons examiner plus en détail les deux extrêmes d'une échelle sur laquelle se répartissent les enfants A+ F+ et sur laquelle chacun est susceptible de se mouvoir au fil de sa vie, ou en référence au contexte social du moment ou aux thèmes abordés. La position sur l'échelle n'altère pas vraiment la qualité de leur authenticité ni de leur fiabilité, mais d'un côté, l'enfant possède une capacité de se dire avec une grande indépendance de raisonnement intrapsychique et une réelle liberté d'expression, en affirmant ses différences ; de l'autre, c'est le conformisme.

Les communicateurs autonomes

Le premier pôle, celui de la pensée indépendante et de la libre expression fluide, n'est pas très peuplé.

Pour commencer, seuls quelques parents et éducateurs rêvent que leur enfant soit un communicateur autonome, authentique dans l'expression

1. Pour les plus embarrassantes, l'enfant apprend vite qu'il les irrite ou les gêne et qu'ils racontent souvent des salades. Alors, il va chercher ailleurs.

de soi, suffisamment subtil pour bien comprendre la réalité extérieure et audacieux pour en faire part. Et ils se réjouissent et l'encouragent suffisamment bien s'il s'engage sur cette voie.

Mais chez beaucoup d'autres ce rêve reste théorique ou est remplacé par l'attente d'un conformisme de bon aloi. Donc, quand l'enfant fait part d'idées ou d'observations pas glorieuses pour lui ou embarrassantes pour l'entourage, ils lui montrent qu'ils ne sont pas contents.

C'est même parfois ambivalent, plein de contradictions : au collège, le même jeune ado se voit reprocher de ne pas s'exprimer, puis d'avoir dit vraiment ce qu'il pensait (*cf.* le cas d'Eymeric, p. 34 et sq.) La marge de navigation pour le jeune est bien étroite ! Aussi, un certain nombre renonce et s'engage vers le pôle A– F–. Même si une minorité conserve l'envie de fonctionner A+ F+, ils apprennent à taire des parties de ce qu'ils pensent ; ils se laissent influencer, transforment certaines de leurs idées sur le monde, projets et valeurs pour se conformer à la manière de penser des adultes ; ils occupent alors une place différente sur l'échelle précitée.

Une autre catégorie de jeune est réputée « dire tout ce qu'ils pensent ». Il se peut qu'ils fassent part de leurs connaissances objectives rapidement et intensément, plutôt deux fois qu'une (F+, plutôt irréfléchi et envahissant). Par ailleurs, ils ont des opinions tranchées qu'ils cherchent à imposer dans leur façon de voir le monde et la vie ; ils sélectionnent des éléments opposés à la culture familiale et les affichent plus ou moins bruyamment, dans une ambiance d'anticonformisme.

Quant à l'authenticité, il est plus difficile de les qualifier vraiment : lorsqu'ils parlent des autres, ils font également des sélections et se limitent à critiquer, dénoncer ce qui ne va pas, insister sur les défauts et les contradictions des adultes. Parfois même, leur imagination les emporte, avec ou sans dynamique de projection et ils attribuent « de bonne foi » à ces adultes des états d'âme négatifs que ceux-ci ne vivent pas...

Quant à exposer les incertitudes ou les douleurs que ces jeunes ressentent parfois au plus intime de soi, quant à exprimer ce qu'ils maintiennent d'estime pour leurs proches, il n'en est pas question ! Manière bien exaspérante d'être authentique, non ?

LES ENFANTS CONFORMISTES

Quand on fait référence au conformisme attribué à nombre d'enfants, c'est souvent avec une nuance péjorative, injustifiée à notre sens. Les

psychologues, par exemple, supportent souvent moins bien les enfants conformistes que les enfants rebelles. Enfin, ils ne sont jamais contents, les psys, parce qu'ils ne supportent pas non plus les enfants rois. Au fond, ils sont comme tout le monde : ils aimeraient que les enfants se conforment, mais à leur image de l'enfant idéal à eux : enfant qui s'exprime, impertinent mais bon travailleur quand même et ne transgressant qu'occasionnellement l'une ou l'autre petite règle chargée de symboles. De surcroît, ces attentes sont souvent inconscientes et donc un certain nombre de collègues commencera par ne pas se reconnaître dans ces lignes.

Étymologiquement, la qualification « conformiste » est pourtant neutre. Elle veut dire que les enfants concernés ont pris la forme d'une source humaine avec laquelle ils interagissent, souvent profondément, de façon rapprochée, dans une ambiance d'affectivité et d'estime positives. C'est un parcours autant cognitif qu'affectif. On ne se conforme pas vraiment sous la terreur : on fait tout au plus semblant (*cf.* le pseudo-conformisme).

Parcours cognitif ? À ces enfants, il paraît « raisonnable, intelligent » de penser le monde comme l'autre le pense et de faire comme lui, du moins dans certains domaines. Choix affectif ? Il existe une identification spontanée, une imprégnation par le *way of life and think* de l'autre, que l'enfant fait sienne. À la fin, on ne peut même plus dire que l'enfant fait comme l'autre, il est toujours lui, mais réplique consentante de l'autre là où il s'est laissé aller à s'identifier à la manière d'être ou à épouser les opinions de celui-ci. La liberté est susceptible de se nicher partout, même dans le fait de se conformer. Un enfant conformiste n'est pas un enfant qui n'aurait pas de pensée personnelle. Il pense que ce qui est bien, c'est de penser comme sa source, parce que c'est là que se trouve la vérité ! Et il arrive même, et plutôt souvent, que ce processus soit inconscient.

Les sources du conformisme sont souvent des personnes proches : parents, maître à penser, amis de toujours. Dans leur chef, consciemment ou non, il existe parfois une volonté de s'imposer à l'enfant, de faire passer en lui des rêves, des idées, des attentes... ailleurs, ces personnes laissent vraiment l'enfant libre d'être lui-même et ne se rendent pas toujours compte du processus en train de s'installer.

D'autres sources sont de l'ordre de la personne morale : le groupe, avec sa culture et ses valeurs en est l'application la plus simple. À l'adolescence, l'identification au groupe des pairs est poussée à son paroxysme et on en connaît bien le paradoxe : pour se conformer, il faut à la fois afficher de l'originalité et se donner toutes sortes d'insignes, notamment vestimentaires, qui sont partagés par le groupe. Durant l'âge

de l'école primaire, le processus de se conformer au groupe de copains est moins puissant que de vouloir appartenir à la cellule familiale.

Le contenu du conformisme est des plus diversifiés, allant jusqu'aux contraires : l'enfant peut se conformer aux idées d'une famille traditionnelle ou matérialiste, à celle d'un parent aliénant aussi bien qu'aux divagations[2] d'un groupe de fumeurs habituels de cannabis.

> Jeune adolescent sensible et doué, Théo désinvestit néanmoins sa scolarité, pour s'accrocher à un petit groupe de copains à la dérive ; peut-être ne se sent-il plus approvisionné spirituellement par un père inaccessible, savant, qui le disqualifie très subtilement, histoire de s'assurer que sa jeune épouse, elle, ne se laisse pas trop séduire par le charme du tout jeune homme... Ses premiers joints, Théo les fume à treize ans, un peu dépressif, un peu pour faire comme les copains, dans ces méga-drugstrores aux herbacées et autres pilules que sont nombre d'internats scolaires pour adolescents. Plus le temps avance, plus il se défait de toutes les idées et projets d'enfance qui le liaient à sa famille ; Théo passe sa vie à « glander » et à « discuter cannabis » avec son groupe, de banc public en banc public. À dix-neuf ans, il consomme toujours abondamment sa drogue, inactif et vide d'idées, malgré un déménagement de quinze cents kilomètres à la campagne consenti implicitement par sa famille pour « le récupérer ».

Processus souvent inconscient disions-nous ?

> Luc, treize ans, déjà évoqué p. 31, est le fils d'un père effacé et d'une mère investissant très fort ses enfants et ses tâches éducatives. Elle est à la fois d'une grande anxiété diffuse et soucieuse de perfection, pour elle et pour sa progéniture. Elle a donc donné à Luc des consignes du style : « Si tu n'es pas tout, tu n'es rien. » Et Luc est épris de perfection. Dans tous les domaines de la vie : école, art, sport, sociabilité courtoise... jusqu'à la maîtrise de l'érotisme, dont il discute tout aussi gravement avec moi (JYH). Au point d'être envahi de TOCs qui lui rappellent, sur un mode absurde, l'inéluctabilité enrageante et angoissante du manque et de l'imperfection dans toute aventure humaine. « Si jamais un postillon de mon voisin de classe est ramené par moi de l'école et qu'il s'insinue dans le bois de mon bureau... quel lent cataclysme en prévision ! » Son conformisme est devenu tyrannique, impitoyable...

2. Le terme est à prendre dans son double sens symbolique et réel : en petit groupe, les jeunes fumeurs passent pas mal de temps à errer dans les rues, à la recherche de leur « beu », à rêvasser ou à se trouver des cachettes discrètes.

Enfin, le conformisme est une disposition intérieure mouvante ; parfois, et alors souvent au cours de l'adolescence, le jeune s'en débarrasse parce qu'il encombre. Souvenons-nous du suicide de Neil dans *Le Cercle des poètes disparus* (P. Weir, 1984) ou plus près de nous, pensons à certaines jeunes filles d'autres cultures, où la femme se doit d'être soumise, et qui finissent par ruer dans les brancards de leur famille traditionnelle : à le faire, elles doivent assumer qu'elles prennent des risques énormes !

Chapitre 10

Les enfants authentiques et non fiables (A+ F–)

Nous en distinguerons cinq catégories.

Erreurs cognitives d'appréciation

Même si beaucoup d'enfants sont sincères lorsqu'ils évoquent leur monde intérieur ou leurs croyances sur l'autre (A+), ils n'en commettent pas moins des erreurs occasionnelles de bonne foi lorsqu'ils veulent faire état de leur science, tant à propos de la réalité externe qu'à propos de soi (par exemple, connaissance de leur corps) (F–).

Recours à des versions fantaisistes de la réalité

Plutôt que de penser puis d'acter verbalement « Je ne sais pas », certains préfèrent exprimer des versions fantaisistes de la réalité que leur imagination leur dicte sur-le-champ. Au fond, ils effectuent un travail mental pour tenter de comprendre, mais se fient trop vite à la créativité impulsive de leur imagination.

Celle-ci a des mécanismes opératoires — une logique de fonctionnement — identiques à ceux de l'intelligence du réel, mais elle construit sur du sable, de la fantaisie. Elle ne peut ou ne veut pas vérifier l'adéquation au réel des éléments qu'elle analyse et assemble pour constituer une explication, une histoire, une définition, etc.

C'est surtout chez les jeunes enfants avant l'âge de l'école primaire que l'imagination est au pouvoir. Face aux lacunes ou à l'inintelligibilité des informations déjà engrangées à partir des autres ou de leurs observations personnelles, ainsi qu'aux limites transitoires de leur pouvoir de compréhension, ils affirment gravement : « La lune a bougé » ou : « Les bébés sortent par les fesses », pour ne pas avoir l'air bête ou ne pas ressentir des angoisses encore plus fortes face au mystère : après tout, c'est bien du derrière que sort une matière consistante, jusqu'alors logée dans leur ventre, lieu où on leur dit qu'est logé le bébé chez la maman...

En vieillissant, leur intuition et leur subtilité s'amplifient ; à part quelques personnalités narcissiques bien fragiles, désespérées d'avoir à faire l'effort de soumission qu'inclut le fait d'apprendre, à part encore quelques immatures accrochés transitoirement au principe du plaisir, le grand nombre admet plus sereinement son ignorance momentanée et devient plus désireux de travailler : ceux-ci s'en remettent à la science de l'autre — non infaillible au demeurant — pour enrichir leurs mécanismes d'apprentissage et ce beau résultat qu'est leur propre savoir : c'est pour cela qu'ils acceptent d'aller à la « grande » école, et même avec enthousiasme au début.

Adhésion à des informations erronées

Pour d'autres, c'est encore plus banal : on leur a transmis des informations erronées et ils y adhèrent de bonne foi.
Ainsi, Titeuf[1] et ses copains procèdent-ils par essais et multiples erreurs lors de leurs graves séminaires scientifiques de la cour de récréation. Mais le temps, la progression continue de leur intelligence, une attitude réceptive face à ce que les « grands » (ados et adultes) veulent bien partager et un zeste d'espionnage sur le reste réduiront de plus en plus cette part d'inobjectivité. Du haut de leurs huit ans, leur petit groupe hésite et se trompe sur la dynamique d'usage du préservatif, la version la plus crédible étant qu'il sert à tapisser la paroi de la matrice comme le ferait un imperméable. À quatorze ans, l'un ou l'autre a juste encore un

1. Il s'agit d'un personnage de bandes dessinées à la mode, un petit garçon de 8 ans, apprécié pour ses facéties et son esprit de curiosité.



peu peur de ne pas savoir comment bien le dérouler et donc, de se taper la honte !

Mais insistons encore au vu des enjeux en expertise et plus fondamentalement, parce qu'ils méritent que nous les considérions avec justice, n'en déduisons néanmoins pas que plus l'enfant est jeune, moins il est fiable, jusqu'à ne plus être digne d'aucune foi. Les connaissances objectives des tout-petits sont panachées : il leur reste beaucoup de zones d'ignorance provisoire ; leur imagination a compensé erronément certaines lacunes, mais il existe aussi bien des réalités, parfois essentielles, qu'ils captent ou comprennent d'un savoir intuitif, sûr, et régulièrement très interpellant pour leur entourage.

Grégoire, quatre ans, rend visite à son arrière-grand-père à l'hôpital. Bardé de tuyaux, le vieil homme dort profondément, en phase terminale dans un service de soins palliatifs. Grégoire se renseigne sur l'appareillage et ajoute gravement, les jambes un peu ballantes sur le lit où il est assis, comme une affirmation tranquille plutôt que comme une question : « Alors, il va mourir, bon-papa ? »

Les deux premières années de la vie de Grégoire, le vieux monsieur était encore en bonne santé et il existait entre lui et son arrière-petit-fils une touchante connivence affectueuse. Aussi, lorsque Grégoire se retrouve peu après dans la salle « spirituelle-œcuménique » de l'hôpital, il observe les adultes qui se recueillent et il dit spontanément : « Moi, je prie pour mon ami, Bon-Papa Roland. »

Deux jours après, il est encore au chevet du mourant. Il va vers lui, met sa petite main dans la sienne, déjà inerte, et commente tout haut, d'une voix paisible : « Bon-Papa Roland, je serai toujours ton ami. »

Brave petit psychothérapeute de quatre ans qui est le premier à mettre des mots sur ce qui étreint la poitrine des adultes. Heureusement ici, la famille présente ne fait pas ce que l'on fait si souvent : blesser le tout-petit en déniant et en lui faisant croire qu'il n'a rien compris à rien. Un petit choc d'émotion passé, on accueille la parole de Grégoire et, un peu sous le prétexte de l'aider, lui, à bien comprendre ce qu'il a déjà compris pour l'essentiel, on parle de la mort toute proche de l'aïeul, de ce qu'elle est et des sentiments qu'elle suscite.

De tels exemples foisonnent. Mélissa, deux ans et demi, s'approche de sa maman pour la câliner et lui dire : « (Tu) es triste, maman ? » Eh oui, la maman est triste, parce que cela ne va plus du tout avec le papa, et Mélissa l'a bien deviné... mais comment la maman va-t-elle accueillir sa petite fille ?

Ne soyons pas assassins de la sensibilité intuitive de nos tout-petits, même quand elle dérange nos plans ou bouleverse nos émotions. Plus souvent encore, c'est non verbalement qu'ils envoient leurs signaux :

ils s'agitent, deviennent plus nerveux, se bagarrent plus entre frères et sœurs parce qu'ils s'imprègnent des problèmes que nous, les adultes, nous avons ! Comme c'est commode alors et parfaitement injuste, de les prendre comme bouc émissaires, de les houspiller ou de leur hurler dessus, sans prononcer des paroles de vérité, qui frustrent parfois ou confirment la nécessité de faire certains deuils, mais libèrent fondamentalement !

Dans l'échelle des âges, l'inverse existe aussi. De grands adolescents — et des adultes ! — peuvent vivre largement dans l'erreur, leur intelligence mise en confusion parce que l'information à laquelle ils ont accès a été profondément et répétitivement manipulée.

C'est tout notre rapport à la presse, à l'information audiovisuelle et à Internet que nous devons interroger ici : lors de la première guerre d'Irak, le monde entier a été bouleversé parce qu'une adolescente koweïtienne, bénévole dans un hôpital, racontait comment les méchants soldats irakiens avaient arraché et emporté les couveuses des hôpitaux du Koweït : mais voilà, on a su plus tard que c'était la fille de l'ambassadeur du Koweït aux États-Unis et que toute la scène avait été enregistrée dans un studio américain. Et l'audimat faisant loi, le baiser de Sarkozy et de Cécilia le jour de l'investiture, c'était du pipeau (peut-être réglé par contrat ?) et Poivre d'Arvor n'a jamais été sérieusement sanctionné pour sa fausse interview de Fidel Castro.

Quant au gouvernement américain[2], il n'a mis que 24 heures pour censurer un clip vidéo de MTV qui — sans minimiser pour autant les dégâts du 11 septembre — mettait en comparaison les trois mille morts des tours et les dégâts du Sida, de la faim ou de la guerre, qui se chiffrent en dizaines de millions de morts... Haro sur tout ce qui n'est pas politiquement correct ! Aujourd'hui, les moyens de mentir aux sociétés en leur indiquant où sont les « axes du bien et du mal » se disputent la scène de la mondialisation, eux aussi.

Interprétations erronées sur base du vécu

Un phénomène souvent banal

Ici l'enfant perçoit le monde extérieur et ce qu'en disent les autres, sans déficit ou incapacité de ses organes des sens ou de son intelligence.

2. Celui de G.W. Bush, *of course*... Obama réagirait (peut-être ?) tout autrement.

Mais ce qu'il vit dans son monde intérieur lui fait donner à ses perceptions une coloration faussée par des lunettes noires, rouges, grises, vertes, dorées... c'est selon. Coloration ? C'est à application variable : sélection dans ce qui est perçu, interprétation donnée aux faits ou aux dires d'autrui, etc.

En soi, ce phénomène est banal et universel ; notre affectivité s'interpose toujours entre le travail de notre intelligence et le monde extérieur. Mais quand nous sommes en bonne santé mentale, c'est comme un kaléidoscope de lunettes, mouvantes et pas très colorées ; quand l'enfant « a la pêche », il voit le monde en rose. De loin en loin, l'adolescent amoureux est sûr d'avoir vu celle qu'il aime sur le quai de la gare... et ce n'était pas elle ! L'écolier phobique est persuadé qu'une ombre menaçante a bougé derrière le rideau. Lors de la naissance du petit frère, l'insécurité s'insinue chez l'aîné... et que de signes vont être interprétés alors comme des preuves que papa et maman l'aiment moins !

Nous ne fonctionnerons donc jamais comme des ordinateurs sans âme qui exposent sèchement la réalité telle que la mémoire l'a enregistrée, sous l'opération d'une caméra de surveillance. Une merveilleuse vie affective nous installe dans un film en couleur avec, de ci, de là, du déformé ou du virtuel dont nous ne nous rendons pas compte.

Plus préoccupant, les mauvaises interprétations persistantes

Poussant à l'extrême cette interférence, il existe néanmoins des enfants plus préoccupants, parce qu'ils réinterprètent plus erronément, plus systématiquement et plus durablement les éléments qu'ils perçoivent et qu'en outre, il n'est pas facile de les en convaincre. En voici quelques exemples :

I. Les enfants et les adolescents dépressifs, parce que leur humeur est noire et que leur énergie psychique est des plus amoindries, sont porteurs de fausses croyances tenaces ; elles tournent autour de « Je suis nul » ; « Personne ne pourrait aimer un minable (ou un salaud) comme moi... D'ailleurs, la preuve, ma mère a oublié de préparer mes vêtements pour demain » ; « Il n'y a aucun plaisir à attendre de la vie... et ça ne changera jamais ».

Porteur de ces croyances, David, quinze ans, me raconte (JYH) un rêve : il est le dernier à entrer dans sa classe, loin derrière les autres ; il fume une cigarette, le professeur le voit et lui demande immédiatement de l'éteindre en lui hurlant dessus ; les autres rient. Rêve qui symbolise parfaitement ce qu'il pense au quotidien. Pendant des mois, persuadé

qu'il est nul, cet adolescent, qui n'a pourtant rien d'un schizophrène en gestation, vivra principalement dans sa chambre, se levant en début d'après-midi, s'y faisant apporter ses repas, survivant vaille que vaille grâce à l'ordinateur : face à l'écran, il s'investit quand même dans l'un ou l'autre jeu en réseaux, mais s'y fait « jeter » par les autres à cause de ses commentaires insupportables quand il s'approche du succès...

II. Dans les séparations parentales difficiles, l'enfant « noircit » souvent le comportement et les intentions du parent chez qui il ne réside pas en ordre principal. Phénomène préoccupant et aux déterminants multiples que nous avons déjà abondamment illustré dans le chapitre 4. Un de ceux-ci est néanmoins souvent une authentique colère que cet enfant ressent, parce qu'il se sent abandonné ou se persuade que c'est ce parent qui fait souffrir unilatéralement le parent qu'il aime. Il existe aussi fréquemment une dimension de conformisme aux opinions du parent chez qui il réside.

III. Sans être vraiment déprimés, d'autres enfants pensent trop vite, trop fort et de façon trop récurrente que l'on a des intentions malveillantes à leur égard : « Il ne peut pas me piffer. Je vais lui casser la gueule. » ; « Jérémy, il ne m'aime pas, il veut toujours prendre mes jouets » ; « C'est toujours après moi qu'on en a ». Discours plaintif, revendicatif, où abondent des convictions sur la malveillance et l'injustice d'autrui. Ces enfants connaissent la réalité mais en font une réalité-hérisson, où mille pièges les attendent pour les malmener ou les insulter.

Dans la majorité de ces cas, la nature et l'expression de ces perceptions erronément négatives restent irrégulières et d'intensité modérée ; l'enfant est plutôt solitaire et méfiant, mais on peut parfois le dérider, le persuader très doucement qu'il se trompe et l'embarquer dans un projet positif. On se bornera donc à dire de lui qu'il a un caractère sombre, grincheux,... qu'il n'est jamais content.

À un degré extrême, l'enfant est impossible à vivre et l'on recourt à un vocabulaire psychiatrique, en le disant persécutif, si pas paranoïaque. Nous n'en avons rencontré que deux ou trois dans notre carrière, mais cela ne s'oublie pas !

> Maximilien, dix ans, enfant très orgueilleux et agressif, aîné de trois frères et d'une sœur, méprise profondément les autres garçons de sa fratrie, se bat physiquement et verbalement avec eux, emprunte leurs affaires sans permission ni le moindre sens de la réciprocité et joue en solitaire dans sa chambre, à construire des magnifiques bâtiments médiévaux avec des Lego. Mais surtout, avec une conviction intense et maladive, il est persuadé

> que sa mère le hait. Arrive-t-elle cinq minutes en retard pour le reprendre à l'école ? Ça ne peut être que parce qu'elle l'a oublié ou qu'elle voulait qu'il soit enlevé. Il ne la ménage pas et passe sa vie à l'insulter. Le père fait tampon comme il peut, mais est régulièrement rabroué. Ah, détail en passant, il est de loin le premier de sa classe, même si les profs se plaignent eux aussi de son caractère sombre, intransigeant, contestataire autour d'opinions, d'idées abstraites, de commentaires faits sur les sentiments humains...

À propos de l'idéalisation

À l'inverse, nos désirs les plus forts nous font parfois dénier durablement et intensément le vide ou les frustrations de la réalité : c'est le phénomène de l'idéalisation, souvent couplé à des fabulations (*cf.* p. 152). En quoi consiste-t-il ?

Un enfant en manque d'amour idéalise assez souvent la personne sur qui il cible son besoin affectif : il imagine qu'elle l'aime beaucoup elle aussi ; qu'elle l'attend quelque part, mais que des circonstances externes l'empêchent de se rapprocher de lui ; il lui prête éventuellement de grandes qualités physiques ou morales. Ce vécu peut le conduire très loin, jusqu'à fuguer à répétition d'une maison d'enfants pour la retrouver.

Dans un film consacré aux orphelinats de Ceaucescu, peu après la révolution roumaine, on voyait des enfants abandonnés, misérables, à moitié nus, atteints d'hospitalisme (carence affective grave et précoce), passer leur journée à balancer leur corps d'avant en arrière. Un petit garçon de dix ans, complètement abandonné, racontait à l'intervieweuse : « Ma maman vient me voir tous les dimanches. Elle a une belle auto bleue. Elle m'apporte des gâteaux. » Dans le film culte *Chiens perdus sans colliers* (J. Delannoy, 1955), le jeune Alain Robert est absolument sûr que les bandes dessinées qu'il reçoit chaque semaine, et dont il conserve soigneusement l'étiquette postale, lui sont envoyées par ses parents, que de mystérieuses circonstances externes éloignent de lui. Hélas ! nous sommes encore à l'époque glorieuse et paternaliste de la protection de la jeunesse et c'est « son juge », le bon juge Lamy, qui les lui fait expédier...

L'idéalisation n'a pas toujours à voir avec la situation relationnelle actuelle, qui peut apparaître comme satisfaisante. Elle peut faire écho à l'éternelle insatisfaction vécue dans les troubles de l'attachement ou participer à la lutte contre la dépression ou le sentiment d'infériorité. Elle s'exprime parfois... ou se cache très bien dans le secret de leur cœur chez certains enfants adoptés qui souffrent toujours du traumatisme de la séparation : eux aussi peuvent s'inventer une merveilleuse famille d'origine, à qui on les a volés (Hayez, 1996, 2004b).

Notre réponse à l'idéalisation devrait se fonder sur l'accueil et la patience, plutôt que d'agresser ou de disqualifier les dires et les actes de l'enfant en voulant le faire changer rapidement d'opinion. C'est souvent la jalousie et la colère de ne pas être son préféré du moment qui guident notre besoin de « corriger ses idées ».

Qu'il s'entende plutôt dire, avec empathie : « C'est comme cela que toi, tu vis les choses... c'est important pour toi de les vivre ainsi. » Et surtout, que les adultes présents dans sa vie aujourd'hui continuent à avoir confiance dans la richesse et la valeur des relations qu'ils lui offrent. Ce sont elles qui finiront par avoir une valeur apaisante et restauratrice si, de surcroît, l'enfant ne se sent pas trop menacé dans son droit à rêver et idéaliser comme il l'entend.

Savoir prendre son temps

Cette question de l'idéalisation nous amène à quelques considérations sur le temps, le temps que l'on investit dans l'éducation et même dans les psychothérapies, dans nos sociétés occidentales qui sont des sociétés pressées. Un certain nombre de problèmes ne s'arrangent que très lentement, avec le temps de la maturation de la vie.

S'il en est ainsi, il est bon que les adultes sachent aligner leurs pas sur ceux de l'enfant. Avancer à son rythme, où la pensée et son expression sont souvent plus lentes, plus concrètes, plus limitées en vocabulaire, plus fantaisistes aussi.

Ah, prendre le temps de s'asseoir à côté de l'enfant, de regarder et de goûter un dessin qu'il a fait, de l'écouter raconter ce qui s'est passé à l'école à sa manière, sans vouloir qu'il accélère, ni avoir une critique immédiate, quasi de principe, au bout des lèvres... prendre le temps de rêver, avec l'enfant sur les genoux, que l'on berce ou que l'on masse doucement, pour le plaisir d'être ensemble.

Par exemple, les adultes peuvent se montrer accueillants et patients face aux enfants rêveurs, quelque peu anarchistes dans leur organisation du temps, pas pressés de vieillir. Bien sûr, on ne peut pas ne pas les frustrer de tout, on ne peut pas ne faire aucune pression pour qu'ils adhèrent, au moins un peu, à la logique des temps sociaux. Mais on peut le faire avec une certaine tendresse pour ce qu'ils sont, sans les disqualifier, et en se mettant des limites dans les exigences que l'on aura à leur égard. Que le monde reste bien composé et de poètes et de *businessmen* !

Reste enfin aux adultes à assumer qu'il n'existe pas de solution rapide à tous les petits et grands problèmes qu'ils se posent. Comme le disait

Watzlawick (1978), « le remède, l'illusion du remède, la lutte acharnée vers un remède sont parfois bien pires que le mal ». Dans nombre de situations, il faut accepter la vie comme elle se déroule, avec ses données d'équipement du moment. Ce n'est pas en criant sur un hyperkinétique qu'on le rend plus calme. Ce n'est pas en multipliant les tentatives de rééducation, psychothérapie et autres médications face à l'énurésie primaire que l'on rend plus vite à l'enfant la maîtrise de sa vessie. Ni en combattant activement l'idéalisation que l'on aura raison d'elle. Espérons donc que les adultes cesseront d'être des adultes impatients, en attente de résultat et de rendement rapide pour tout et n'importe quoi.

OUBLIS ET ERREURS DE LA MÉMOIRE

Réminiscence d'événements chez les tout-petits

Bien évidemment, la puissance et la qualité de la mémoire augmentent avec le temps de vie qui s'écoule.

Néanmoins très vite, au moins dès qu'ils marchent, les tout-petits montrent qu'ils se souviennent d'événements qui les ont marqués affectivement, c'est-à-dire qui ont semé en eux une dose significative de peur ou de plaisir. Leurs comportements ultérieurs, caractérisés par l'évitement plus ou moins bruyant ou l'excitation joyeuse lorsqu'un signal externe évoque l'expérience intensément vécue, montrent bien qu'une trace sensible en est restée en eux.

À partir de 2-3 ans, certains événements qui sortent de l'ordinaire marquent la mémoire de l'enfant, déjà s'ils sont isolés, et encore plus s'ils se répètent à l'identique ou avec un « noyau dur central » suffisamment analogue quant à son déroulement concret.
C'est le cas, par exemple, pour des expériences plus ou moins traumatisantes, comme une piqûre ou des soins à l'hôpital : pour se libérer de ses images introjetées, le petit enfant va les rejouer spontanément, en devenant le docteur quelque peu sadique de son nounours favori[3].

Et les passages à l'acte sexuel ?
En l'absence de pressions exercées sur lui, le tout-petit, dès ses deux ans, est capable d'évoquer avec pertinence le comportement abusif d'un grand à son égard, surtout si la forme que revêt cet abus sort de l'ordinaire des soins intimes auxquels il est habitué et s'il a été effectué « en

3. Après tout, Nounours mérite d'être puni. Il n'a rien fait pour protéger son petit maître et ami à l'hôpital.

douceur ». Quand il parle, il le fait souvent spontanément, soit en en rejouant des éléments significatifs avec ses poupées, soit verbalement, parce qu'un stimulus évocateur l'active : par exemple le fait d'être à moitié ou totalement nu au moment du coucher réveille le souvenir de touchers à la fois agréables et hors du commun qu'on lui a faits (Klajner, 1987).

Simple ré-évocation, vague recherche d'un plaisir renouvelé mais aussi besoin de vérifier, à travers la réaction de son interlocuteur, si ce qui lui est arrivé est bien conforme à ce qui est socialement attendu. Dans leur moment initial, ces évocations spontanées sont de purs joyaux en ce qui concerne la qualité de la remémoration. Toutes les fois où le premier interlocuteur reste suffisamment maître de soi et accueille gentiment ce que le petit a commencé à dire, celui-ci peut produire une évocation de qualité, déjà concrète et précise, mais dont il est fréquent qu'elle ne porte que sur l'action centrale (« Tu mets ton doigt dans ma foufoune, comme Pépé ?! ») ; sa capacité d'évoquer des détails, notamment de temps ou d'espaces inconnus, est beaucoup plus erratique sinon nulle.

Par contre, si ses interlocuteurs se montrent bouleversés, et puis si on interroge et surinterroge ce petit enfant, avec des émotions plus ou moins intenses et peu déchiffrables par lui, avec une ambiance de suggestion infiltrant l'intervention des adultes, il se met à perdre dramatiquement confiance en lui : « Est-ce sur moi que maman est fâchée ? Était-ce si mal, cette chatouille que j'ai bien aimée ? » Alors il peut se pétrifier et ne plus rien dire, ou se laisser suggestionner et se mettre à raconter de bonne foi n'importe quoi, conforme à ce qu'il pense que les adultes souhaitent de lui.

Si l'expérience d'abus a été traumatique, le tout-petit est inhibé et peut ne pas parler spontanément. Mais apparaissent des signes de détresse et des comportements d'évitement[4] qui devraient mettre la puce à l'oreille à ceux qui en sont les témoins et les amener à l'interroger délicatement.

Malheureusement, sur la scène familiale et sociale, il ne va pas de soi que ce qui s'ensuit soit positif. Parfois, le bouleversement émotionnel des interlocuteurs fait rapidement voler en morceaux la qualité du discours du petit.

Même si ce n'est pas le cas, son agresseur, souvent soutenu par des proches, proteste avec véhémence : « Il est trop petit ; il fabule ; c'est avec un autre que ça s'est passé. »

4. Par exemple, ne plus vouloir se laisser déshabiller, ne plus vouloir s'approcher d'un lieu précis (la porte d'entrée de la crèche, ...)

Des instructions judiciaires peuvent se mettre en route mais, en ce qui concerne l'audition de l'enfant jeune, le processus reste parfois trop lent, trop bureaucratique. Il en va de même d'ailleurs de nombre d'investigations psychosociales. S'il ne persiste comme élément de preuve que la parole d'un petit de quatre ans, ou plutôt ce qu'il en reste trois mois après, et donc, entre autres, si la personne suspecte n'avoue rien, le dossier est bien mince. Il suffit alors que l'avocat du suspect murmure « Outreau » au vent des prétoires pour que l'allégation soit définitivement enterrée (Gryson-Dejehansart, 2009). Il arrive même ensuite que, peut-être pour se convaincre et se donner bonne conscience, certains juges en remettent une couche et ordonnent une reprise de contact entre l'enfant et celui qui l'a agressé, dans les cas où existe une séparation du couple parental. Aujourd'hui, il est à la mode de voir des mères aliénantes un peu partout.

Scénario catastrophe ? Demandez aux gens de terrain s'ils ne l'ont pas déjà rencontré *n* fois, pour une où la seule parole du tout-petit est prise au sérieux et où l'enfant est efficacement protégé par la coordination des institutions à l'œuvre.

La mémorisation chez les enfants plus âgés

Après la petite enfance, la mémoire enregistre de mieux en mieux, surtout ce qui se répète : les faits, les textes scolaires et ceux des chansons, les attitudes des parents qui vont dans le même sens, etc. C'est toujours au niveau des détails périphériques que des lacunes sont susceptibles de persister, surtout s'ils portent sur des réalités inconnues ou peu connues de l'enfant.

Sur cette base, un certain nombre d'études montrent la fragilité de ce qui est reconnu par l'enfant dans ses témoignages.

Ces études ont raison : bien des détails ou des figures d'inconnus échappent à l'enfant d'âge scolaire ou sont transformés erronément. Mais ici encore, on s'en sert de façon perverse pour invalider en bloc la qualité de sa mémoire. Or, quand l'enfant d'âge scolaire est de bonne foi, quand son intelligence est normale ou pas trop diminuée, sa mémoire peut parfaitement évoquer l'essentiel du déroulement d'une expérience relativement récente (commise dans l'année en cours, par exemple), en identifiant clairement les auteurs si ce sont des personnages familiers ou en donnant quelques repères essentiels si ce sont des inconnus (catégorie d'âge, sexe...). Au-delà, c'est plus inconsistant mais... est-ce si essentiel ?

La suggestibilité

Voici encore une caractéristique idéo-affective de l'être humain dont l'intensité va en décroissant avec l'âge, sans jamais disparaître. Ne nous démentiront certes pas les nombreux publicitaires nous persuadant en permanence que le bonheur, c'est de consommer, encore et encore. Pas plus que les propagandistes de guerre, pas plus que Sarkozy et les autres chantres du sécuritaire serinant au bon peuple que le vrai danger pour une nation, ce sont les adolescents révoltés et les sans-papiers !

Qu'est que la suggestion ?

Suggérer, *sub-gérer*, c'est « faire entrer par en dessous », sournoisement, sans permettre que l'intelligence de la personne concernée ne se livre suffisamment à l'analyse critique de l'information que l'on a insinuée.

Faire entrer quoi ? une croyance, une opinion, des besoins et des désirs, la modification d'un souvenir, une « décision » qui ne vient pas du plus profond de la volonté de l'enfant, etc. En principe cela n'a rien à voir avec l'objectivité ou la non-objectivité de ce que l'on fait entrer ni avec le fait que la suggestion soit morale ou destructrice... On peut même faire de la suggestion magique, ludique, pour s'amuser avec l'enfant, en le détrompant le temps venu : Saint-Nicolas ou le Père Noël, les bilous-bilous tapis dans les forêts sombres et qui existent vraiment, chacun vous le dira...

Souvent l'autre, l'auteur de la suggestion, veut influencer la pensée et les représentations mentales de l'enfant à qui il s'adresse. Mais ce n'est pas nécessairement le cas : il existe donc des suggestions involontaires dans son chef.

Ainsi, dans le cadre de séparations conjugales difficiles, certaines mères de jeunes enfants, soupçonneuses, projetant sur leur ex-conjoint une grande capacité de destruction, inspectent énergiquement le bas-ventre et la vulve de leur petite fille à son retour de visite. Leur inquiétude et leur colère basales, occupées à couver, sont telles qu'à la moindre rougeur, elles s'écrient : « Qu'est-ce qu'il t'a encore fait ton père ? Il a mis son doigt dans ta foufoune ? » Puis, bouleversées, elles courent montrer l'enfant à leur mère pour partager leur indignation et à leur généraliste pour obtenir un certificat. Imaginer qu'un enfant d'âge préscolaire puisse répondre : « Non maman chérie, tu te trompes », c'est une vue de l'esprit. Pour la grande majorité, les souvenirs se brouillent, la pensée de la mère pénètre en eux sans possibilité d'auto-critique : les

voilà suggestionnés ! Pourtant, de bonne foi, la mère dira qu'elle a vu juste et qu'elle ne voulait pas influencer son enfant...

Et l'enfant ainsi suggestionné se met à penser... presque complètement à l'unisson de la source : « Oui, papa a bien mis son doigt ». « Oui, le sexe c'est bon, c'est parce qu'on s'aime bien, on a le droit de se faire plaisir ensemble, beaucoup d'autres enfants le font aussi » (message des pédophiles séducteurs qui peut suggestionner efficacement des enfants et même des jeunes peu sûrs d'eux, en recherche d'amour, ou simplement hédonistes).

Et il y a aussi toutes les suggestions qui émanent de la culture des familles et des attentes qui en émergent : « Tu seras très bien dans cet internat, comme l'ont été tes frères et sœurs. » Et tel enfant de dix ans s'y laisse embarquer, dans une langue étrangère, avant de constater deux mois après qu'il n'en peut plus d'être séparé de sa mère et d'avoir peur des autres, et de ne se donner comme porte de sortie que des maux de ventre à répétition.

En ne faisant que citer au passage les innombrables suggestions sur la mode, la musique, les opinions sur la vie... soufflées à l'oreille des adolescents par le groupe de leurs pairs ou par les stars people, marionnettes derrière lesquelles se cachent tous les gangs de requins commerçants.

> Jusqu'il y a quelques années, il existait un joli website de rencontres et de jeux pour enfants et adolescents appelé Kazibao. Site tenu par un petit groupe de bénévoles, dont l'un ou l'autre psychologue, et soutenu par du mécénat. Les forums ouverts aux ados, habituels et très gentiment modérés portaient sur les grands thèmes qu'ils aiment : les rencontres, l'amour, la découverte de la sexualité, etc. Las, Kazibao, exsangue financièrement, fut racheté par une grande marque de vêtements pour ados. Dans le mois, apparurent des forums des plus louches, non qu'ils étaient aux mains d'improbables pédophiles, mais parce qu'ils étaient intitulés « Nos fringues » *and co*...

Pourquoi l'être humain se laisse-t-il suggestionner ?

Le tout-petit pense que l'adulte est détenteur de l'arbre de la connaissance et que l'on ne remet pas sa parole en question. L'ado pense souvent de même... mais à propos de son groupe de pairs. Et puis, chacun a besoin jusqu'à un certain point de se sentir appartenir au groupe qui constitue son quotidien et d'y être apprécié, entre autres par sa conformité intellectuelle et valorielle... Le tout-petit peut également avoir très peur des émotions de l'adulte et se mettre à penser comme lui pour ne pas être agressé. L'enfant d'âge scolaire n'a pas toujours des opinions et des

projets personnels très sûrs. Il peut donc céder à l'argumentation et aux projets intellectuels et comportementaux d'adultes souriants, séducteurs, l'achetant par des promesses ou des flatteries (*cf. supra* : « Ça te fera beaucoup de bien, cet internat... Seuls, les enfants courageux et malins y vont »).

Le conformisme et le fonctionnement sous suggestion constituent des réalités différentes

Si l'on examine comment la pensée de l'autre est susceptible de transformer celle de l'enfant, l'on peut se représenter une échelle qui rend compte de la profondeur de ce travail : à un pôle, il y aurait les formes les plus stables du conformisme et à l'autre, les effets les plus superficiels de la suggestion. Car c'est dans cette profondeur du remaniement et dans le mouvement d'adhésion intime que résident les différences.

L'enfant conformiste a permis que soit labourée en profondeur la terre de ses pensées et de ses projets, et y a accueilli la semence spirituelle de l'autre : à un moment donné, cette trace semée par l'autre est devenue lui, l'enfant. Il déteste d'ailleurs — et à raison —, s'entendre dire : « Tu penses ça parce que c'est ta maman qui te l'a dit. » C'est insultant et injuste de l'interpeller de la sorte ! Il changera peut-être d'idée un jour, mais lentement, à son rythme, parce que sa terre remettra en question des plants d'idées qu'il s'était appropriés jusqu'alors.

L'enfant suggestionné, par contre, porte en lui un corps étranger d'idées qui ne l'a remué que superficiellement. Son adhésion est souvent moins durable. Lorsqu'on le conteste à l'époque où il se trouve sous suggestion, sa réaction est variable : certains, avec qui l'on se montre patient et compréhensif, se rendent compte de l'aliénation intellectuelle dans laquelle ils s'embarquaient. D'autres, par contre, s'accrochent farouchement aux idées qu'on leur a suggérées : c'est surtout le cas quand ils ont peur de la source, ou quand ils se sentiraient idiots de reconnaître qu'ils se sont fait rouler intellectuellement !

Mais rien n'est simple : avoir un esprit indépendant, être conformiste ou se laisser suggestionner, ce n'est pas un tout ou rien fixé une fois pour toutes : si l'on considère ces trois qualifications comme les sommets d'un triangle, l'on constate que la position de chaque pensée de l'enfant est variable dans son aire et susceptible de se mouvoir dans la durée, même s'il existe souvent des polarisations préférentielles.

Se situer entre le conformisme et le fonctionnement sous suggestion ? C'est par exemple là que se trouve un nombre significatif d'enfants lors des séparations parentales dites difficiles, et difficiles dans la durée. Il n'est pas rare alors que ces enfants se mettent à penser largement comme

le parent chez lequel ils résident en séjour principal et donc, à ne plus voir que les défauts ou les côtés non attractifs du deuxième parent. Et ceci, même quand le premier parent ne le veut pas consciemment mais que, simplement, ses attitudes et ses émotions spontanées montrent à qui sait les voir toute sa rancœur à l'égard du second.

C'est une insulte faite à ces enfants que de prétendre qu'ils ne savent pas penser par eux-mêmes et qu'ils ne font que répéter la position du premier parent, par angoisse ou par confort. Au moins pour une partie de ce qu'ils pensent, ils le font personnellement, mais ils pensent conforme ou réinterprètent les événements en fonction de leurs colères à eux. S'y ajoute encore parfois une composante plus ou moins forte de pseudo-conformisme dont nous parlerons bientôt, et qui vient compliquer leurs analyses et expressions de soi.

Dans ces situations difficiles, il faut y regarder à deux fois avant de décréter que le premier parent est « aliénant » du seul fait que l'enfant a l'air d'épouser sa pensée et que ses contacts avec l'autre parent sont très difficiles sinon inexistants. De loin en loin il en existe, des parents aliénants, c'est-à-dire des parents qui ont vraiment et gratuitement l'intention de couper le lien de l'enfant avec l'autre, qui ne l'a pas mérité et ne fait rien de son côté pour envenimer les choses. Mais, le problème est plus souvent systémique : la tension qui gronde entre les deux parents est réciproque ; si, d'aventure, l'enfant était confié à la garde de l'autre, celui-ci non plus ne faciliterait en rien les choses, et l'enfant finirait même peut-être par faire un virage à 360 degrés et par épouser la pensée du second... entre suggestion et conformisme. Ces situations demandent donc beaucoup de patience et de persévérance de la part des institutions, pour que se maintiennent des contacts en nombre réaliste entre l'enfant et son second parent. Plutôt que d'obliger celui-là à modifier sa pensée, il nous paraît plus juste de prendre acte de celle-ci, d'exposer calmement que l'on analyse les choses différemment, et de mettre de l'énergie à opérationnaliser ces contacts parce qu'il faut obéir — un point, c'est tout — à une loi sociale qui demande que soit reconnue la double origine de la filiation chaque fois qu'un des parents n'a pas gravement démérité (Hayez, Kinoo, 2005a)[5].

5. Voir aussi les dossiers thématiques sur la séparation parentale et l'aliénation parentale sur mon site web www.jeanyveshayez.net

Un concept difficile : l'auto-suggestion

Ici, c'est le travail interne et permanent de l'enfant ou de l'adolescent sur ses propres pensées qui est en jeu. Le « Moi pensant » du jeune transforme une partie de ses pensées sans pression externe immédiate mais aussi et surtout sans croire profondément au résultat qu'il a lui-même transformé ; le jeune peut aller jusqu'à proclamer bruyamment le fruit de son auto-suggestion, mais au fond de lui existe un doute. S'il mentait, il saurait qu'il ment. Ici, il doute, mais il essaie d'enfermer au placard ses raisons de douter.

En voici trois exemples relatifs à l'abus sexuel.

- Un jeune, le plus souvent au début de son adolescence, parfois même préadolescent, le plus souvent une fille[6], s'autosuggestionne et attribue une « signification dramatisée » à des gestes posés par un adulte (Hayez, de Becker, 1997, p. 169). Il peut s'y ajouter l'un ou l'autre léger mensonge. Il s'ensuit le plus souvent une accusation « légère ». Ce jeune ne va pas jusqu'à prétendre avoir vu, montré ou manipulé des organes génitaux. C'est plutôt : « Il a voulu m'embrasser, toucher mes seins, mettre sa main sous ma jupe, me donner un rendez-vous... » L'adulte accusé est du genre sensuel, tendre, imprudent, peut-être bien attiré par de beaux adolescents. Il n'a pourtant rien fait ou presque rien. La jeune a peur et tire un signal d'alarme prématuré et excessif.
- Ou alors, c'est une jeune carencée affective, en quête d'amour intense : mais elle devient effrayée par ses propres désirs ; ou encore, elle est dépitée parce que l'adulte diminue son attention pour elle, et elle se venge étourdiment ou cruellement.

Dans les exemples que nous venons d'évoquer, le jeune se trompe vraiment sur les intentions de l'adulte, qui n'a pas touché son corps, du moins avec une intention sexuelle... il ne faut cependant pas en déduire que tous les jeunes qui racontent des histoires de ce genre se laissent auto-suggestionner : il existe des adultes qui, dans un processus de sexualisation progressive, commencent par les gestes indécents évoqués ci-dessus, en les posant réellement et avec l'intention d'aller plus loin... alors, le jeune a mille fois raison de poser un signal d'alarme précoce et doit être pris en considération. Rien n'est donc simple !

- Aux mêmes âges de la vie, un petit groupe de garçons et de filles peut se suggestionner mutuellement ; on le voit alors attribuer la

6. Les garçons sont également concernés, mais gardent davantage leurs impressions pour eux que les filles.

même signification dramatisée aux comportements d'un adulte qu'ils n'aiment pas, souvent parce qu'il a nui à un membre du groupe. Ils peuvent même carrément mentir et s'obstiner dans le mensonge, et alors leurs accusations deviennent de plus en plus graves.

- Autre application encore plus rare de « la signification dramatisée » : de jeunes enfants (quatre, cinq ans), sensuels sinon en quête d'excitation érotique, vivant très fort leurs sentiments œdipiens, prennent leur désir pour des réalités[7]. Ils évoquent, sans que ce soit une plainte, un parent, souvent sensuel et imprudent qui leur aurait fait ou demandé un bisou ou un toucher à un endroit inconvenant ; l'idée les fait rire, ils ne profèrent pas d'accusations plus graves et, au-delà d'un intitulé, ils ne sont guère capables de donner de description très plausible du déroulement de l'acte.

  Situation clinique à traiter avec d'autant plus de prudence que l'inverse a aussi un certain nombre de chances de se présenter : tel petit enfant hyper-érotisé par un abus de longue durée multiplie des gestes sensuels, voire sexuels à l'égard de l'adulte auteur... et éventuellement d'autres personnes amicales : par exemple, il cherche à se vautrer sur la personne de l'examinateur, lui exhibe vite fait bien fait son sexe ou ses fesses... Par déni, l'entourage et même les professionnels le réduisent à n'être qu'un « simple » petit œdipien excité et dans la confusion des idées. Ce déni vient de très haut : Freud lui-même n'est-il pas passé d'une perception de la sexualité traumatique réelle, qui l'insécurisait fort, à une sorte de déni en inventant d'autres théories sur l'Œdipe, la séduction, les fantasmes ! (Bonnet, 2007)

LES FRANCS DÉLIRES ET LES HALLUCINATIONS

Nous n'en dirons que quelques mots, car cet ouvrage ne constitue pas un traité de psychiatrie de l'enfant. En dehors de fortes fièvres, où il arrive à des enfants d'être confus et incohérents, les vrais délires sont très rares chez l'enfant avant la puberté, et juste un peu moins chez l'adolescent avant dix-sept ou dix-huit ans. La grande majorité d'entre

7. Et il y a encore ces petits enfants porteurs d'une lourde carence affective, qui cherchent un contact fusionnel avec n'importe quel adulte à l'air un peu accueillant. Même si eux ne font pas de référence directe à des activités sexuelles qui auraient eu lieu, ils peuvent générer chez les témoins de leur vie, le fantasme qu'ils ont été abusés eux aussi... nous avons même vu l'une ou l'autre fois ce fantasme surgir chez des professionnels à partir du simple mutisme extra-familial tenace d'un enfant !

eux sont des signes que l'enfant est devenu ou est occupé à devenir fou (psychotique).

Quoique bien réelles et même très spectaculaires, certaines folies sont heureusement transitoires : des moments de folie[8] qui durent quelques semaines et n'arrivent qu'une fois ou deux dans la vie. Elles démarrent souvent brutalement, de façon inattendue, chez un jeune évalué comme normal jusqu'alors. Elles sont marquées par beaucoup d'agitation, d'incohérence des idées et des comportements, de confusion mentale et de délire : l'enfant peut être persuadé qu'on l'emprisonne, que son cœur a changé de place, qu'il est le Messie ou encore que Raphaël Nadal lui envoie vraiment des signaux d'amour codés pendant ses matchs. Parfois c'est très démonstratif et chargé de symboles lisibles (notamment chez les jeunes adolescents d'origine méditerranéenne). On ne sait pas très bien ni pourquoi ces brèves explosions de folie surgissent, ni pourquoi elles s'éteignent rapidement.

Par ordre de fréquence décroissante, vient alors ce que l'on appelle la psychose partagée : il s'agit le plus souvent d'un enfant qui vit seul, isolé, avec un parent déjà connu pour être fou, mais néanmoins capable de s'assumer socialement vaille que vaille. Alors, l'enfant se met progressivement à partager les idées délirantes de son parent. Par exemple, il devient persuadé que des extraterrestres leur en veulent et participe à d'abracadabrantes mesures de protection de la maison. Encore plus étonnant : si l'on sépare cet enfant de son parent malade, il ne guérit pas tout de suite de ses convictions folles. Il lui faudra parfois un an ou deux pour revenir les pieds sur terre.

Enfin, encore plus rarement, ce peut être la redoutable schizophrénie qui désorganise massivement le psychisme du grand enfant (très rare) ou de l'adolescent (un peu moins rare).

Ici, la pensée est véritablement embrouillée, éclatée, fragmentée. Dans la tête du petit malade, il n'y a plus que des morceaux d'idées qui s'enchevêtrent et s'expriment sans logique réaliste. Parfois, il a tellement peur de lui-même qu'il devient mutique et immobile (catatonie). Sur ce fond éclaté, des délires peuvent prendre place aussi, souvent moins « construits », ayant moins de cohérence interne que dans les autres psychoses.

8. Les nosographies psychiatriques les appellent : bouffée délirante, psychose aiguë ou épisode psychotique bref.

Le morcellement, la transformation ou l'agression du corps reviennent souvent parmi les thèmes délirants et donc, à l'occasion, celui de l'agression sexuelle.

> Ainsi, dans l'institution où il était hébergé, un enfant de neuf ans, souffrant d'une psychose chronique, racontait à qui voulait l'entendre, les passages à l'acte incestueux qu'il subissait. L'évaluation avait infirmé ceux-ci, tout en indiquant que l'enfant avait malencontreusement visionné une cassette pornographique et s'était identifié à l'un des acteurs du film. Animé d'un sentiment d'abandon de la part de sa famille, abandon en partie confirmé dans la réalité, il tentait, semble-t-il, de lancer des appels à l'aide, en donnant ainsi une lecture relationnelle au fait d'être rejeté par ses proches.

De plus en plus de psychiatres pensent aujourd'hui que le noyau dur qui rend compte des psychoses est un déséquilibre organique, dans le cerveau, qui nécessite donc la prise de médicaments pour se réduire. Ce qui n'empêche que, chez un enfant prédisposé par la fragilité de son cerveau, des événements de vie ou des modes de relation stressants, source de confusion ou paradoxaux pour la pensée peuvent précipiter une crise psychotique, suivie parfois d'un état permanent. Ce qui ne nie pas que, dans les images et les pensées de son délire, l'enfant va réutiliser des éléments de son histoire de vie, qui sommeillaient dans sa mémoire... Ce qui ne nie pas non plus que des relations humaines de qualité sont indispensables, aux côtés des médicaments, pour l'aider à l'apaiser.

Chapitre 11

Les enfants non authentiques et non fiables (A– F–)

NOUS DÉVELOPPERONS maintenant les thèmes du pseudo-conformisme et du mensonge. Le mensonge consiste en affirmations intentionnellement erronées ou en omissions intentionnelles. Il peut être exceptionnel, occasionnel, ou se répéter à une telle fréquence qu'on a tendance à y réduire l'enfant : « C'est un menteur ! »

LE PSEUDO-CONFORMISME

Il concerne une manière d'être et de faire usuelle et diffuse, où l'enfant fait semblant d'adhérer aux idées de l'autre, sans qu'il en soit ainsi dans son for intérieur. Il faut soigneusement le distinguer du vrai conformisme, où l'adhésion intérieure a fini par avoir lieu.

L'enfant pseudo-conformiste sait qu'il triche quand il dit penser comme l'autre ; il le fait pour ménager ou accroître son confort, par prudence ou par peur. Ce peut être aussi une ruse, une manipulation pour endormir la vigilance de son vis-à-vis. Au fond, c'est une application du mensonge, ici de longue durée et « élargi », qui porte par exemple

sur l'expression de ce que l'enfant est censé ressentir ou penser, sur ses valeurs, sur le style de vie qui en constitue l'expression comportementale.

Lorsqu'un enfant obéit à une consigne, ce peut être parce qu'il est conformiste ou pseudo-conformiste. D'autres fois, ce n'est ni l'un ni l'autre : il dissimule prudemment, laisse transparaître ou exprime bruyamment son désaccord, sa frustration, voire sa colère, mais il finit par s'incliner devant la force de l'autre.

En grandissant, et clairement à partir de la préadolescence, nombre de jeunes mènent des doubles, si pas des triples vies, apparemment sans problème ; ils se conduisent — et peut-être même pensent-ils ! — très différemment selon qu'ils sont en famille, avec leurs copains, avec leur amoureux(se).... Il n'y a donc pas que sur Internet que l'on peut jongler avec des identités multiples. Dans chacun de ces secteurs, il est difficile de statuer à coup sûr si l'adolescent est surtout autonome, conformiste ou pseudo-conformiste ou, de façon plus complexe mais plus réaliste, quelle proportion de ces trois qualifications il incarne à chaque instant et dans chaque lieu.

Le pseudo-conformisme est un choix que l'on peut parfois considérer comme prudent et sage, vu l'autoritarisme des gens à qui l'enfant est confronté. Parfois, c'est démissionnaire : cet enfant aurait pu prendre davantage de place personnelle pour déployer ses ressources propres, mais il ne l'a pas risqué.

Nous décrirons bientôt d'inextricables nœuds gordiens où la position adoptée par l'enfant résulte autant d'une pensée autonome que d'un mélange de conformisme et de pseudo-conformisme : une fois de plus, les réactions aux séparations parentales difficiles y occuperont une place de choix.

Le pseudo-conformisme passif est aussi le fait d'un certain nombre d'enfants abusés sexuellement qui pourraient, s'ils s'en donnaient le courage, prendre davantage leur distance avec les idées et les propositions fallacieuses et destructrices de leurs agresseurs. Beaucoup de ceux-ci ne sont que des serpents séducteurs ou des tigres en papier ! Mais voilà, l'enfant démissionne, se laisse suggestionner et souffre aussi d'une hémorragie d'estime de soi qui diminue son énergie. On le voit alors « se mentir à lui-même[1] », en transformant le faux tigre en un vrai, ou en gonflant les bénéfices qu'il tire de sa situation. Les attitudes soumises qui

1. L'expression « se mentir à soi-même » n'est pas très heureuse ; c'est impossible de se mentir à soi-même, c'est plus fondamentalement d'autosuggestion qu'il s'agit.

en résultent constituent un mélange de fonctionnements sous suggestion, d'auto-suggestion et de pseudo-conformisme.

MENSONGES ET TROMPERIES

Qu'est-ce que mentir ou tromper ?

Le mensonge consiste en :

- une énonciation verbale qui falsifie intentionnellement ce qu'elle est censée relater : le discours ne rend plus compte de ce qui est vraiment connu, pensé ou vécu par l'auteur mais donne des versions volontairement erronées pour induire l'interlocuteur en erreur ;
- ou une omission intentionnelle, alors porteuse des mêmes intentions : il aurait été important de faire part de la chose passée sous silence pour bien comprendre, bien évaluer, bien décider, et l'enfant s'en abstient.

On peut adjoindre dans une très large mesure à l'étude des mensonges celle des tromperies, c'est-à-dire des comportements fallacieux ou mensongers qui « roulent l'autre dans la farine » : cannabis ou matériel porno que l'adolescent dissimule, interrogation ratée que l'on ne montre pas, signature du parent imitée, non-respect des horaires et mille autres petites transgressions qui visent à induire l'autre en erreur (Hayez, 2001, 2007).

Par contre, détenir et garder un secret — ce qui constitue une omission volontaire — n'est pas, à notre avis, assimilable à un mensonge s'il n'existe pas d'intention de nuire. Nous en parlerons dans le chapitre 12.

Dès l'âge préscolaire, les petits enfants sont capables de mensonges et de tromperies. C'est presque instinctif ! Un grand bébé peut chiper un petit trésor — une babiole en fait — qui l'a fasciné et le cacher plus ou moins astucieusement ; il peut dire « Non, pas moi » pour ne pas être accusé des conséquences de sa maladresse. Un enfant de quatre ans, jaloux, peut faire souffrir beaucoup sa petite sœur en gardant le masque de l'innocence et de l'impassibilité. Par contre, ce que les plus jeunes ne mesurent souvent qu'imparfaitement, ce sont les enjeux liés à leurs mensonges ou quasi-mensonges, c'est-à-dire les bouleversements et réactions parfois graves qu'ils peuvent provoquer.

Les motivations en jeu

I. L'enfant peut mentir ou tromper pour éviter un désagrément relationnel à venir, objectivement probable ou seulement imaginé comme tel par lui,

fantasmatique. L'enfant qui a peur d'être grondé ou rejeté peut mentir. Le petit encoprétique qui a honte d'avoir souillé son slip dissimule celui-ci. Quiconque se sent coupable n'avoue pas facilement la vérité, loin de là !

Ainsi saint Pierre nie-t-il connaître le Christ par trois fois, avant que le coq ne chante. Dans le très beau film *La Chambre du fils* (N. Moretti, 2004), Marco, le fils adolescent si convivial, non seulement nie avoir dérobé un coquillage fossile dans la classe de biologie — une broutille aux yeux de tout observateur ! — mais permet surtout par ses dénégations que soit disqualifié publiquement le jeune adolescent qui l'a dénoncé : c'est plus important pour lui de ne pas décevoir son père, c'est-à-dire de ne pas perdre la place de jeune prince parfait qu'il occupe dans le cœur de celui-ci.

Bah, à l'occasion, ne sommes-nous pas tous des Marco ? Ne nous est-il jamais arrivé de prétendre « Ce n'est pas moi ; c'est mon frère. » À tort, ici, et de surcroît en nous attendant à ce que celui-ci nous rende la pareille : les relations fraternelles servent régulièrement à se renvoyer ce genre d'ascenseurs !... Néanmoins, les conséquences peuvent parfois être graves, comme lors de certains jeux sexuels entre enfants, où les plus jeunes évoquent souvent la soi-disant pression faite sur eux par les aînés... Dame, les aînés, c'est leur destin d'être semoncés en lieu et place des cadets, n'est-ce pas ? Ou encore lorsqu'un enfant, souvent très jeune, profère de fausses allégations d'abus à l'égard d'un de ses parents, sous la pression de l'autre. Nous avons déjà dit qu'il peut se laisser suggestionner, mais il peut également mentir !

On peut adjoindre à cette première catégorie les « obstinations par orgueil ». Ici l'enfant ne démordra jamais d'une contre-vérité qu'il a énoncée — pour des raisons diverses — parce que, s'il avouait avoir menti (voire tout simplement s'être trompé), il aurait l'impression d'être ridicule ou de mériter une forte semonce. En vertu de quoi, des enfants peuvent longuement s'obstiner dans de faux témoignages ou de fausses allégations !

La peur, la culpabilité, la honte peuvent parfois être intenses et rendre définitivement indicible l'expression de la vérité.

Comment traiter le très probable mensonge d'Arnaud, quatorze ans, qui arrive en salle d'urgences pédiatriques l'anus déchiré, le bas du dos et les fesses écorchés ? Le pédiatre qui le soigne est convaincu qu'il y a eu agression, mais Arnaud, terriblement gêné et très vite buté, prétend d'abord que, resté seul à la maison, il est tombé dans la pelouse sur un gros caillou pointu. Version dont on lui fait comprendre l'absurdité, sans lui faire violence. Il s'enferme quelques heures dans le silence, puis demande à parler à son pédiatre pour « lui dire la vérité » : sa nouvelle

version fait penser à la savonnette tombée dans les douches des prisons : il sortait de son bain, courbé, nu et son chien, un rottweiller, l'a attaqué sexuellement : pénétré sauvagement par l'animal, il a mis un certain temps à s'en dégager...

La plausibilité de cette version tardive des faits est bien faible ! Les salles de bain ne sont pas les endroits favoris où furètent les chiens mâles en rut ! Comment Arnaud n'aurait-il pas pu empêcher la progression de son chien jusqu'à l'entrée de son corps et surtout, tout mortifiant qu'eut été l'hypothétique aveu, pourquoi Arnaud n'en aurait-il pas fait mention dès le retour de ses parents, réputés accueillants ?

Il est bien plus probable qu'Arnaud s'est livré à une expérience zoophile qui a mal tourné, pour la première ou la $n^{\text{ième}}$ fois...

Aujourd'hui, dans leurs émissions interactives, les chaînes de radio ou de TV pour jeunes rivalisent de crudité pour évoquer une sexualité du seul bas du ventre, où la recherche de plaisir l'emporte de loin sur l'engagement affectif. Internet met à la disposition de tous une immense variété de matériel pornographique des plus explicites. Un petit passage par la zoophilie n'est donc plus une rareté et concerne probablement quelque pour cents de préadolescents ou de jeunes adolescents qui tâtonnent dans les affirmations et les expérimentations de leur sexualité. Pour beaucoup de ceux-ci, il ne s'agit que d'un passage transitoire, sans réelle dimension pathologique présente ou à venir (Hayez, 2004a). Pour quelques-uns, une fixation perverse se confirme progressivement. Mais voilà, comment avouer une telle « horreur », quand on est un adolescent réputé bien sage ? Comment l'avouer à des parents sensibles, tout pleins d'estime pour leur jeune ? Arnaud refusera obstinément la moindre ouverture dans cette direction, même avec le pédiatre qui lui promet la confidentialité. Informés de cette hypothèse — avec délicatesse et sans trop insister —, les parents la rejettent tout aussi farouchement. Le rottweiller sera sacrifié dans l'aventure[2], Arnaud repartira avec son probable secret, mais aussi avec quelques paroles destinées à l'apaiser vaille que vaille. Encore heureux que le pédiatre ait eu les nerfs solides et une certaine expérience des lésions anatomiques : il aurait pu penser très vite qu'Arnaud avait été violé sauvagement par un être humain et qu'il ne voulait pas en parler, et signaler judiciairement le problème. De quoi mettre cette honte majeure sur la place publique, et avec la même stérilité !

2. Au fond un autre type de victime d'abus sexuels !

II. Le mensonge peut aussi viser à obtenir des plaisirs matériels sans faire d'efforts, en évitant les corvées de la vie ou en écartant les obstacles sur la route de ce que l'on désire. Mensonges matériellement intéressés : « Je dois aller aux toilettes » prétendent un certain nombre au moment de faire la vaisselle, et on ne les revoit plus, la vaisselle, ça les « fait trop chier » ! « On n'a pas de devoirs aujourd'hui » ; « J'ai une recherche à faire sur l'ordinateur » ; « Chez papa, on peut rester devant la télé jusqu'à vingt-deux heures. » Ou encore, de façon plus trouble : « Si tu me fais (tel) plaisir, tu seras toujours mon ami ».

Les différentes motivations peuvent se combiner, les facteurs incitants se cumuler ; c'est le cas, par exemple, quand un jeune carencé affectivement, à la pensée impulsive et peu enclin à l'abstraction, estime un adulte gênant et soutient dès lors que ce dernier l'a touché sexuellement.

III. Vient alors le mensonge pour se mettre en évidence. Depuis les petites vantardises qui permettent de frimer face aux autres : ce qui s'énonce sur les forums de discussion libre des sites pour adolescents, par exemple, abonde en vantardises de ce type, surtout dans les champs amoureux et sexuels. Jusqu'aux scénarios très structurés des grands « mytho », qui se piquent jusqu'à un certain point à leur jeu et transforment donc leurs mensonges en fabulations (voir chapitre 12, p. 151).

Proches de ces mensonges, mais sans nécessairement l'intention de tromper, il y a les jeux d'identité auxquels se livrent nombre d'adolescents sur Internet. Ils se présentent à leurs interlocuteurs de manière très fluctuante, dans le but d'expérimenter diverses facettes d'identité qu'ils ressentent vivre occasionnellement en eux. Ils veulent expérimenter « ce que ça donne » (Hayez, 2006b ; Tisseron, 2008). Nous avons du mal à bien catégoriser ces manières de faire et nous les reprendrons encore dans le paragraphe consacré aux fabulations.

IV. Il y a encore les mensonges exprimés pour avoir ou reprendre du pouvoir. Sensation intéressante même lorsqu'elle s'avère (partiellement) illusoire ! Cette motivation peut être couplée à la précédente, où l'enfant vise à se mettre en évidence.

- Certaines fois, ce n'est ni plus ni moins qu'un jeu. Pour mystifier, se différencier, se sentir vivre. (On parle d'ailleurs ici de « mensonge ludique ».)

> Évoquons à nouveau Sarah, cinq ans et demi, reçue en thérapie individuelle (JYH) pour se libérer d'un grave stress post-traumatique, suite à une

agression récente de sa famille[3]. Aujourd'hui, Sarah a mis en scène un magicien (petit personnage Playmobil) et une poule, modelée en plasticine, qui font bon ménage, comme Saint-Exupéry qui aurait apprivoisé son renard. Un soir, un rôdeur (autre personnage Playmobil) les importune : le magicien l'enferme dans une boîte mais la nuit la poule va le délivrer. Allez savoir pourquoi ! Peut-être pour montrer qu'elle n'est pas totalement sous l'emprise du magicien. Au petit matin, nous faisons un jeu de rôle, moi dans le rôle du magicien et Sarah dans celui de la poule : « — Poule, sais-tu ce qui s'est passé ? — Non. — As-tu vu quelque chose ? — Non, je dormais. — Sais-tu qui a délivré cet homme ? — Je ne sais pas. — Est-ce toi, poule ? — Non, je dormais. » Tout l'échange a lieu avec beaucoup d'aplomb. Tranquille, Sarah a les yeux rivés dans les miens. Le magicien abandonne donc la partie : « Bon, espérons qu'il ne reviendra pas. » Le thérapeute, lui, pense qu'il ne faut pas passer son temps à moraliser les enfants et qu'ils doivent parfois « gagner » sur la base de leurs mensonges. Et que, dans son transfert, Sarah s'est offert symboliquement un moment d'indépendance par rapport à moi... : les petites poules peuvent être plus fortes que tous les grands messieurs du monde, peut-être les magiciens, mais peut-être aussi les bons psys plus puissants qu'ils ne s'en donnent l'air. Et cela, en allant même jusqu'à délivrer des rôdeurs, agresseurs potentiels...
Quant au psychologue développementaliste, il reçoit confirmation qu'un enfant de cinq ans peut produire du mensonge intentionnel bien structuré, pour le plaisir de se sentir le plus fort (mettre l'adulte en boîte, en quelque sorte...).

- Mais ces mensonges « pour le pouvoir » sont loin d'être toujours aussi gratuits et ludiques que ce que nous en montre Sarah. Souvent, c'est parce que l'enfant se sent menacé qu'il tente de vérifier sa propre force et son inaccessibilité face à la pensée de l'autre, en se hasardant au mensonge.
  Les séparations parentales qui se compliquent par des conflits, avec implication affective des enfants, représentent un paradigme très contemporain des situations où les plus jeunes peuvent éprouver un besoin d'exister et de protéger leur intégrité à travers des manifestations de pouvoir. Renforcés par les liens de loyauté, ces drames humains conduisent les enfants à banaliser l'usage des mensonges (Hayez, Kinoo, 2005*a* et 2005*b*).

3. J'en parle de façon plus détaillée dans le texte « Quand le monde agresse l'enfant », consacré aux traumatismes psychiques (voir sur mon site web la page www.jeanyveshayez.net/brut/700-mond.htm)

> En séance individuelle (JYH), Sabin, quatorze ans, se plaint d'une sorte d'obligation qu'il ressent de « tout le temps » mentir à sa mère. À propos de tout et de rien : son comportement et ses tâches à l'école, les copains qu'il a vus, ce qu'il a fait quand il était tout seul, etc. Même « quand je n'ai rien de mal à cacher ». Mais la maman de Sabin, récemment séparée de son mari exerce une autorité de fer sur Sabin et son jeune frère Damien, douze ans, et les empêche moralement de voir leur père. Elle disqualifie celui-ci à longueur de temps et affirme à Sabin qu'il vaut bien son père pour ce qui est de sa capacité à mentir. En plus elle se laisse séduire par le jeune frère, qui réussit beaucoup de performances brillamment et tapageusement. Alors, en mentant, que veut Sabin, qui ne parvient pas à s'opposer clairement et verbalement quand il en a envie ? Protester rageusement ? Exprimer à la fois ouvertement et indirectement une zone d'inaccessibilité en lui ? Attirer l'attention tristement, par un comportement négatif : ce qui est une autre manière de reprendre du pouvoir sur un parent tenté d'installer ailleurs ses préférences ?

V. Cette dernière éventualité nous amène à signaler brièvement deux autres fonctions plus rares du mensonge :

- celle de l'auto-agression : déjà réputés menteurs, certains enfants « s'enfoncent » en produisant à répétition des mensonges souvent invraisemblables et facilement décelables, qui leur valent insultes et punitions. En éprouvent-ils une sorte de plaisir masochiste ? Ou, comme dit plus haut, celui de reprendre du pouvoir sur l'autre *via* leur manière d'être obstinément négative ? Ou, plus simplement, se sentent-ils diffusément mauvais et à la recherche de coups de bâton qu'ils croient mérités ? Dans le même ordre d'idées, et encore plus rare, on voit certains enfants s'accuser de méfaits qu'ils n'ont pas commis ;
- celle de la destruction : la haine et le besoin de vengeance, voire une cruauté perverse plus gratuite peuvent habiter certains enfants et les pousser à mentir pour faire souffrir ou provoquer des destructions morales sinon physiques chez autrui. C'est surtout le cas à partir de la préadolescence : pour peu que la conscience morale de base ne soit pas très consistante, et que le jeune ressente aussi un certain attrait pour la toute-puissance, il lui arrive de recourir au mensonge pour faire tomber un gêneur ou un ennemi.

  Par exemple, en institution résidentielle, on peut se venger de la sorte d'un éducateur vraiment « dégueu ». Ici aussi, on peut s'y mettre à deux ou trois, avec une histoire très bien construite. Dans le même ordre d'idée, il y a le mensonge pervers du grand enfant ou de l'adolescent qui accuse un adulte pour ne plus avoir de contacts avec lui ou pour changer de lieu d'habitation.

Les réactions des adultes

Ces réactions procèdent parfois d'une sincère désolation et tristesse, comme si l'enfant épanoui ne pouvait être que « pur et innocent ». Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à ces adultes la tromperie intentionnelle à laquelle Jésus se livre à douze ans, probablement pour affirmer son pouvoir, en fuguant et en laissant ses parents inutilement sans nouvelles de lui pendant trois jours.

D'autres adultes sont plutôt vexés, blessés dans leur orgueil et leur volonté de puissance parce que, par son mensonge, l'enfant « les a eus », au moins un certain temps.

D'autres encore s'aveuglent et ne veulent pas comprendre que, si l'enfant leur ment, c'est parce qu'eux-mêmes sont trop effrayants ou menacent trop ses pensées, projets ou sentiments intimes et légitimes.

Et donc, avant de nous précipiter dans la disqualification ou la punition, nous devrions chercher à comprendre pourquoi l'enfant a menti. Et en conclure parfois que c'est nous qui sommes trop effrayants, trop possessifs, trop menaçants... ou trop indifférents, et revoir nos attitudes. Sans passer pour autant sous silence que l'enfant a commis une faute en falsifiant volontairement la vérité, mais en lui accordant des circonstances atténuantes chaque fois que nous y sommes pour quelque chose !

Plus que jamais, nous devrions vérifier l'ambiance d'authenticité et de fiabilité qui émane de nous lorsque nous communiquons. Elle constitue le plus payant et le plus redoutable des modèles pour l'enfant !

Et comment réagissons-nous quand il nous dit des vérités que nous n'aimons pas entendre, qu'il nous fait part de projets — petits ou grands — différents de nos rêves, ou qu'il nous avoue avoir commis une bêtise ou une faute ? De notre accueil, de notre respect, de notre justice et de la modération de nos propos dépendra qu'il persévérera dans son envie d'être authentique et fiable, ou qu'il se découragera et cherchera à tromper les gens imbuvables que nous sommes à ses yeux.

Après avoir esquissé ces quelques attitudes générales, passons en revue comment réagir à « l'acte-mensonge » lui-même :

- nous efforcer de comprendre sa raison d'être : elle ressort d'une ou de plusieurs des catégories que nous venons d'évoquer. Chercher si nous pouvons répondre à la demande sous-jacente plus positivement, par des modes relationnels et des propositions qui apaisent plus radicalement l'enfant qui a menti ;
- « ignorer » nombre de mensonges pas très importants ; ne pas entrer dans le jeu de l'enfant en leur donnant le résultat qu'il escompte ; ne

pas non plus le disqualifier ni l'insulter grossièrement, en tant que personne ;

- récompenser positivement ses prises de position authentiques et fiables courageuses, chaque fois que c'est possible. Valorisations morales (félicitations), et même, à l'occasion, une récompense matérielle qui lui démontre combien son rapport à la vérité fait plaisir ;
- n'interdire vraiment et ne sanctionner clairement, *via* punitions ou exigences de réparation, que les mensonges les plus matérialistes ou les plus destructeurs, ceux qui nuisent vraiment aux biens, à la sécurité ou au bonheur des personnes.

Chapitre 12

Verbalisations d'interprétation hasardeuse (A ?? – F ??)

C'EST SOUVENT SEULEMENT SUR PAPIER, pour clarifier ses idées et simplifier le raisonnement, que l'on peut décrire des phénomènes ou des fonctionnements « purs », dont la forme extérieure est typique et la signification bien et simplement identifiable. Sur le terrain de la vie, ce qui se passe est plus mouvant, plus mélangé et les significations peuvent demeurer franchement spéculatives. Ailleurs, elles s'additionnent et s'enchevêtrent. Il n'est même pas rare qu'un événement ou une énonciation précis soit porteur de significations opposées : quand il ment, tel enfant, qui ne se sent pas important, peut vouloir à la fois agresser son entourage et attirer l'attention sur lui !

Nous décrirons donc quatre phénomènes qui posent des questions difficiles quant à leur rapport à l'authenticité et la fiabilité : ce sont les secrets bien délimités, les domaines privés de la vie, les fabulations, et certains « nœuds gordiens » auxquels aboutissent occasionnellement révélations, affirmations et témoignages des enfants.

QUEL ENFANT N'A PAS DE SECRET ?

Le champ des secrets est vaste, et ses frontières floues. Nous ne parlerons pas ici des secrets de famille, ni de la question de la confidentialité en thérapie, que nous avons traités dans d'autres écrits (Hayez, 2001). Nous nous limiterons à une réflexion sur le secret précis et détenu par le seul enfant.

Qu'est-ce que c'est, un secret d'enfant ?

C'est une information volontairement non communiquée qui porte sur la réalité externe, celle des faits (« J'ai trouvé cent euros dans la rue » ; « On joue au docteur avec Lætitia ») ou celle des sentiments (« Maman est triste parce que papa la dispute, je ne dors pas, je les entends »). Plus rarement, l'information secrète porte sur l'enfant lui-même (le journal intime de l'adolescent ; la confidence sur ce qu'il vit, faite seulement au meilleur ami) ; ou, surtout pour les plus jeunes, elle est de caractère ludique (« J'ai un trésor caché dans ma cabane »).

La nature, le contenu du secret sont donc des plus variables. Les secrets les plus purs sont bel et bien des savoirs nouveaux, inattendus ou grignotés de haute lutte dans les dictionnaires de la vie ou de la famille. Ils sont objectivement exacts ou erronés (mais oui, en cour de récréation, bien des erreurs se transmettent sous le sceau du secret !).

Leur contenu peut apparaître anodin aux yeux de l'adulte (« Moi, je sais que le Père Noël n'existe pas »).

Mais ils peuvent aussi s'avérer graves et lourds de conséquences potentielles (tel enfant de huit ans ne raconte pas ses pratiques sexuelles si amusantes avec les jeunes ados du quartier ; tel autre a découvert un secret sur sa filiation qui le perturbe, mais il n'ose pas en parler).

Les secrets peuvent être gais (« Je l'ai embrassé sur la bouche, mais tu ne le dis à personne »), tristes (« Mon grand-père a été en prison »), honteux (« J'ai plus ou moins forcé ma petite sœur à regarder mon éjaculation ») ou fantaisistes (« Dans ma boîte à trésors, il y a le plan secret d'une fusée »). Un peu de tout, somme toute !

Plus souvent encore que les enfants, les adolescents choisissent de garder farouchement caché ce qui leur est arrivé de pénible, de honteux ou de traumatisant, parce qu'ils ne sont pas fiers d'eux ou qu'ils détestent l'idée d'être aidés. C'est parfois bien plus tard qu'ils en parlent, à leur partenaire sentimental, à un psychothérapeute ou à l'abri de l'anonymat sur un forum d'Internet.

Quelques considérations sur la gestion du secret

Le secret est considéré par son détenteur comme sa propriété privée. Les étrangers n'ont pas le droit d'entrer de force pour l'éventer. C'est l'enfant qui décide. Il en dissimule donc totalement l'existence ou ne le révèle plus ou moins solennellement qu'au(x) confident(s) de son choix (« Je vais te dire un secret, mais tu promets de ne le dire à personne »).

Il existe assez souvent des pactes implicites à ce propos : surtout à partir de l'adolescence, dans les fratries, chacun connaît telle ou telle pratique de l'autre, plus ou moins transgressive aux yeux des parents et ignorée par eux, et c'est le pacte réciproque du silence[1]. Les parents en seront tout au plus informés vingt ans après, lors d'une fête de famille, où les ados devenus adultes évoqueront leurs exploits cachés à grands éclats de rire...

Le détenteur du secret est souvent unique ; mais ce peuvent être aussi trois ou quatre copains, Wendy et sa meilleure amie, voire un adulte et un enfant (variante anodine : ils préparent l'anniversaire de maman ; variante sinistre et perverse : l'enfant a vu l'amant de sa mère qui lui demande de garder le secret).

L'énergie mise à protéger le secret est souvent significative : depuis les précautions matérielles jusqu'aux mensonges actifs lorsqu'un étranger s'en approche d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'est pas toujours le cas : que l'on pense aux « jeux », aux « trahisons » autour de certains secrets de cour de récréation, qui en sont à peine, et doivent voler de bouche en bouche comme un jeu de cache-cache. Autant pour les secrets qui se baladent sur ces cours de récréations modernes que sont les *chats* comme MSN ou les réseaux sociaux type Facebook.

Cette propriété qu'est le secret, l'enfant se l'est parfois appropriée de haute lutte, en prenant des risques, parce qu'il voulait « être au parfum » de quelque chose qu'il ignorait : alors il a espionné, fait pression sur un tiers, lu un livre interdit (ou en plus contemporain, il a été visiter un site web interdit).

Parmi ce qui se conquiert de haute lutte, une mention particulière pour le « secret de famille », d'abord connu des seuls adultes et caché aux enfants. Parfois ceux-ci subodorent le secret, dont les conséquences suintent dans la vie quotidienne et relationnelle ; ils se mettent à fureter pour en savoir plus, et tombent plus souvent qu'on ne l'imagine sur

1. C'est un des indicateurs parmi bien d'autres du passage à une psychologie adolescentaire : les enfants sont beaucoup moins capables de garder le secret à propos des « bêtises » de leurs frères et sœurs.

le pot-aux-roses. Le pire, alors, c'est que le clivage persiste : chacun connaît le secret dans son coin, sans oser en parler aux autres ! D'autres fois, c'est un acte qu'il a commis lui-même, ou qu'il a vu et auquel il décide de conférer le statut de secret. Ailleurs encore, un savoir lui a été transmis et l'initiateur de ce savoir nouveau demande le secret (« Ne pas raconter au petit frère comment on fait les bébés ; ne pas dire ce truc que je t'ai appris pour tricher aux examens... »).

Les sentiments vécus par rapport à beaucoup de secrets sont souvent forts et peuvent être très variés : honte, culpabilité (« J'ai fait quelque chose de très mal que personne ne sait ») ; angoisse (« Si mon père savait ce que je sais déjà, lui qui me croit un bébé, il serait furax ») ; sentiment de délivrance (« J'ai percé un fameux mystère ») ; joie (« Ahah, moi je sais ! ») ; séduction des autres et prise de pouvoir (« J'ai peut-être bien quelque chose à vous révéler, mais comment allez-vous le mériter ? »).

Secret ou mensonge ?

Comme illustré plus haut, on considère parfois comme un secret la non-relation par l'enfant d'un acte honteux ou mauvais qu'il a commis ou dont il a été le témoin. Mais à notre sens, même s'il peut être important pour la construction de sa personnalité de conserver parfois le silence sur ses exactions, on s'approche alors du mensonge par omission : l'intention de l'enfant est davantage de tromper l'autre pour s'éviter des ennuis, bien plus que de jouir d'une propriété privée qu'il est seul à habiter.

Quand il est interpellé par un tiers (l'adulte, un vague copain) dans une zone d'information qui approche ou inclut le secret, l'enfant commence le plus souvent par se taire ou par mentir activement. Secret et mensonge ne sont donc pas incompatibles, mais le mensonge, ici, n'est qu'une stratégie, un moyen pour sauvegarder le secret.

Quoi qu'il en soit, lorsque les enfants ont des secrets et les protègent, il est bien difficile de dire si, à le faire, ils demeurent authentiques. Ils peuvent parfois faire semblant de ne pas être concernés, puisque le secret est censé ne pas exister (plutôt A–). Mais ils peuvent aussi adhérer à une motivation non exprimée plus profonde, qui leur souffle à l'oreille « Dans tes pensées, il est important qu'existent des propriétés privées » (A ?). On peut raisonner de la même manière à propos de la fiabilité : dans sa volonté de protéger son secret, l'enfant peut cacher des informations objectives qu'il connaît ou dire des mensonges à leur propos, sans désirer pourtant fondamentalement tromper l'autre (F ?).

LES DOMAINES PRIVÉS DU FONCTIONNEMENT DE CHACUN

Face à leurs semblables, les motivations générales de bien des êtres humains oscillent entre la sociabilité et l'égocentration : s'investir dans le relationnel ou vivre pour soi ; faire confiance, s'abandonner à l'autre, partager avec lui ou se retirer en soi-même, ne pas faire part de son intimité, se débrouiller tout seul, ne pas accepter les contraintes liées à la vie sociale.

L'enfant est partie prenante dans cette oscillation ; on le repère clairement aux alentours de deux ans, l'âge de l'affirmation de soi et de ses « Non, moi tout seul » qui se répètent à l'envi..., mais qui sont tout de suite suivis par des grimpettes, pour aller se lover sur les genoux de maman.

Au fur et à mesure qu'il grandit, ça continue : l'enfant s'ouvre à ceux qu'il aime et alors il leur communique de façon authentique ses pensées et ses sentiments. Mais, à d'autres moments, il a besoin aussi de vivre seul. Winnicott disait déjà qu'un enfant en bonne santé mentale a la capacité de jouer seul (Winnicott, 1969). Sur les murs des toilettes d'une maison d'enfants de 12-13 ans, on voyait inscrit en grand non pas un graffiti obscène, mais : « Enfin seul ! »

En référence à ces moments de la vie où l'être humain désire être seul, il est inéluctable que l'autre, même celui que nous chérissons, ne sache pas tout de nous. Une des questions que l'être humain déteste le plus s'entendre poser, dès son enfance, c'est : « À quoi penses-tu ? » Le classique « à rien », qui s'en suit si souvent est mille fois mérité ! Élaborer en majeure partie personnellement sa pensée et n'en faire part que quand on le souhaite, voilà qui est typiquement humain. Ne pas vivre à ciel ouvert et ne pas montrer tout ce que l'on fait, l'est tout autant.

> Émilien a juste deux ans lors de la naissance de son petit frère. Il l'accueille plutôt bien, et observe attentivement toutes les interactions entre le bébé et sa maman. Un jour celle-ci, venant vérifier si Émilien n'a pas fini sa sieste, le découvre assis dans son lit, la veste de pyjama bien relevée ; un vague sourire de tendresse aux lèvres, il est occupé à donner le sein à son nounours favori. Dès qu'il voit sa maman, il abandonne précipitamment son jeu... et son Nounours, et se plonge très gêné sous les couvertures.
>
> Émilien, petit garçon raisonnable et courageux, n'avait sans doute pas su ou voulu faire comprendre qu'il avait toujours besoin, lui, d'un maternage très physique, et il ne l'avait pas fait savoir suffisamment. Peut-être aussi Émilien-le-Grand aimait-il s'identifier, en secret, à la puissance de sa maman... Quand ce petit manège a été découvert, il a eu très peur, comme si l'adulte allait

> nécessairement lui reprocher, et d'avoir eu un secret, et que ce soit justement celui-là.
>
> Heureusement, sa maman a pu sourire et le rassurer sur son droit à « jouer à la maman » quand il était tout seul... ou en compagnie. Et le hasard de cette confrontation lui a permis de comprendre la nostalgie[2] dont souffrait par moments son aîné soi-disant *brave heart*, et de mieux en tenir compte.

À peu près tout et son contraire peut faire partie du jardin secret de l'enfant.

On y trouve plutôt fréquemment des « éléments pulsionnels » dont il redoute que les adultes ne les acceptent pas. Il ne parle donc presque pas de sa vie sexuelle, la vraie, celle de ses fantasmes et de ses explorations de terrain, et pas les questions à moitié innocentes qu'il pose de loin en loin à l'adulte pour continuer à passer pour un bon petit soldat. Il ne parle pas non plus de ses fantasmes agressifs les plus terribles, voire de quelques passages à l'acte particulièrement sanglants, pas plus — évidemment — qu'il ne parle de ses transgressions.

Mais le jardin secret n'est pas fait que de ces produits sulfureux. Plus l'enfant grandit, plus une partie de sa vie et de ses pensées échappe à son entourage : « C'est secret ; c'est perso » Et il est bon qu'il en aille ainsi pour la construction de sa confiance en soi et de sa capacité à s'autogérer. De même qu'il est bon, pour la convivialité et la joie d'être ensemble, que tout ne se dise pas dans la communication.

À nous donc, parents et éducateurs d'assumer que nous ne connaissons pas tout de notre enfant et de moins en moins au fur et à mesure qu'il grandit, et que nous ne devons pas chercher à tout savoir. Contentons-nous d'évaluer si sont « au vert » dans son quotidien de grands indicateurs comme : sa joie de vivre ; un bon niveau de sociabilité ; sa créativité ; sa capacité à produire et à terminer des tâches et un investissement au moins raisonnable de l'école ; un faible niveau de signes de stress, sans montée préoccupante, etc. Redisons-le encore une fois, porteur de ces indicateurs, l'enfant en bonne santé mentale ne l'est jamais que suffisamment bien.

2. Nostalgie : étymologiquement souffrance, mélancolie parce que l'on est éloigné du port, du pays d'origine... ici au propre et au figuré, le sein maternel !

DE LA VANTARDISE À LA FABULATION

Vantardises et jeux d'identité

Beaucoup de jeunes aiment se vanter occasionnellement : on les voit « frimer » dans un contexte social précis où ils cherchent par leurs excès de langage un statut plus avantageux que celui de la réalité. Ils peuvent aussi se poser en perpétuels et invétérés frimeurs, difficiles à supporter pour les autres, quoique plutôt aveugles sur l'effet négatif qu'ils produisent alors.

Pour les beaux yeux de son public, le jeune ici concerné gonfle les performances qu'il a accomplies, les expériences qu'il a faites, voire ses dimensions corporelles intimes ; il s'attribue aussi des sentiments forts (« Je vais lui péter la gueule »)... ou une indifférence face à ce qui est difficile (« Ça ne m'a rien fait »). Mais lorsqu'il s'énonce de la sorte, ce qu'il dit reste vraisemblable et il sait que sont mensongers ses dénis et autres créations verbales de toutes pièces (A– F–).

Certains jeunes aiment s'attribuer des identités variées lorsqu'ils vagabondent sur le Net. En raison de la haute technologie flexible de celui-ci, ils peuvent même se présenter dans le même salon public de *chat* comme un garçon de quinze ans plutôt timide, une fille de dix-huit ans, vraie bombe sexuelle, et un homme de trente-cinq ans en passe d'aventures... Ils recourent à deux ou plusieurs pseudos avec des symboliques différentes, voire opposées, pour apparaître sous plusieurs facettes dans les blogs ou les pages Facebook qu'ils créent ou dans les jeux vidéos multi-joueurs. Ils peuvent pousser loin les scénarios relatifs à ces prises transitoires d'identité. Beaucoup de psychologues experts des multimédias considèrent néanmoins que ces sortes de jeux de rôle et de rêves éveillés dont les ados maîtrisent le début et la fin, sont plutôt positifs pour eux. Leur volonté n'est pas de tromper leurs interlocuteurs avec une malignité perverse, mais plutôt d'expérimenter des facettes sommeillant en eux, ou de vivre quelque temps un rêve dont ils savent bien qu'ils ne le concrétiseront jamais (être une jolie fille, par exemple pour un rude rugbyman de seize ans, pas homosexuel refoulé pour autant). C'est proche de la fabulation, mais ce n'en est pas vraiment une parce que le jeune garde une excellente maîtrise sur ce qu'il dit et fait, et sait qu'il joue à être, le temps d'un *chat* ou de la mise en place d'un blog, ce qu'il n'est pas majoritairement dans sa vie incarnée du moment (donc, plutôt A+ et F variable).

Les fabulations *stricto sensu*

I. *Les critères constitutifs.* Les fabulations sont des exposés d'expériences passées présentées comme réelles alors qu'elles n'ont pas existé, en tout cas pas avec l'ampleur qui leur est attribuée. Autant pour des projets, des anticipations, présentés comme devant s'opérationnaliser ou en voie de l'être, alors qu'ils ne sont que du vent (F –).

Quoique souvent outranciers, ces exposés ne sont néanmoins pas de l'ordre de l'impossible mais plutôt de celui du peu vraisemblable.

Ils sont racontés avec une foi vibrante et chargée d'émotions ; plus essentiellement, celui qui les raconte a les idées momentanément brouillées à propos de leur degré de réalité : une partie de sa personne se laisse auto-suggestionner et y croit, au moins superficiellement (A+ ?).

L'auto-suggestion est donc une composante dynamique fondamentale du processus de fabulation.

Nous avons déjà fait référence à cette capacité de l'être humain à s'auto-suggérer ; dans un paragraphe spécifique (p. 130), nous y décrivions quelques catégories d'adolescents qui y recouraient à propos de harcèlements ou d'agressions, surtout sexuels, qu'ils se persuadaient d'avoir subis : l'on pourrait dire aussi que, ce qu'ils énonçaient alors, c'étaient des fabulations, mais dans un secteur bien limité et pas avec la dimension « d'énormité-invraisemblance » qui les caractérise souvent.

Le fabulateur peut finir par abandonner sa demi-conviction, *de facto* ou explicitement, sans qu'il ne soit nécessaire de recourir aux neuroleptiques si utiles lors des délires : c'est une issue possible, mais pas certaine. On l'y aide surtout si, d'une part on ne le disqualifie pas et on ne s'oppose pas brutalement à lui et si, de l'autre, il n'obtient qu'indifférence polie en regard à ses fabulations. L'accueil amical de sa personne doit continuer, lui aussi, ainsi que des invitations à ce qu'il se réalise dans des domaines tout autres que ceux concernés par ses fabulations.

Pas simple à définir donc ! Les mots clés sont sans doute « peu vraisemblables — conviction molle ».

Mais pour tout compliquer, les fabulations, tout comme les mensonges, viennent parfois s'ajouter à un noyau central bel et bien objectif. Par exemple, un enfant abusé, éventuellement par plus d'une personne, surtout s'il vit dans un milieu capable de le suggestionner, peut se mettre à raconter un scénario de secte satanique ou de meurtres sexuels d'enfants, et s'y tenir avec plus ou moins de ténacité[3].

3. Nous ne nions pas pour autant toute possibilité d'existence aux sectes sataniques et autres associations de très grands pervers. Le beau film *Eyes Wide Shut* qui termine la

II. *Les enfants concernés.* Un recours intense et durable à la fabulation est indicateur d'une mauvaise santé mentale. Chez quelles catégories d'enfants le rencontre-t-on surtout ?

- Des enfants carencés affectifs, en mal d'amour et en besoin de reconnaissance, peuvent raconter des histoires extraordinaires pour se faire du bien à eux-mêmes et pour capter l'attention de l'autre. Leur souffrance se lit néanmoins en filigrane de leur récit : ils disent avoir été kidnappés et avoir pu s'enfuir, en le narrant avec forces détails. Ils connaissent soi-disant un secret exceptionnel. Ils viennent d'être engagés par le FBI pour participer à des activités d'espionnage, etc.
  Parfois leur récit porte sur leurs parents perdus qu'ils idéalisent du même coup : nous en avons déjà donné l'une ou l'autre illustration. Certains enfants adoptés fabulent, plus souvent dans le secret de leur cœur qu'ostensiblement, en s'attribuant des parents maharadjahs à qui ils ont été volés.
- Certains préadolescents ou adolescents narcissiquement fragiles, fondamentalement peu sûrs de leurs capacités et de leur valeur aux yeux des autres, dénient cette incertitude et font monter la sauce en racontant, eux aussi, des fariboles répétées : ils ont été témoins ou associés à un fait exceptionnel ; leurs performances sont incroyables, etc. La frontière entre la simple frime, le mensonge plus appuyé, la fabulation pathologique... ou l'histoire fantastique que l'on se raconte pour rêver n'est pas simple à tracer. Leurs copains les repèrent souvent bien vite et ces « mytho » ne les intéressent pas vraiment : il faut garder une certaine proportion de décence dans la frime, quand même si l'on ne veut pas se retrouver dans le groupe des « rej[4] » !
  Sur le Net, ils peuvent longuement donner le change à leurs interlocuteurs anonymes. On les voit alors s'attribuer une histoire de vie à la Zola, ou une identité glorieuse. Ils peuvent aussi présenter leurs fantasmes sexuels comme des réalités avérées (« Moi, je couche avec ma sœur, ou ma mère... Moi, je lé déjà fé avec beaucoup d'adultes ») : ils trouvent alors des interlocuteurs qui ne demandent qu'à les croire et se construisent à deux des scénarios pervers. Le discours « mytho » est parfois encore bien plus structuré : on sait qu'il se balade des grands « mytho du Net », mais de là à les débusquer à coup sûr !

carrière de Stanley Kubrick (1998) pourrait bien avoir son noyau dur de vérité. S'il est peu vraisemblable que deux cents personnes se réuniront jamais comme dans le film pour des partouzes très ritualisées, on ne peut pas en dire autant de dix, vingt ou trente !

4. Rej : rejetés : terme utilisé dans les collèges et lycées, et opposé au terme « *people* ».

- Viennent ensuite certains enfants jeunes (avant l'âge de neuf, dix ans), peu éduqués, peu encadrés, et laissés trop longtemps seuls — en tout cas sans commentaires d'adultes — devant les images de la télévision, des DVD et autres jeux vidéos. Surtout si ce dont ils sont abreuvés, ce sont les dessins animés faciles (japonaiseries — japoniaiseries), où la confusion est perpétuelle entre réel et imaginaire. Peut-être un facteur d'équipement génétique — une propension à l'imagination floride — joue-t-il également un rôle. Quoi qu'il en soit, lorsque l'enfant est saturé par ces sources d'imprégnation, on assiste à un vrai **syndrome d'intoxication par l'image**. Dans sa forme la plus complète, les signes principaux en sont :
  - rêveries, décrochages dans la vie éveillée, surtout quand elle est austère (école) ;
  - poursuite, à haute voix, pendant la journée, de la relation aux images (gestes, émissions sonores). Ces échappées ont lieu de façon inattendue et brusque dans la vie quotidienne et pas seulement dans les espaces prévus pour jouer et rêver ;
  - collections et intérêts obsessionnels, ciblés sur ce que montrent les images ;
  - fabulations : croyances dispersées que le monde imaginaire est réel... angoisses et excitations émotionnelles liées.

  Heureusement, si le sevrage est de qualité, la réversibilité du syndrome est totale.
- Dans un autre ordre d'idées, dès leur plus jeune âge, certains enfants sont très peu structurés. Leurs fonctions cognitives, affectives et sociales se développent de façon dysharmonique[5] ; ils sont souvent habités par de nombreux fantasmes anxieux aux contenus primitifs (« les monstres qui pourraient les emporter dans des sacs »). D'autres fantasmes gravitent autour du non-amour et de l'abandon. Ces enfants « montrent » l'existence de leurs fantasmes dans des comportements agités, insécurisés, agressifs ou captatifs, mais ils peuvent également en parler en exprimant avec conviction et répétitivité que les agresseurs, fruits de leur imagination, existent bel et bien et qu'ils s'y sont confrontés, qu'on les a déjà laissés longtemps tout seuls ou battus, etc.

---

5. La littérature pédopsychiatrique francophone les connaît sous le nom de « dysharmonies évolutives » ou « dysharmonies psychotiques » pour leurs formes les plus graves, où le rapport à la réalité devient bien fragile.

Ces tableaux de dysharmonies, avec intrication d'éléments psychotiques et de mécanismes névrotiques ainsi que ceux associant troubles de personnalité et déficience mentale représentent des situations où il n'est pas toujours possible de faire la part des choses entre réalité traumatisante vécue et réexprimée, fabulation, mensonge, processus délirant. Ces enfants et adolescents demandent une approche psychothérapeutique et rééducative intense et une éducation contenante de qualité.
Pour les autres catégories de fabulation, on devrait être attentifs aux besoins émotionnels plus fondamentaux qui leur sont sous-jacents et y répondre. Par rapport à la production fabulatoire elle-même, la meilleure réaction est l'indifférence : démontrer à l'enfant, par l'absence d'écoute, qu'il ne présente aucun intérêt quand il fabule. Ne pas en remettre en étonnement positif (parfois un peu moqueur), mais ne pas non plus chercher à démontrer que c'est impossible. Tout simplement parler d'autre chose ou s'en aller.

QUELQUES INEXTRICABLES NŒUDS GORDIENS

Face aux dires d'un enfant, il demeure parfois impossible de démêler la part du vrai et celle du faux, même pour des experts chevronnés. Dans ces situations, le discours est souvent confus, embrouillé, l'enfant se montrant incapable de fournir des détails précis ou en changeant plusieurs fois la teneur. Ailleurs, il en remet en détail et expériences de plus en plus spectaculaires ou incroyables. Dans une minorité de cas, le discours est clair, bien ficelé ; le jeune — plus souvent un préadolescent ou un adolescent — s'exprime avec aplomb et sans variations temporelles, mais le contenu peu vraisemblable rend quand même les adultes perplexes...

Par définition, ces déclarations douteuses sont susceptibles de comporter une part de vérité objective, mais aussi d'erreur de bonne foi, de suggestibilité, de fabulation, de mensonge ou de pseudo-conformisme. La totale, quoi ! Et si l'enfant est psychotique — éventualité rare —, c'est plutôt avec le délire que se pose le problème du départage.

Facteurs constitutifs des discours les plus douteux

Les discours dont le rapport à la réalité objective et à l'authenticité est indéchiffrable se trouvent au carrefour de plusieurs composantes, impliquées chacune en proportions variables :

- *une faiblesse du développement cognitif* : elle porte sur la qualité des perceptions, sur leur intégration en référence à une base de connaissances préalables, sur la mise en mémoire et sur les remémorations, parfois demandées à l'enfant en décalage notable avec l'événement vécu. Plus le sujet est jeune et plus l'événement est lointain, moins la mémoire est capable de restituer des détails. Quant au cœur même de l'événement, c'est-à-dire aux actions principales qui le constituaient, il peut lui-même prêter à des erreurs ou confusions, mais plus rarement : l'enfant jeune, rappelons-le, peut compenser son ignorance par son imagination. Et à tous les âges de la vie, on peut faire des interprétations erronées en référence à ce que l'on vit (désirs, craintes...) ;
- *les pressions affectives exercées par les adultes, parfois sciemment, parfois à leur propre insu* : parents qui voudraient que tel événement se soit passé, par haine, pour se mettre en vedette, etc. ; experts et autres examinateurs qui écoutent l'enfant et se montrent inducteurs... La simple multiplication des interrogatoires d'un petit enfant lui fait souvent penser qu'on le ré-interroge parce qu'il n'a pas bien répondu, et donc qu'il doit modifier le contenu de ses dires ;
- *les sentiments que l'adulte inspire spontanément, même s'il s'efforce de se montrer neutre et serein* : par exemple, tel enfant peut avoir envie de se venger d'un papa qui les a bien laissés tomber, ou de consoler sa maman qui a l'air si triste. Il peut avoir peur d'être grondé très fort parce qu'il a commencé à dire un mensonge et, plutôt que de l'avouer, il s'enfonce et en rajoute pour tenter de convaincre.
  Parfois, c'est vis-à-vis des autres pairs qu'il faut montrer sa solidarité ou ne pas perdre la face ;
- *des vécus plus personnels de l'enfant* : le besoin d'attirer l'attention, jusqu'à se mettre en vedette ; la peur de la confrontation à un adulte, jusqu'à accuser celui-ci pour éviter le contact ; la peur de sortir du cocon reconstitué avec un parent, etc.

Quelques exemples

Lorsque ces composants s'agrègent, voici quelques nœuds gordiens susceptibles d'en résulter, parmi les plus fréquents :

I. Dans le contexte des séparations parentales difficiles, il s'agit des opinions négatives qu'émet une partie des enfants à l'égard du parent qui n'a pas leur garde principale. Ils peuvent critiquer sa personne et son attitude à leur égard, allant jusqu'à invoquer et à monter en épingle

des dysfonctionnements mineurs (« Il arrive me chercher parfois dix minutes en retard à l'école... c'est donc bien qu'il ne m'aime pas »), de la négligence, des brutalités, voire de la franche maltraitance. Tout ceci accompagné le plus souvent de réticences, sabotages partiels sinon refus francs au moment des visites. Dans ces contextes, le parent qui partage *de facto* le quotidien de l'enfant est loin d'être toujours franchement aliénant. Par définition, il n'est pas non plus positif à l'égard de son ex-conjoint. L'opinion résultante de l'enfant s'énonce en fonction des lunettes noires qu'il porte : mais nous avons dit précédemment qu'une pensée conformiste n'est pas une pensée inauthentique, une sorte de parole de perroquet qui ne penserait pas. S'y ajoutent éventuellement de la suggestibilité et du pseudo-conformisme agrémentés occasionnellement de mensonges plus précis. Mais comment démêler tout cela et surtout, y apporter la solution la plus juste ?

Il ne nous paraît pas inutile de rappeler que, dans d'autres écrits et dans la ligne de Maurice Berger, nous avons exprimé la conviction que l'hébergement alterné ne constituait pas un médicament à ces tensions lourdes et rémanentes. Dans l'article « L'aliénation parentale, un concept à haut risque », nous donnons des pistes pour accompagner ces situations (Hayez, Kinoo, 2005*a*).

II. Il s'agit ensuite de ce que deviennent les allégations d'abus sexuel émises par les tout-petits après un certain temps, lorsqu'ils constatent que personne ne les aide vraiment.

C'est presque aussi fréquent chez les tout-petits dont la parole spontanée, souvent inattendue, a d'abord été accueillie sereinement... mais qui constatent, eux aussi qu'il se produit ensuite des manœuvres mystérieuses, des conversations avec des inconnus gentils qui sournoisement, les font quand même parler de ça... et que rien d'autre ne se passe : à la longue, eux aussi figent ou transforment leur discours pour essayer de faire plaisir à leurs interlocuteurs, en s'auto-suggestionnant sur les supposées attentes de ceux-ci : éléments fiables, fabulations et mensonges peuvent alors se mêler inextricablement.

III. Vient ensuite ce qui a bien des chances de s'être passé à Outreau, et qui se situerait quelque part entre les deux vérités judiciaires opposées qui s'y sont succédé.

Un (ou des) enfant(s) est (sont) victime(s) d'abus sexuel. Par la suite, ils sont influencés par un discours suggestionnant émanant de leurs parents, par un besoin de se mettre en vedette les uns par rapport aux

autres, par une première écoute trop complaisante, par la peur de faire machine arrière... qui pousse à en rajouter au-delà du raisonnable...

On voit alors ces enfants s'embrouiller, en rajouter et offrir à leurs interlocuteurs les mêmes mélanges inextricables que les tout-petits susmentionnés. Il s'ensuit un drame, de toute façon, tel qu'a peut-être été l'horrible nœud gordien d'Outreau, une très mauvaise affaire pour la cause des enfants, nous y reviendrons tout de suite (Hayez, Lazartigues, 2004).

IV. Plus rarement, il y a le discours difficile à décoder des psychotiques dont le délire va et vient ou celui d'enfants retardés mentaux réputés imaginatifs, parfois perdus dans leurs rêveries, et chez qui l'outil-parole à disposition est de pauvre qualité. Il leur arrive régulièrement des expériences traumatisantes, et même plus souvent qu'à d'autres ! Mais comment attirer vraiment l'attention des adultes responsables de leur accompagnement ? Comment les faire sortir des représentations toutes faites qu'ils ont sur ces enfants ? Comment s'en sortir lorsque, de surcroît, ce sont ces responsables eux-mêmes qui les maltraitent ou les violent ?

En résumé

Dans un certain nombre de situations, l'incertitude règne en maître sur ce que pensent les enfants, sur ce qu'ils ont perçu ou subi ou subissent encore et sur la valeur de leurs comptes rendus[6]. Nous reviendrons dans le chapitre 14 sur les méthodes à employer dans ces situations de doute souvent irréductibles. Quoi qu'il en soit, il faut penser à mettre en place des écoutants très qualifiés pour recevoir des témoignages difficiles d'enfants, et il faut prendre des dispositions pour le faire très rapidement si ce sont des enfants d'âge préscolaire. Pour eux, une première audition par un professionnel qualifié devrait avoir lieu dans les 72 heures après la première révélation. Et elle devrait être soigneusement conservée, car il n'y a pratiquement qu'elle qui puisse faire référence (enregistrement vidéo ou au moins audio ou, au pire, prise de notes mot à mot). Comme on ne disposera jamais d'intervenants qualifiés en nombre suffisant pour

6. À noter qu'à côté du nœud gordien par excès, il existe celui par défaut : enfant qui se tait avec obstination sur l'essentiel de ce qu'il subit mais dont le comportement montre des signes nouveaux et sérieux de stress ou de désespoir, ou dans le comportement duquel il se produit des choses bizarres (absences inexpliquées ; drôles de messages sur son portable...). Face à un examinateur ou à un thérapeute, émanant de cet enfant, c'est le silence ou seulement de lourdes allusions ou des dessins pleins de symboles suspects (par exemple sexuels).

le faire (experts, policiers spécialisés...) peut-être devrait-on penser à donner aux pédiatres ou aux psys tout-venant, une bonne formation dans ce champ ; un bon entretien avec eux, ce serait déjà beaucoup, beaucoup mieux que rien !

Mettre un bémol à l'idée que tout enfant serait peu fiable

Néanmoins, il nous faut réaffirmer une constatation qu'une expérience de terrain de plus de trente ans nous a confirmée : l'enfant qui prend l'initiative de révéler un abus sexuel, une maltraitance ou une agression, dit souvent vrai, au moins pour l'essentiel de ce qu'il relate ; rares sont les fois où il ment, s'autosuggestionne, délire ou se trompe de bonne foi.

Nous nous référons ici à l'enfant qui, en dehors de toute pression d'un tiers porteur d'emprise sur lui, va trouver une personne qui a sa confiance, souvent longtemps après que les faits ont eu lieu ou ont commencé. Dame ! Il a besoin de bien du courage pour hasarder sa démarche. Il prend alors la très lourde responsabilité de mettre en cause un auteur de maltraitance ou d'agression souvent plus puissant que lui, parfois même un parent... et il s'avère capable de raconter avec des détails concrets plausibles et avec émotion le malheur qui lui est tombé dessus : dans un tel contexte et dans la grande majorité des cas, ce qu'il raconte est vraiment arrivé pour l'essentiel et il ne commet pas d'erreur sur la personne qu'il met en cause. Par la suite, plus on met de temps avant de le protéger efficacement et plus on multiplie les interrogatoires, plus sa mémoire s'effrite et se trompe sur des détails, plus il commence à avoir peur de ce qu'il a dit, et plus il est contaminé par l'inévitable dimension suggestionnante de certaines questions : alors oui, il peut se rétracter à tort ou s'embrouiller, d'autant plus considérablement qu'il est jeune.

C'est lorsque des pressions existent autour de l'enfant qu'il faut se montrer encore plus prudent, sans nécessairement enterrer *ipso facto* ce qu'il dit : au contraire, l'investigation doit être menée avec plus de délicatesse, de compétence et de minutie que jamais ! Nous pensons par exemple aux séparations parentales difficiles et aux tout-petits qui sont questionnés de façon soupçonneuse, voire inspectés corporellement lors des retours de séjour chez l'autre parent. Nous pensons aussi aux accusations collectives, entre autres en milieu scolaire, où une pression, même involontaire, peut émaner du regard des pairs, face auxquels on peut difficilement revenir en arrière... Oui, dans de telles circonstances, le risque augmente : en mentant sciemment ou en s'auto-suggestionnant, l'enfant ici concerné peut inventer de toutes pièces une histoire d'abus ou il peut amplifier la gravité de ce qui est arrivé et le nombre de personnes

impliquées... Néanmoins, l'inverse existe aussi, et probablement bien plus fréquemment : on connaît des responsables de collectivité qui, des années durant, s'en prennent aux plus fragiles des gosses sous leur tutelle, avec la tyrannie d'une dure loi du silence qui pèse sur tous.

Dans le même ordre d'idées, on exagère souvent l'ampleur du problème des fausses allégations d'abus sexuel dans le contexte de la séparation parentale : les études bien documentées montrent que de telles suspicions d'abus ne sont invoquées que dans cinq à six pour cent des situations de séparation... Certes, c'est déjà beaucoup, mais de nombreuses études montrent également que ces accusations sont fondées environ une fois sur deux. Non pas que tous les ex-conjoints se transforment soudain en pédophiles invétérés... Mais entre cet extrême rare et celui du dérapage occasionnel d'un adulte en manque (Hayez, 2004), ou la surgescence du besoin de « salir » l'enfant tant chéri par le parent gardien... il y a place pour quelques variantes.

L'affaire d'Outreau a constitué une très mauvaise chose pour la cause des enfants en difficulté. Comme l'a dit un des avocats des enfants, elle risque bien de nous ramener vingt ans en arrière. Il suffira, longtemps encore, que l'avocat d'un suspect murmure « Outreau » dans le prétoire pour frigorifier le plus honnête des juges (Gryson-Dejehansart, 2009).

Il a souvent existé dans l'Histoire des mouvements de balancier entre la place positive qu'on reconnaît aux enfants et le crédit qu'on leur accorde, d'une part, et de l'autre l'ignorance de leurs besoins et souffrances. Jusque vers 1995, on a eu tendance à prendre très largement en considération les accusations de maltraitance qu'ils dirigeaient vers les adultes... Mais voilà, avec tous leurs cris, ils ont commencé à encombrer et à déstabiliser l'ordre adulte. Alors aujourd'hui, on enregistre toujours leurs plaintes, certes, on prétend même avoir amélioré les techniques de leur audition. Mais ensuite, que se passe-t-il vraiment sur le terrain de l'aide et de la protection ? Quelques têtes d'adultes que l'on continue à faire tomber spectaculairement ne dissimulent-elles pas beaucoup d'inertie et d'agacement pour une majorité plus significative des cas ? La bureaucratie et la recherche d'homéostasie de la société des adultes ne sont-elles pas en train de reprendre le dessus ? Et le plus haut magistrat de France, de Belgique ou d'ailleurs viendra-t-il un jour présenter ses excuses pour ces milliers de petites victimes éconduites, et souvent renvoyées auprès de leur abuseur triomphant d'impunité ?

Alors Outreau, bonjour les dégâts ! Nous pensons au risque d'une non-écoute radicale, soi-disant parce qu'on aurait trop « sacralisé » la parole des enfants ces derniers temps. Mais nous pensons surtout à ces enfants dont le discours comporte un mélange très enchevêtré de vrai

et d'exagérations : eux, entre autres, risquent de faire les frais de la maxime : « On jette le bébé avec l'eau du bain. » Ils ont indisposé ; c'est compliqué de démêler l'écheveau de leurs dires et ils pourraient bien être rejetés en bloc à l'avenir... La Belgique, elle, a déjà opté pour la simplification radicale : dans le cas bien connu de Régina Louf[7] où se mélangent probablement lourds éléments de réalité et faux souvenirs, malgré des faits graves bel et bien reconnus et des rapports psychiatriques très nuancés, on a fait courir la rumeur qu'elle était complètement folle et qu'il fallait en finir avec elle... On n'investigue donc plus rien dans ce dossier.

7. Dans le déroulement de l'affaire Dutroux, le magistrat instructeur avait fait un appel public pour que les autres victimes d'abus sexuels se fassent connaître. Regina Louf a été la plus médiatisée d'entre elles : elle a raconté une histoire de vie effroyable d'abus sexuels pendant son enfance et son adolescence, avec d'autres mineurs impliqués, des abuseurs multiples de haut rang social (dont des hommes politiques) et des meurtres d'enfants.

PARTIE 3

ACCOMPAGNER LA PAROLE DE L'ENFANT

Chapitre 13

La communication verbale avec l'enfant

ET SI NOUS DONNIONS plus souvent et plus authentiquement la parole aux enfants et aux adolescents ? Pas nécessairement pour « suivre leurs désirs », mais pour les encourager à faire pleinement et socialement usage de cette faculté de s'exprimer en êtres libres, qu'ils possèdent en germe dès leur jeune âge. Probablement par crainte de se voir évincé, ou parce qu'il est pressé et n'a pas de temps à perdre, le monde adulte n'entend trop souvent la parole de l'enfant, surtout petit, que d'une oreille distraite, méfiante ou méprisante... De multiples expériences de mise à distance ou de dévalorisation réduisent donc au fil du temps l'élan de spontanéité et de liberté vécu par le tout jeune communicateur : on l'ignore, on lui dit que le bruit de ses mots dérange, il est « invité » à se taire pour « laisser parler les grands », à ne pas parler « à tort et à travers », à « savoir rester à sa place »...

Dans cette dernière partie, nous plaiderons donc pour que règne une communication de qualité entre les générations, en détaillant au moins autant le comment que le pourquoi.

Nous exposerons d'abord les composantes, côté adulte, d'une communication verbale « suffisamment bonne » avec l'enfant. Nous examinerons ensuite comment gérer les situations où l'on doute de l'authenticité

et encore plus centralement de la fiabilité des dires de l'enfant. Nous terminerons par quelques réflexions sur la fonction d'expert.

En rédigeant cette partie de l'ouvrage, notre projet était de décrire un « noyau dur », une zone centrale de ce que peut être la communication verbale avec l'enfant. Ce noyau dur aurait interpellé chaque lecteur, parent, enseignant, psychothérapeute, juge pour mineurs... qui en aurait alors déduit tout seul les voies de son « *software* spécifique ». Nous n'y sommes parvenus qu'en partie. Dans le texte, nous oscillons entre des moments de réflexion générale et d'autres où notre identité de psychothérapeute nous rattrape et nous inspire plus intensément. Il vous faudra donc faire preuve de créativité pour cibler ce qui vous convient et le discuter.

GÉNÉRALITÉS

Ce qui fonde la rencontre verbale

Quand l'adulte et l'enfant se parlent, les deux sujets qu'ils sont chacun, porteurs de leur singularité, fondent leur rencontre verbale sur :

- une capacité et une liberté de penser, de construire son monde intérieur, ses questions, ses valeurs. Y figure une « représentation » mi-originale, mi-héritée de ce que sont les autres, soi-même, la réalité extérieure ;
- une capacité de s'exprimer, de comprendre l'autre et de faire comprendre, variable selon l'âge, le degré de développement, l'état cognitif et psycho-affectif du moment ;
- tout être humain jouit également des droits de l'homme normalement reconnus par toute sa communauté de vie : en ce inclus une liberté de principe de penser son projet de vie et d'en mettre en œuvre les composantes non antisociales ; en ce inclus le droit de s'exprimer de façon non-destructrice, ou de se taire ;
- et puis, réciproquement, chacun est porteur des devoirs de l'homme ; il se doit donc de respecter les lois naturelles, ainsi que celles de la cité et les règles des groupes où il évolue si et seulement si celles-ci appliquent elles-mêmes celles-là. En ce qui concerne les règles, dans des groupes démocratiques, chacun a le droit de participer à leur élaboration lorsqu'il est devenu majeur. Enfant, le mineur d'âge est plutôt tenu par un devoir d'obéissance, qui ne devrait néanmoins pas s'assimiler à la soumission à un ordre tyrannique : la génération des adultes devrait pouvoir prendre en compte les commentaires et les propositions constructives des plus jeunes avec qui ils vivent et qui ont

la connaissance intuitive de nombre de leurs besoins, voire ce qui est bon pour l'avenir de l'humanité.

Différents âges, différents mondes

Même si l'adulte et l'enfant qui communiquent sont chacun un sujet humain, ils vivent dans des mondes différents ; pour l'un il s'agit d'un monde bien organisé et structuré et pour l'autre, c'est le monde du petit, fait en partie d'imagination et de fantaisie, d'ignorance et d'angoisse... puis ce sera celui de l'ado, méfiant et intransigeant. Explorons davantage ces différences et les conséquences qu'elles entraînent, d'autant plus marquées que l'enfant est jeune.

Celui-ci ne perçoit que trop bien la dualité entre le monde de l'ordre dominant et le sien, vulnérable et précaire. La perception et l'image intérieure qu'il se construit des adultes peut être impressionnante ; la façon de se présenter, la manière d'être, le statut et la stature des plus âgés impriment au moins un trouble dans le chef de l'enfant, même si aujourd'hui un certain nombre d'enfants-rois, et encore plus d'adolescents, font beaucoup de bruit pour le dénier et l'affronter.

De par son expérience de vie, ses souvenirs et ses apprentissages, l'adulte possède souvent une bonne capacité de s'adapter et donc d'entrer dans le monde de l'enfant. Ainsi, il peut simplifier son vocabulaire, ralentir son pas pressé, se montrer empathique à l'idée anxieuse qu'un voleur se tapit peut-être derrière la porte ou participer aux centres d'intérêts de l'enfant, par exemple en jouant avec lui sans bêtifier. En d'autres termes, il lui est possible de se transformer en « interlocuteur possible » sans néanmoins mythifier le résultat : même en se mettant davantage à la portée de l'enfant, l'adulte conserve un statut réel et imaginaire construit autour du pouvoir et de l'autorité. Assumons-le ! Même un apprivoisement délicat et patient à ses limites : la confiance du plus grand nombre ne sera jamais totale ; en outre, nous avons déjà parlé de l'importance pour chacun de conserver son jardin secret dès son plus jeune âge : c'est dans l'intimité de sa chambre que le petit Émilien donnait le sein à son nounours, et il a été très mortifié d'avoir été surpris...

Enfin, si l'adulte parvient à placer un pied dans le monde de l'enfant, il gagne à ne pas se laisser absorber par celui-ci. La communication intergénérationnelle structurante implique que persistent des différences statutaires. L'adulte en sait plus sur la vie que l'enfant et a le devoir de le transmettre ; il a le devoir de guider sans éteindre, de contenir, de contribuer à la socialisation, de protéger, de créer la confiance de base par la qualité de son affection chaste...

Intentions de l'adulte pour bien parler avec l'enfant

La rencontre verbale avec l'enfant s'organise dans le chef de l'adulte en grandes intentions qui ne sont pas toujours à l'œuvre dans leur ensemble, en tout cas pas au même moment. Voici les principales que nous détaillerons tout de suite :

- écouter ;
- se laisser parfois déstabiliser ;
- partager des idées et des connaissances ;
- partager un vécu expérientiel ;
- donner du temps au temps ;
- rassurer de façon non puérile ;
- donner des paroles de reconnaissance positive ;
- s'adapter aux caractéristiques des tout-petits.

(NB : nous ne traiterons pas dans ce chapitre des aspects directifs de la communication, qui jouent lorsque l'adulte est en charge directe d'éducation ou de représentation de la loi.)

ÉCOUTER

L'approche délicate de ce que connaît, imagine ou vit l'enfant

I. Déjà tout petit, l'enfant perçoit, intègre et mémorise ; il imagine tout autant, réfléchit et « pense » sa situation de vie... mais il n'est pas toujours capable ou n'a pas envie d'exprimer tout ce qu'il pense, même s'il se veut authentique et fiable. Il ne fait pas part de tout, ni spontanément ni sur commande, que ce soit pour le principe d'éprouver sa liberté, par prudence et par peur d'être puni, afin de ne pas passer pour incompétent, incapable ou encore par crainte de trahir un ami ou un parent...

N'est-ce pas parfois une source d'anxiété ou de honte trop vives que l'idée d'énoncer : « Pourquoi papa ne dort-il plus dans le même lit que maman ?... Je suis sûre que maman m'aime moins que ma sœur !... Pourquoi suis-je placé ?... Je n'arrive pas à me faire des copains en classe, et tous les autres, oui !... Il va m'envoyer en prison pour toujours, après ce que j'ai fait... Qu'est-ce que ça veut dire au juste : juge, tribunal pour mineurs ; disposer de mon procès-verbal ?... Je sais ce que ça veut dire alcoolisme, folie, placement, niquer... Comment dire à maman que

ce que je vois sur le Net est bien plus *hard* qu'au cours d'éducation sexuelle et que ça me trouble fort... C'est qui, tous ces gens qui s'agitent pour m'aider ?... Est-ce que je peux devenir homo, après ce que ce type m'a fait ?... Pourquoi est-ce mal ce qu'il m'a fait ?... Pourquoi on me demande toujours de recommencer à raconter la même chose ?... C'est quoi, une mauvaise mère ?... »

À ce propos, dans le livre de N. Huston (*Lignes de faille*, 2006), le récit de vie d'un garçon de six ans constitue une riche illustration de ce décalage entre la rudesse de la réalité perçue de façon solitaire via Internet et les illusions que les parents se font encore sur le fait que leurs enfants seraient épargnés : le choc des images n'est pas assez accompagné du poids des mots des parents !

Il n'est donc pas rare que l'enfant et encore plus l'adolescent, commencent une phrase, abordent un thème puis s'arrêtent, le visage fermé, les yeux baissés.

À l'adulte d'en tenir compte dans la mesure du possible ; il s'agit d'essayer, sans pression violente, d'encourager son jeune interlocuteur à s'exprimer, sans jamais transformer cette insistance en violence. Nous verrons dans le chapitre suivant que le doute peut ne pas bloquer l'éducation ni les soins.

II. Beaucoup d'enfants, surtout les plus jeunes, sont étonnés quand l'adulte s'intéresse vraiment à eux. D'habitude, l'enfant s'attend à ce qu'on l'ignore. Il apprécie donc qu'on lui manifeste de la considération, du respect, de l'écoute pour ce qu'il pense... même si ça lui fait un peu peur de hasarder ses idées. Et si l'adulte continue à l'apprivoiser, alors l'enfant se détend, sourit et se met à exprimer une partie de ses pensées personnelles.

Même l'enfant ou l'adolescent auteur d'une transgression, parfois bien destructrice, apprécie lui aussi une attitude respectueuse et ferme qui prend en compte l'ensemble de son contexte de vie, sans le déresponsabiliser ni le réduire à son acte, c'est-à-dire sans paranoïa ni naïveté.

> Juan, treize ans, avait mis sur la toile du Net un blog très injurieux pour certains élèves de sa classe, peu confiants en eux, introvertis et pas très beaux à ses yeux. Il ne se sentait pas bien de cet « exploit » et ne retrouva vraiment son sourire qu'après un long échange d'idées sur la capacité de faire le mal qui nous habite tous. Cette partie de dialogue le soulagea au moins autant qu'une évocation plus « psy » de ce que ces condisciples faisaient résonner plus personnellement en lui ! Il participa des plus activement à la mise au point d'une sanction réparatrice, qu'il effectua à l'intention de l'ONG « Handicap international ».

> Michel, huit ans, ne retrouva lui aussi son sourire qu'après qu'ait été reconnue la part très active qu'il avait prise pour solliciter sexuellement Arnold, un adolescent de quinze ans porteur d'un handicap mental léger : à la fin, devenus dépendants des plaisirs du sexe, ils se cherchaient beaucoup l'un l'autre, pour des petites gâteries... Et Michel apprécia qu'on lui parle de son goût pour le sexe, et d'une place qu'on lui proposait pour les activités et le plaisir sexuel dans sa jeune vie, avec, émanant de ses parents, davantage de vigilance et d'encouragements à s'occuper autrement la majeure partie de son temps.

Offrir une écoute bienveillante et active

I. Prenons l'exemple d'une première consultation à visée psychothérapeutique, mettant face à face un enfant de sept, huit ans et un psy qui ne se connaissent pas. L'enfant est réputé timide, réservé, éventuellement peu à l'aise avec le langage oral.

La séance commence inévitablement par un *warming up* superficiel : échanger quelques politesses souriantes, s'enquérir du cadre de vie quotidien de l'enfant... Mais ce petit jeu ne peut pas s'éterniser car l'enfant se demande pourquoi il est là, tout seul, même s'il a entendu quelque chose de la bouche de ses parents, même s'il a existé préalablement une séance introductive où il était présent avec eux. Il est donc essentiel de clarifier sans tarder les objectifs et le contexte de cette rencontre singulière. Préciser « l'offre et la demande », en assumant que, au contraire de ses parents, l'enfant n'a peut-être pas de demande spontanée consciente : « Si nous nous disions d'abord qui nous sommes, pourquoi nous nous rencontrons aujourd'hui... »

Fondamentalement, l'adulte souhaite donc lui proposer un dialogue qui servira à améliorer sa vie d'enfant et jusqu'à un certain point, celle de sa famille et de ses groupes de vie. Écouter, ce n'est pas faire semblant. C'est d'abord poser un acte qui reconnaît l'enfant, avec autant d'authenticité dans le chef de l'adulte (A+) que nous l'avons décrit tantôt chez l'enfant, en parlant des communicateurs autonomes et conformistes.

Le premier échange est parfois sommaire, l'enfant demeurant sur ses gardes. Il faut s'en contenter dans un premier temps, quitte à y revenir plus d'une fois par la suite. Au moins les cartes de l'adulte ont-elles été abattues et c'est très bien ainsi. De la même manière, le psy peut évoquer par petites touches quelques règles clefs de la communication qui cherche à s'installer. Les voici énoncées : « Nous allons parler de toi, de ta famille, de ton école, de ce que tu aimes et que tu n'aimes pas, de ce qui te rend heureux, triste ou anxieux... Pour qu'on se parle avec plaisir voici ce que je propose : tu peux ne pas comprendre ce que

je dis et me le faire savoir... tu peux ne pas connaître la réponse à ma question et également me le faire savoir... enfin tu peux ne pas avoir envie de répondre et également me le faire savoir. Ce sont trois réactions que j'accepterai. »

Avant d'arriver à la problématique centrale, l'apprivoisement réciproque invite à faire plus amplement connaissance avec le quotidien de l'enfant en s'adaptant dans une large mesure au rythme, au caractère et à la manière de gérer la relation présents chez lui. L'idée qui guide cette partie du processus est : « Ton monde m'intéresse. Qui es-tu ? Qu'est-ce qui est important dans ta vie, dans tes journées ? As-tu, de ton côté, une question à me poser pour mieux comprendre qui je suis ?... »

Progressivement alors, on évolue vers l'objet central de la rencontre, du moins tel que les parents le vivent : « Peux-tu me raconter une chose qui va bien et puis une chose difficile pour laquelle tes parents t'ont envoyé chez moi ? »

Le psy devra pouvoir insister un peu pour en obtenir une évocation personnelle : « Cherche bien, je pense que tu peux trouver par toi-même ! » ; faire comprendre à l'enfant qu'il ne sera pas blâmé pour ce qu'il dit et plus fondamentalement, qu'il peut en tirer du bénéfice ; par ailleurs, l'aider à différencier les moments où il est comme le porte-parole de ses parents, de ceux où il exprime son opinion personnelle : « Ça, c'est ce que papa et maman ont dit. Et toi, tu en penses quoi ? C'est aussi un problème pour toi ? Il y a d'autres problèmes dont tu aimerais me parler ? »

Inutile pourtant de jouer au plus fin : si l'enfant a trop honte ou trop peur, l'adulte peut dédramatiser la situation en amorçant lui-même l'évocation difficile, en montrant par sa sérénité qu'il n'a pas peur des mots ni des faits qu'ils recouvrent. En montrant aussi qu'il ne va pas exploser de colère ni même désapprouver sans avoir cherché à comprendre : « Si nous parlions tous les deux de la fois où tu as volé dans le magasin... de cette bagarre où tu as boxé très fort une fille... ou de la fois où cet homme que tu as décrit a abusé de toi, de ton corps... Je sais déjà une partie des choses mais c'est important que tu m'aides, que tu me fasses bien comprendre ce qui s'est passé, avec tes mots à toi... ».

Quoi qu'il en soit, le psy se doit de respecter le silence persistant ou les mots et style d'évocation choisis par l'enfant ; prendre le temps d'aller à son rythme, se taire sans être menaçant ou tout juste l'encourager, par un murmure de sympathie, en s'étonnant gentiment, en compatissant ou encore en posant une petite question de détail : « Raconte... Explique-moi encore comment cela s'est passé... C'est important pour moi de bien te comprendre, tu sais... Et puis ?... Et alors ?... Quoi exactement ?... ».

II. Et les séances suivantes ?

Elles se construisent sur le même mode : un va-et-vient non menaçant entre la description du quotidien de l'enfant, celle de ses centres d'intérêt, de ses ressources et de ses sources de joie et celle des problèmes vécus par ses parents, par son entourage et par lui. Description et réflexion. Nous aimons beaucoup le mot « déployer », qui évoque à nos yeux la croissance d'une fleur, d'un oisillon ou encore les voiles d'un voilier qui s'ouvrent au vent de la vie. Et donc, le psy invite l'enfant à se déployer, à développer sa narration, ses images, ses représentations, ses pensées, ses questions, ses hypothèses ; il le fait par la qualité accueillante de son écoute, par quelques stimulations judicieusement placées et par quelques encouragements et même valorisations, s'il le ressent authentiquement : « Tu racontes clairement, c'est intéressant ce que tu dis ; cela m'aide à bien comprendre ; donc, c'est comme ça que tu le penses maintenant, toi... » ; « Oui, continue, c'est bien, je comprends maintenant », ou encore : « Je te remercie de me faire comprendre ce qui s'est passé... »

Le psy peut inciter l'enfant à donner des exemples, à parler de petits événements interactionnels de son quotidien, mais qui soient néanmoins significatifs de sa problématique ou de sa manière de vivre, plutôt qu'à exposer des idées générales. Ainsi, il peut demander : « Peux-tu me raconter une fois où tu t'es battu... ? » De la sorte, l'enfant est invité à faire part d'événements de sa vie, de « clips vidéos » qui illustrent son existence concrète. La place de chaque protagoniste de sa vie gagne à y être « incarnée » pendant la séquence dont il parle.

Juste après, on peut l'inviter à être un peu plus introspectif, à parler de ses sentiments, de ses affects, de ses idées et questions à propos de ce qu'il vient de mettre en scène : « À ce moment-là, quels sentiments as-tu eus ? Étais-tu triste, content ou autre chose ?... Et toi, tu penses quoi de ce que tu viens de me raconter ? As-tu des questions à me poser, des choses que tu n'as pas comprises dans ce qui s'est passé ? Comprends-tu bien pourquoi ton papa se met si fort en colère quand... ? »

> Anthony, huit ans, présente depuis ses trois ans une maladie de Gilles de la Tourette de plus en plus sérieuse, dont il ignore le nom et pour laquelle, par désespoir et ignorance, ses parents le houspillent beaucoup. En entretiens destinés à eux seuls, après que j'ai été (JYH) à l'écoute de leurs questions et émotions, ils gagnent beaucoup en tolérance et se réhabituent à regarder en face les qualités morales d'Anthony. J'apprivoise doucement celui-ci grâce à une petite marionnette Bob l'Éponge, à l'origine de différents jeux de rôles. Bob se sent parfois mal parce qu'il est différent des autres : il a le corps carré et est tout jaune. Alors ce n'est pas toujours facile avec les copains. Un soir, Bob (joué par moi) demande à sa maman (jouée par Anthony) pourquoi il est

ainsi. « A — Papa jette un pot de peinture sur toi le soir. JYH. — Pourquoi il fait ça ? A. — Parce qu'il ne t'aime pas. » Bob vérifie l'information auprès de son papa (Anthony a pris ce second rôle) et celui-ci nuance : « C'est parce que t'es trop moche sans peinture. » Et moi, dans le rôle de Bob, de protester de ma valeur, face à mon papa et, dans un autre jeu de rôles, face à mes copains. Je me donne le temps de rester dans cet imaginaire bien symbolique, sans faire d'interprétation sauvage sur la réalité d'Anthony, en acceptant tel qu'il est le vécu douloureux de Bob l'Éponge.

La séance suivante, Anthony me dit qu'il n'a pas été à l'école parce qu'un fil électrique était cassé (NB : je vérifierai : c'était vrai !). Je lui fais dessiner l'événement et il me représente un dessin des plus symboliques : l'école (le lieu de la connaissance, le cerveau) avec un gros fil cassé. Il me vient donc l'idée d'un nouveau jeu de rôle où Bob l'Éponge va chez le docteur (joué par Anthony) « Docteur, j'ai parfois des tics ; ma tête bouge beaucoup et j'ai peur que des fils cassent dedans. Est-ce que ça peut arriver ? » Mais Anthony, ému, fait irruption hors du jeu et du rôle du docteur et s'écrie « Et moi ? » Et moi ? Fidèle à moi-même, je lui demande ce qu'il en pense, puis je nuance la représentation qu'il me donne.

Ainsi, sans brusquer son rythme, petit à petit, Anthony met-il en scène ses représentations et questions les plus douloureuses et existentielles.

Il s'agit donc de soutenir le discours de l'enfant en évitant de l'étouffer par trop de répondant « qui sait » ou d'en critiquer négativement tant la forme que le fond, C'est bien au contraire à encourager que le psy est invité. Pour ce faire, il peut s'autoriser des médias propres à l'âge de l'enfant, qui aident celui-ci à se dire : des dessins, quelques marionnettes ou autres figures, mais qui ne sont qu'un prétexte pour se parler. Plus tard, autour de la préadolescence, des jeux de rôle peuvent rendre le même service facilitateur.
Pour ce faire encore, il peut reprendre un bout de phrase que l'enfant vient de prononcer : « Donc, ton papa était très fâché sur toi hier et tu as eu peur, alors... » ou encore : « Ton copain t'a poussé à le faire aussi et toi tu me dis que tu n'as pas osé lui dire non... » « Donc, si je résume bien ce que tu me dis, tu as vu le sac de ta maman, tu étais seule dans la pièce et tu étais très attirée par regarder ce qu'il y avait dedans... »

On peut également manifester son empathie en redisant, comme en écho porteur d'affects, un vécu que l'enfant vient d'exprimer ; ou même, un vécu pas explicitement verbalisé par lui, mais dont il est manifeste qu'il est sous-jacent à la narration du moment : « Tu étais vraiment très inquiet... Je sens que tu en avais tout à fait marre qu'on se moque de toi... J'ai bien compris que tu avais envie de montrer que tu étais une grande... ».

Quand le psy perçoit que la confiance entre l'enfant et lui s'est installée, il peut oser poser une question qui cherche à crever l'abcès d'un non-dit douloureux : « Après ce que tu viens de me dire, as-tu parfois peur que ta maman parte de la maison ?... As-tu fait une grosse bêtise dont tu n'aimes pas parler ?... Est-ce que cela touche le sexe ? », etc.

> Nous avons déjà évoqué Robin, six ans, qui se trouve en très grande crise parce que son papa vient d'être assassiné lors d'un règlement de comptes entre truands (p. 15).
>
> Au moment de ses crises de désespoir les plus fortes, quand il s'agite comme un petit fauve pris au piège tellement il est triste, anxieux et furieux d'avoir perdu son papa, qu'il vient quand même parfois sangloter sur les genoux de sa mère ou sur les miens, je suis là (JYH) tout près de lui, je me sens vibrer avec lui de tristesse, de sentiment d'écroulement de ma vie et de rage... et pourtant, j'émerge de cette implication émotionnelle pour attraper au vol l'une ou l'autre phrase qu'il m'a dite pour en élaborer des histoires... Aussi, comme j'ai été content quand la maman de Robin m'a dit : « Aujourd'hui, il n'avait pas fort envie de venir. » Non, Robin n'avait pas envie de venir même si un *reminder* cruel lui avait fait repenser très fort à son papa assassiné et qu'il repiquait du nez dans l'angoisse et la tristesse. Il a pu me dire : « Je suis fatigué. Tu habites loin ; je voulais mon papa. » Et j'ai pu lui répondre : « Bien sûr, quel petit garçon fidèle tu es, ton papa et moi, ce n'est pas la même chose ! »

III. Pourtant, une attitude apparemment inverse de tout ce qui vient d'être écrit est très stimulante, elle aussi, lorsqu'elle est bien dosée et ne constitue pas pour le psy un refuge commode ou une position de principe : c'est d'être capable de se taire ! Silence, parce que nous sommes nous-mêmes occupés à penser, à méditer, et que nous n'avons pas tout de suite « la » bonne idée. Ah, tous ces adolescents à qui j'ai parfois dit (JYH) : « Je ne sais pas tout de suite quoi te dire (ou te répondre), c'est bien compliqué ce que tu m'as raconté... je dois réfléchir. » Silence aussi parce que nous voulons mettre notre jeune interlocuteur en crise de réflexion et d'expression : « C'est à ton tour de dire ce que tu penses ou ce que tu veux ! » Si cette invitation silencieuse est faite sans agressivité ni menace, amicalement, comme un signe de la confiance que nous avons en lui, avec l'un ou l'autre encouragement, eh bien, le jeune attrape souvent la proposition au vol et exprime des idées ou des questions étonnantes, en bon petit philosophe observateur de la condition humaine. Certes les plus timides, les plus prudents et les plus désemparés commencent souvent par répondre : « Je ne sais pas. » Mais, il est possible de ne pas tomber dans le piège et les inviter à aller plus

loin : « Cherche encore... Tu ne sais peut-être pas, parce que tu n'as pas vu, mais que te dit ton imagination ? » Sans bien sûr jamais transformer cette pression amicale au déploiement de sa pensée en une sorte de bras de fer où l'enfant serait obligé de dire ce qu'il ne veut pas.

Pas toujours facile pourtant de nous taire ! Nous sommes si souvent impatients, faisant les questions et les réponses à la fois, par angoisse, par besoin de domination intellectuelle, ayant du mal à imaginer que l'enfant peut avoir une pensée personnelle, ou en tout cas une pensée valable au regard de son état de développement et de ses besoins. Dans d'autres types de rencontres ratées, nous critiquons la valeur ou la structure du discours de l'enfant, voire les faits que celui-ci rapporte ou l'interprétation qu'il en donne. Pourtant, comme nous l'avons dit à propos de l'idéalisation, mieux vaudrait nous montrer patients, et simplement renvoyer l'enfant à sa subjectivité : « C'est comme cela que toi, tu sens les choses pour le moment. » Nous verrons par la suite qu'après, nous pouvons nous différencier sans disqualifier ou désapprouver un acte sans massacrer une personne.

Tout aussi « ratée » peut être notre attitude lorsque nous voulons trop vite consoler, déculpabiliser, rassurer, être perçu comme un « bon parent » : involontairement nous empêchons ainsi l'enfant de dire ce qu'il pense... ou de se sentir reconnu dans ses vécus les plus difficiles du moment !

Quelle que soit l'ambiance d'accueil et de soutien, il faudra parfois aussi accepter le mutisme qui se prolonge sans en vouloir à l'enfant, mais sans démissionner non plus. Nous pouvons revenir sur un thème délicat une prochaine fois, plus tard... ou jamais, sans que nos décisions ou nos commentaires ne soient paralysés pour autant : « Tu te tais, c'est ta décision. C'est ta responsabilité. Tu te trouves sans doute d'excellentes raisons pour le faire. Alors, provisoirement, tes parents doivent décider tout seuls, et moi, les conseiller comme je peux... »

Nous avons parfois été trop passifs, trop démissionnaires en acceptant que, pour des durées indéterminées, le temps des rencontres avec l'enfant se passe à n'importe quoi, à ce qu'il joue et dessine sans plus, ne sachant plus trop bien pourquoi il est là, noyé dans le principe du plaisir ou incapable cognitivement de s'introspecter, ou habité par des conduites d'évitement.

Ou encore, nous n'avons pas voulu comprendre que l'indication de psychothérapie individuelle n'était pas opportune, comme avec certains autistes ou énurétiques primaires. Il nous revient d'être plus exigeants par rapport à nous-mêmes et à nos jeunes clients. Nous gagnons à considérer nos psychothérapies comme des expérimentations, les réévaluer

régulièrement, et ne les maintenir que si elles conduisent au mieux-être de l'enfant. Nous pouvons aussi prévoir des moments de réévaluation systématiques de l'offre et de la demande, par exemple de six en six mois.

Quant à certains enfants, voire certains adolescents particulièrement évitants, nous pouvons les recevoir en compagnie d'un parent accompagnateur, quelques minutes au début d'une séance individuelle, et demander aux deux : « Comment s'est passée la semaine de (l'enfant) ? Y a-t-il un événement, quelque chose de particulier qu'il serait utile que je connaisse ? » Après, nous faisons sortir le parent, sans nécessairement nous conformer à explorer tout de suite ce qu'il vient de dire. Mais au moins, nous possédons un élément d'information dont nous pouvons discuter si nous le jugeons utile.

Pour terminer, soulignons que lorsque nous recevons les parents pour des « guidances parentales » directement liées au problème de l'enfant, la même philosophie pourrait nous habiter. Certes, les parents contemporains sont plus exigeants en matière d'information et de conseils précis et efficaces à recevoir. Nous devons tenir compte de cette nouvelle culture et leur apporter les informations que nous détenons, au moment opportun. Sans néanmoins être les esclaves de ce modernisme. En effet, il nous faut souvent du temps pour bien comprendre et choisir la bonne idée à leur proposer et ceci doit leur être signifié. Gentiment, certes, mais signifié quand même. Faire un détour apparent et nous donner le temps de bien les connaître, de les aider à reconnaître leurs émotions ou à penser les ressources de leur famille : ce sont là des démarches qui les empêchent d'avoir le nez collé au problème et qui conduisent souvent à penser à d'autres idées, attitudes et ressources meilleures génératrices de bien-être.

Enfin, il est vrai qu'il faut accepter un certain nombre de problèmes comme ils sont, en espérant que le temps qui passe lentement fera mûrir certaines fonctions psychophysiologiques ou la mentalité de l'enfant et/ou de l'adolescent. S'activer ne fait ici qu'aggraver les choses. Nous y reviendrons p. 181. Pêle-mêle, citons ici : certains troubles du sommeil entre un et deux ans ; les énurésies primaires ; les hyperkinésies d'origine cérébrale ; certains troubles réactionnels de jeunes adolescents, etc.

SE LAISSER PARFOIS DÉSTABILISER

Écouter authentiquement c'est aussi accepter de s'imprégner du point de vue de celui qui parle et d'y réfléchir. C'est donc parfois se laisser

déstabiliser jusqu'à un certain point, dans ses émotions et dans ses idées, l'exprimer et éventuellement modifier un projet ou un comportement... C'est la définition même de l'échange et de la réciprocité.

> Jérôme, douze ans, fait beaucoup d'histoires pour fréquenter sa classe de sixième primaire[1], à tel point qu'il a accumulé plusieurs jours d'absence consécutifs. C'est un préadolescent très sensible. Il dit avoir peur d'un séjour d'une semaine en classe de forêt, programmée dans quatre mois, et il raconte combien, les années précédentes, il s'est senti abandonné par ses parents et malmené par d'autres, plus brutaux, lors de tels séjours. Sur l'insistance de ses parents, présents en séance avec lui — il ne veut pas du contraire ! — il ajoute combien il est peiné que la condisciple dont il est amoureux depuis des mois « ne le regarde pas ». Il se plaint encore de ne plus avoir de contact privilégié avec son instituteur, plus occupé à préparer mille activités avec les « battants » qu'à se pencher sur les introvertis. Il est saturé par la quantité excessive de tâches scolaires : assez perfectionniste, elles l'occupent trois, quatre heures par jour ; il commente alors « Si c'est ça vivre, encore travailler trois heures après sept heures de classe, je ne veux plus vivre ». Ce n'est pas la première fois que lui traversent l'esprit des idées sur l'absurdité de la vie, sur le fait qu'il encombre inutilement les autres et qu'il ferait mieux de mourir.
>
> L'inadaptation de Jérôme au système, sa grande sensibilité et sa souffrance m'ont régulièrement déstabilisé (JYH). Après l'avoir écouté, beaucoup d'idées et de réponses qui me venaient à l'esprit me semblaient creuses. Je me suis pourtant mis un point d'honneur à ne pas démissionner. Je pouvais comprendre sa vision négative de la vie en regard de son hypersensibilité, de sa timidité, de son besoin d'être aimé et reconnu comme unique, par son instituteur, par la fille pour qui son cœur battait. Bien sûr, je trouve qu'il y a un sens positif à la vie, mais c'est celui que nous trouvons tout seuls, par nous-mêmes, et lui, englué dans sa souffrance, n'arrivait pas à le trouver ! Je l'ai beaucoup écouté, j'ai partagé avec lui des idées précieuses pour moi, sur la vie, sur l'amour, sur la vie scolaire, je me suis intéressé à quelques aspects positifs auxquels il restait sensible mais dont il ne parlait pas spontanément. Et en discutant avec les parents, nous nous sommes mis d'accord sur quelques mesures externes : le dispenser des classes de forêt, parler avec l'instituteur de la grande sensibilité de Jérôme, lui donner une aide directe...

À côté d'une déstabilisation pénible et répétée comme celle que Jérôme a fait monter en moi, il y a toutes ces fois où la parole de l'enfant, l'expression de son point de vue, la richesse de son organisation peuvent changer nos idées : tel projet que ses parents ont pour lui, et auquel nous

1. Pour l'organisation belge de la scolarité, se référer à la note de bas de page, p. 34.

adhérons, pourrait être modifié si l'on écoutait l'enfant. N'est-il pas bon de le faire parfois ?

PARTAGER DES IDÉES ET DES CONNAISSANCES

Si nous donnons à la communication avec l'enfant l'image d'un diptyque, le volet de gauche est l'écoute et celui de droite l'engagement verbal personnel de l'adulte. L'enfant a besoin pour grandir que nous lui transmettions notre savoir, celui que nous considérons comme objectif, sûr, et aussi nos opinions et même nos incertitudes et les questionnements qui nous restent.

- Être brefs, aller à l'essentiel. Plus l'enfant est jeune et plus il y a lieu de laisser tomber les détails qui surchargent sa capacité de réception et d'intégration et ne présentent guère d'intérêt à ses yeux. Notre perfectionnisme peut être un très mauvais conseiller. Par exemple dans une consultation thérapeutique, présentons-nous très simplement : « Je suis le docteur X ; c'est moi qui vais m'occuper de toi régulièrement. » Cette affirmation ne prend pas en compte les relais au moment des vacances, des maladies, etc., mais elle dit l'essentiel du contexte relationnel. Ou encore : « Ton cerveau est nerveux. C'est en partie à cause de cela que tu contrôles mal tes poings ! » Le propos n'explique pas tous les détails de la composante cérébrale de l'impulsivité, mais il introduit néanmoins la restriction « en partie », qui est essentielle et laisse la porte ouverte à un débat sur la liberté et le choix qui restent à l'enfant.
  Par ailleurs, beaucoup d'éléments qui enrichissent l'information peuvent être communiqués progressivement.
- Être clairs et précis, sans tourner autour du pot. Il s'agit d'employer les mots qui ont une signification exacte, de préférence en utilisant le même vocabulaire que l'enfant ou des termes qu'il connaît. Ne fuyons pas non plus les mots difficiles : abandon, folie, abus sexuel, séparation, mal, bien, etc. Les informations authentiques et fiables ne sont ni réductrices ni doloristes ; si on sépare un enfant de sa famille, c'est souvent parce que, pour le moment, ses parents ne sont pas capables de bien l'élever, mais c'est aussi pour lui donner la chance de vivre dans une collectivité estimée positive.
- Situer aussi en toute vérité les statuts et les parts de responsabilité et d'engagement personnel de chacun. Par exemple, en s'adressant à l'enfant : « Ton juge a décidé que... Et moi, voici ce que je lui ai conseillé... Voici ce que j'en pense. Pour (telle question), tes parents

et moi, nous pensons (ne pensons pas) la même chose... et c'est à tes parents que tu dois obéissance ».

- Parfois, il y a lieu d'aménager l'information en n'évoquant pas des facteurs inutilement anxiogènes, dont l'occurrence est très peu probable, mais sur lesquelles les enfants les plus sensibles risquent néanmoins très fort de se fixer : il n'y a donc plus de loups en Europe et les fantômes n'existent pas, même si, pour les premiers, des écologistes en ont réimplanté quelques-uns dans les Alpes italiennes et si, pour ce qui est du surnaturel, on ne peut être absolument certain de rien... Et en 1996, au moment où tous les enfants belges tremblaient, persuadés que d'abominables pédophiles en réseau allaient les enlever comme Julie et Mélissa, l'un de nous (JYH) a proposé, au journal télévisé de la télévision nationale, que l'on rassure les plus petits : ils pouvaient se sentir en sécurité parce que leurs parents (ou tenant lieu), eux, veillaient bien sur eux pour les protéger. Ce n'était pas le moment de commenter que la protection parentale n'est pas toute puissante !
- Aménager l'information, ce peut être aussi la faire passer sous forme originale, ludique, en ayant même l'air de ne pas s'adresser directement à l'enfant pourtant concerné : les histoires racontées le soir, qui arrivent à des enfants dont le sort est proche du sien, ou les jeux de rôles peuvent parfois aider à faire passer des informations pénibles !

> Avec Michaël, huit ans, anormalement agité et agressif depuis un abus sexuel répété, avec sodomie, commis par un marginal proche de la famille, il faudra que je recoure à des jeux de rôle pour l'aider à exprimer ses angoisses les plus secrètes (JYH). Je prend donc le rôle d'un petit garçon en visite chez le docteur (joué par Michaël) et je lui demande, en n'osant pas trop poser ma question, si ça peut arriver que des petits garçons attendent un bébé quand ils ont été sodomisés. Bien qu'il m'assurât que ça n'arrivait presque jamais, le « docteur » eut l'air très soulagé que je lui pose la question, et nous pûmes en discuter « entre hommes ».

L'adulte est également invité à ne pas critiquer ni vouloir éradiquer à tout prix toutes les fausses croyances que l'enfant se construit pour le moment ; c'est le cas notamment quand il est petit et recourt à la pensée magique pour se rassurer, ou quand il idéalise un adulte proche, un grand frère, etc. ; il a transitoirement besoin de ces rêves pour se sentir plus apaisé, plus heureux, plus fort. Inutile de vouloir les lui casser trop prématurément, en argumentant à l'infini. On peut se taire avec humilité, en attendant que ça passe, ou se limiter à commenter avec un clin d'œil bienveillant : « Tu vois, ça, c'est ce que tu crois pour le moment... ».

- Il est important de vérifier ce que l'enfant a compris de l'information proposée par l'adulte : a-t-il des idées, des réactions, des questions à poser sur cet échange qui vient d'avoir lieu ? Des mots trop compliqués ont-ils été employés, qu'il n'a pas bien compris ? Pourrait-il résumer ce qu'il retient de l'échange ? Toutes questions posées avec patience et bienveillance, pas pour le disqualifier ni pour traquer son manque d'attention !

LE PARTAGE EXPÉRIENTIEL

Au-delà du partage d'idées, de simples constructions cognitives et d'informations, il existe une dimension de l'échange verbal que nous appelons le partage expérientiel.

Ce partage n'est pas toujours possible, ni *a fortiori* permanent dans le processus de communication. Il se produit lors de moments isolés, des temps forts qui dépendent du cadre, des objectifs et de l'ambiance. Il n'est jamais obligatoire et ne consiste certainement pas en un rôle joué, sorte d'artifice conseillé par tel livre de recettes en communication pour obtenir tel résultat. Pas de paternalisme copain-copain à visée didactique, donc ! (« Je-suis-passé-par-là, les p'tits gars ; écoutez ce qui m'est arrivé et comment je m'en suis sorti. »)

Il s'agit donc d'une libre décision, le plus souvent improvisée dans le chef de l'adulte qui désire faire un geste de partage et donner à l'enfant quelque chose de son humanité. Le partage ne peut avoir lieu que quand la confiance réciproque est « suffisamment bonne » : c'est seulement alors que chacun accepte de l'intérieur et même se réjouit de livrer à son interlocuteur du précieux en soi.

Dans l'éducation quotidienne, ce don fait authentiquement joue un rôle fondamental pour les identifications de l'enfant et la structuration de sa personnalité.

Lors des communications enfant-professionnel, il peut aussi jouer un rôle positif. Sans jamais se transformer en confessions envahissantes, étalages réalisés dans une perspective de réassurance narcissique de l'adulte ou de pression inacceptable sur le projet de vie de l'enfant.

Au fond, il existe tant de questions et d'émotions qui ne demandent qu'à être partagées. Ainsi, l'adulte peut parler de ses sentiments personnels vécus, en réaction ou non à ce que dit ou vit l'enfant : « Moi aussi tu sais, ça me peine, je trouve aussi que c'est injuste ! »

L'adulte peut également évoquer une expérience de sa propre vie, réussie, incertaine ou ratée, ou confier une incertitude, une incompétence...

ou une valeur importante à ses yeux. Parfois, ce sera un morceau de son histoire d'enfant ou d'adolescent qu'il pourra partager en association avec ce que l'enfant vient de raconter ou avec des événements de vie qu'il traverse. D'une façon plus générale, l'adulte peut encore donner son opinion personnelle sur ce qui se passe dans le monde, dans la société.

> Jérémy, dix-sept ans, honteux d'avoir vécu avec sa sœur un inceste de longue durée, réfléchit avec moi à l'une de ses questions les plus angoissantes : « Est-ce que vous, vous m'estimez toujours ? » ; au-delà de moi, c'est bien l'estime de la communauté dont Jérémy doute, et il me l'exprime sous une forme très « ado » : « Si vous aviez une fille, accepteriez-vous qu'elle sorte avec moi ? » Je sourirai plutôt que de répondre à sa question, puis je le ferai encore parler de sa honte et de sa culpabilité. Ensuite, seulement, comme Jérémy est de culture chrétienne, je lui citerai ce que l'Évangile dit de la femme adultère : en réponse à l'interpellation de Jésus (que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre), l'Évangéliste commente qu'ils s'en allèrent un à un, à commencer par les plus vieux. Ce qui me vaut, à moi qui ai passé la soixantaine, de lui commenter que la possibilité et la réalité de la faute sont présentes chez tous les humains, moi inclus.
>
> Plus loin, lorsqu'il explique que c'est tout seul, par hasard, qu'il a fini par découvrir les gestes « techniques » de la masturbation, je lui commenterai brièvement qu'il en a été comme cela pour moi aussi, comme pour beaucoup de garçons. J'aurais parfaitement pu me passer de cette affirmation, mais j'ai profité de l'occasion pour lui signifier que moi aussi, j'étais sexuel et que j'avais donc eu et que j'ai toujours à mettre en place une sexualité « suffisamment bien » sociable, comme tout un chacun.

Laisser du temps au temps

Certaines problématiques très douloureuses pour l'enfant demandent beaucoup de temps pour être bien accompagnées. Je pense par exemple aux états dépressifs graves, aux manques de confiance en soi importants et d'installation ancienne, à la passivité et aux conduites d'échec liées à des conflits intrapsychiques, aux troubles de l'attachement ou encore aux relations familiales marquées par la démission des parents et le développement d'une psychologie d'enfant-roi chez l'enfant âgé ou l'adolescent.

Ici, il faut pouvoir supporter avec nos vis-à-vis que les choses n'avancent que très lentement, voire stagnent ou s'aggravent. S'entendre dire : « Ça ne va toujours pas », « Ça ne sert à rien » ou : « J'ai un nouveau TOC, je vais vous le raconter », sans se déprimer soi-même, sans s'angoisser et surtout sans s'activer en cherchant des solutions

externes qui sont loin d'exister toujours et qui constitue trop souvent une manière de passer commodément une patate chaude.

> J'ai (JYH) accompagné Jonathan, entre ses onze ans (Carnaval de la cinquième primaire) et ses treize ans (rentrée scolaire de la deuxième secondaire)[2]. Pour l'essentiel, il est resté à la maison, souvent tout seul, avec des petites visites allées et venues de sa mère, parfois chez ses grands-parents. Ni lui, ni ses parents ne voulaient entendre parler d'hospitalisation psychiatrique. Face à cette perspective, Jonathan promettait qu'il allait se suicider et pour moi, qui suis d'un naturel serein, ce n'était pas une promesse en l'air. Jonathan, enfant unique et surdoué, présentait un mélange inextricable d'angoisse de séparation et de dépression existentielle à l'aube de son adolescence. Il était très partagé à l'idée de grandir, il avait très peur de la vie, l'avenir lui paraissait absurde, toutes les petites frustrations et injustices de la vie le blessaient beaucoup. S'ajoutait très probablement à ce tableau intra-psychique une forte composante endogène à sa dépression. Pendant plus de deux ans donc, j'ai tenu à bout de bras la relation avec Jonathan et ses parents. J'ai été véritablement inondé par l'angoisse de ceux-là et le désabusement désespéré teinté d'inertie de celui-ci. Cent fois je l'ai entendu dire que la vie était de la merde, qu'il allait en finir, que je ne m'occupais de lui que pour le fric... Mais il était toujours là, fidèle aux séances et non verbalement, il me serrait très fort la main pour me dire au revoir. Je l'ai écouté, j'ai parfois essayé de focaliser son attention sur d'autres centres d'intérêt que la dépression ; j'ai reconstitué avec lui et ses parents son histoire familiale et j'ai fait l'hypothèse de l'un ou l'autre lien avec ses vécus d'aujourd'hui ; j'ai échangé mes idées personnelles sur le monde, l'humanité et sur le sens de la vie ; radicalement, j'étais bien d'accord avec lui : il n'y a pas de sens donné de l'extérieur, il n'y a que le sens dont nous nous convainquons chacun, le sens pour nous... dont nous pouvons tout au plus parler avec nos enfants et ceux qui nous sont chers ; j'ai aussi parlé d'espérance, d'un ciel dont j'étais convaincu qu'il se dégagerait un jour au-dessus de sa tête ; j'ai été découragé, régulièrement, mais je ne le lui en ai pas parlé ; j'ai eu peur aussi, parfois bien fort, qu'on m'annonce un petit matin qu'on l'avait retrouvé pendu à un arbre — il aimait bien la forêt et la nature — ; j'ai repris un superviseur, pour me sentir moins seul. Mais jamais je n'ai pensé à me débarrasser de lui ; je lui ai bien demandé une fois ou l'autre s'il ne voulait pas essayer d'aller travailler avec un collègue, avec la possibilité de revenir me voir si cela ne donnait rien, puisqu'il me disait et me redisait que j'étais nul et que si ça, c'était une thérapie, alors, c'était vraiment de la méga-escroquerie les thérapies ; mais, pour moi, quand je parlais comme ça, c'était un acte d'ouverture et d'humilité, pas de rejet, et il n'en a d'ailleurs jamais fait usage. Jamais non plus, je n'ai pensé que ça irait

2. Par un de ces hasards peu croyables qui émaillent nos vies, la problématique et la structure de Jonathan est proche de celle de Jérôme évoqué p. 177.
Pour l'organisation de la scolarité référez-vous à la note de bas de page, p. 34.



vite. Ça a été d'une très grande lenteur, et il a fini par accepter de devenir adolescent. Il est rentré à l'école, son humeur a changé et il a adopté des idées et des comportements de son âge.

Je crois que ça a servi à le garder en vie et à lui faire réinvestir la vie, tout ce temps passé avec lui où un autre, moi, représentant de la communauté humaine, je lui ai montré que sa pensée et sa personne en valaient la peine et, indirectement que pour moi personnellement la vie en valait la peine. Quand Jonathan allait mal, c'est-à-dire pendant très longtemps, je l'ai reçu deux à trois fois par semaine. Il est vrai qu'alors MSN Messenger, une webcam et un micro m'ont permis d'y arriver, sans imposer une pénibilité ingérable pour sa famille, comme pour beaucoup de familles contemporaines.

RASSURER SANS PUÉRILITÉ

Dans les deux paragraphes suivants, nous nous centrerons sur les préadolescents et les jeunes adolescents. Pour nombre d'entre eux, mal dans leur peau de mutants, vivant le complexe du homard cher à Dolto, une petite touche de « réassurance réaliste » parfois proposée mine de rien au cœur de nos interventions n'est pas à dédaigner.

Elle porte parfois sur des thèmes prévisibles, vu le stade de développement du jeune : angoisses d'agressions mystérieuses liées au monde adolescentaire qui s'ouvre ; angoisses autour des mutations du corps et des pulsions qui (res)surgissent ; peur d'être ridicule, « con », pas apprécié par les autres.

Ce que nous avons déjà dit sur l'écoute et l'information peut donner des pistes pour que cette réassurance s'ajoute aux autres effets recherchés. Nous vous invitons à relire l'échange courriel que l'un de nous (JYH) a eu avec Thomas (p. 103). Cette réassurance peut se faire sous une forme amusante, tout en rencontrant vraiment les fortes inquiétudes du moment.

Une intervention utile et apaisante, c'est d'exprimer que le jeune est bel et bien pris dans ce que l'on pourrait appeler les grands débats de la vie, les grandes questions de l'humanité et que cela a une dimension passionnante, parfois dans les deux sens du terme.

Combien de fois n'ai-je donc pas dit : « Ce que tu vis là, c'est un grand problème auquel nous, en tant qu'humains, sommes confrontés... et nous devons chacun trouver "notre solution". » Combien de fois n'ai-je pas fait référence au groupe des pairs, qui avait à passer par un cheminement très proche : à parler ainsi j'ai voulu signifier que ce que le jeune vivait était, non pas « normal » — avec l'horrible nuance réductionniste du terme — mais « naturel », au cœur de la nature humaine et du voyage

de la vie, même si, sur le moment, ce pouvait lui paraître angoissant, culpabilisant ou désespérant. Et paradoxalement, même en disant au jeune qu'il est un humain parmi les humains, je ne nie pas la part d'originalité qu'il revendique. À lui qui annonce souvent : « Je suis seul de mon espèce et je suis normal », en se référant à l'acceptation « pas-malade, pas-monstre » du terme, il me semble que c'est ce que je lui confirme et que c'est bien là le cœur de notre destin à tous ! *In fine*, l'objectif est que le jeune conserve ou retrouve sa confiance dans sa valeur unique, en assumant qu'il n'est ni parfaitement compétent, ni parfaitement bon. Et qu'il accepte en corollaire de vivre dans un monde imparfait : il peut certes compter sur son entourage, mais jusqu'à un certain point au-delà duquel il est seul.

DONNER DES PAROLES DE RECONNAISSANCE POSITIVE

Reconnaître les qualités d'un adolescent

Cela étonne souvent les adolescents que nous leur reconnaissions ce qui peut s'appeler des « qualités profondes » comme avoir un projet de vie, prendre le temps de penser et de réfléchir, être sensibles à la justice ou à l'authenticité, ne pas vouloir le mal des autres, se montrer subtils, *cool* ou pleins d'humour, etc.

Eux qui sont beaucoup houspillés et interpellés négativement à longueur de journées, parfois pour des broutilles, des originalités excentriques ou de banales transgressions de règles, eux face à qui les adultes ne reconnaissent souvent comme valeur que le rendement scolaire et le conformisme, eux dans les classes de qui on commence à envoyer des chiens policiers pour traquer le cannabis, eh bien cette attitude que j'appelle de « reconnaissance de leur soi plus intime, plus profond » les déstabilise, les intéresse et, sans qu'ils le montrent nécessairement, leur fait chaud au cœur.

Nous vous invitons donc à relire l'histoire d'Eymeric (p. 34) : un adolescent peut être valorisé, même lorsqu'il dérange !

Mais la parole à tonalité inverse peut également avoir tout son poids positif

Lorsque le lien de confiance est établi, lorsque le jeune sait que nous respectons globalement sa personne et que nous nous intéressons à lui, il apprécie l'authenticité de nos évaluations. Même les thérapeutes avec qui « ça marche », loin du ventre mou de la neutralité bienveillante, peuvent

mettre à l'occasion sur le tapis que le jeune a la capacité de s'opposer, de faire « chier » son monde pour le plaisir de faire mal, voire de faire ce qui est vraiment le Mmal, c'est-à-dire ce qui détruit intentionnellement l'autre ou soi.

Il faut pouvoir désapprouver ces actes, mais le faire dans une ambiance globale où nous soutenons la personne et lui disons plus fondamentalement : « Tu vaux mieux que cela. »

> Laurent, onze ans, se déchaîne régulièrement sur le corps de sa mère et la lèse parfois impulsivement, au point qu'elle doit recevoir des soins chez son généraliste. Elle n'est pas sans dimensions provocantes pour l'enfant, avec qui elle vit sans père. Les fois où je (JYH) le reçois tout seul, Laurent met souvent en scène l'histoire de Karaba, la méchante sorcière africaine aux seins plantureux, et de Kirikou, le petit bonhomme qui doit l'affronter[3].
>
> Il parle aussi de son père absent qu'il voudrait connaître. Il vit donc des motifs légitimes à ses yeux de s'opposer à la puissance de sa mère. Néanmoins, il va trop loin dans le mode d'expression punitif qu'il a choisi et qui semble lui procurer une grande jouissance. Une des premières fois que l'on en avait parlé, il m'avait d'ailleurs confié qu'il faisait ça parce qu'il aimait ça et, d'une certaine façon, tout était dit. Je me suis donc confronté plus d'une fois aux passages à l'acte de Laurent, en lui disant qu'il s'agissait alors pour lui d'une sorte de consommation de drogue dure. Quand il m'écoutait, il me jurait qu'il allait rentrer pour de bon « son diable » dans une boîte dans son ventre, mais hélas le diable ressortait régulièrement.

COMMUNIQUER AVEC LES TOUT-PETITS

Les tout-petits, avant l'âge de l'école primaire, n'ont souvent à leur disposition qu'une parole bien fragile ou que leurs jeux pour révéler les maltraitances, notamment les passages à l'acte sexuels opérés sur eux. D'autres fois, ils sont suggestionnés par un parent, porteur de ses propres problèmes, qui veut leur faire dire des choses sales qui n'existent pas !

Quoi qu'il en soit, il en résulte qu'ils sont incontestablement les moins bien pris en charge par nos équipements contemporains ! Scénario classique : on commence à les soumettre à une tempête émotionnelle d'adultes, puis ils se retrouvent trop tard chez des professionnels théoriquement compétents, puis tout s'effrite, il ne se passe plus rien, ou,

3. Dans le conte, Kirikou finit par enlever l'épine que Karaba avait dans le dos et qui la faisait souffrir. Il se transforme alors en un superbe guerrier jeune adulte et épouse Karaba...

sans autre preuve que leur parole, le suspect est acquitté. Et en prime, on accuse même de plus en plus souvent le parent qui a porté leur parole d'être psychotoxique — aliénant — même s'il ne l'est pas.

Nous ne pouvons plus accepter que ces toutes petites personnes passent de la sorte aux oubliettes, en raison de leur « insignifiance » et de leur incapacité à se défendre efficacement.

Quelques suggestions :

- bien les observer, les écouter et continuer à écrire sur les techniques de recueil de leurs révélations verbales et autres, et sur l'analyse de la fiabilité du matériel qu'ils exposent directement ou *via* leurs porte-parole. Nous sommes encore très loin d'en savoir assez !
- donner une formation approfondie aux professionnels candidats pour travailler avec eux. Dans une communauté géographique, prévoir qu'environ tous les cinquante kilomètres, il existera une antenne psycho-sociale spécialisée pour les tout-petits. Si les policiers, même bien formés, ne connaissent pas les techniques de travail avec les tout-petits, les diagnostics effectués dans ces antennes devraient être validés judiciairement, moyennant éventuellement vidéo-cassette ou présence passive de ces agents judiciaires assermentés ;
- s'engager à travailler très vite, dans les soixante-douze heures, pour prendre en charge les révélations faites par un tout-petit. Si c'est chez un intervenant de première ligne qu'il est accueilli dans l'urgence, par exemple chez un pédiatre, habituer ceux-ci à avoir à leur disposition un enregistreur audio et à réaliser une audio-cassette précoce, qui pourra constituer par la suite un matériel très précieux. Les portables avec son et image incorporés vont encore très probablement, et à court terme, améliorer les possibilités d'enregistrement.

Chapitre 14

La gestion des situations de doute

Face aux dires des enfants, nous nous sentons parfois prisonniers d'inextricables nœuds gordiens où pourraient se mélanger éléments de vérité, de mensonge, de suggestibilité, etc.

Ailleurs, c'est plus binaire : le doute se situe entre « ment-il ou dit-il la vérité ? ». Il se pourrait en effet que notre jeune interlocuteur cherche à dissimuler non seulement la nature et l'amplitude des faits, mais aussi ses motivations et ce qu'il en a été de son consentement.

Ainsi, lorsque les adultes tombent sur le pot-aux-roses d'une activité sexuelle entre mineurs, les jeunes s'accusent souvent mutuellement d'avoir été trompés par l'autre. Celui qui a le statut le plus faible aux yeux de la société en tire immédiatement profit et prétend qu'il a été la victime du plus fort : le cadet accuse l'aîné, et la fille, le garçon. Et le soi-disant plus fort proteste avec énergie pour dire que l'autre était d'accord, et même que c'est cet autre qui l'a séduit.

Dans ces cas et dans d'autres encore, pas si rares, on ne doute pas des faits, mais on a peine à déterminer objectivement s'il s'agissait d'un abus ou d'un acte consenti par les deux (ou N) partenaires impliqués (Lamb, Coakley, 1993). Cette impossibilité s'avère régulièrement définitive. Elle

est liée à la dynamique et à la nature des faits, au statut des personnes impliquées et au moins autant au facteur subjectif qui intervient lors de leur évaluation.

Déjà en 1998, Heiman déclarait :

> « [...] même les professionnels n'ont pas les mêmes critères pour discriminer les comportements sexuels normaux des conduites sexuelles inappropriées ou pathologiques chez les enfants. La perception de la sexualité dans son ensemble, l'expérience personnelle et/ou professionnelle et le sexe de l'observateur influencent de manière considérable son appréciation et ses croyances... » (Heiman, 1998, p. 294).

QUELQUES ILLUSTRATIONS

Nous nous limiterons à proposer quelques cas pris dans le champ de la sexualité. Vous pouvez aisément transposer le raisonnement et la méthode de travail à bien d'autres situations de la vie (après délit, transgression grave...)

- Tel ado, souvent jeune, s'aventure à des attouchements sexuels avec un beaucoup plus jeune que lui. Il flirte avec la fameuse « différence d'âge limite des cinq ans » érigée en standard, voire la franchit allègrement. Pas toujours facile de savoir qui a dragué l'autre au début. Il est d'ailleurs assez souvent faux de prétendre que les cadets contemporains, à partir de sept, huit ans, ne savent pas ce qu'ils font et ne veulent jamais rien de sexuel. Inversement, on est en droit de penser que le plus grand aurait pu — aurait dû ? — prendre un rôle davantage éducatif et laisser le plus petit dans le cadre plus strict de la différence de statuts qui les séparait. Oui, oui, mais on sait aussi que des initiations sexuelles peuvent être saines et font fréquemment partie d'un bon développement sexuel. Alors ?
- Il reste vrai que, en fin de soirée en discothèque, certaines grandes adolescentes, pas plus sobres que ceux qui les draguent, sont consentantes pour monter à l'arrière de la voiture de ceux-ci... Mais quand arrive le moment de l'action, corps dénudés ou quasi, elles prennent peur et crient un vrai « Non ». Connaissez-vous vraiment beaucoup d'hommes capables de s'arrêter, le sexe déjà en érection, face à ce « Non » de la dernière minute ?
- Certains partenaires sollicités sont craintifs ou ambivalents. Ils se laissent faire plus ou moins passivement, sans énoncer des « Non » clairs. Ils pensent même trouver un plaisir momentané à l'activité sexuelle elle-même, mais après ils regrettent, se sentent mauvais et

coupables. Néanmoins, ils continuent à se soumettre. Et en face, l'adolescent qui les sollicite, démangé par sa puberté, n'a aucun intérêt à analyser en détail les méandres de leur vécu : il voit quelqu'un qui se laisse faire et ça l'arrange

- Tel préadolescent, suspect d'avoir été sodomisé, prétend sans en démordre et de plus en plus durement qu'il s'est blessé l'anus en jouant avec une règle en bois.
- Tel enfant de plus de 6 ans a révélé un abus mais l'on n'a que sa parole, le suspect nie farouchement et tant l'audition que l'expertise médico-psychologique constatent du pour et du contre.
- Dans le contexte d'une séparation parentale difficile, une mère accuse son ex-conjoint d'attouchements sur leur petite fille de quatre ans. Examinée avec délicatesse par un psy compétent, l'enfant est plutôt convaincante mais, ici aussi, l'on n'a que sa parole, aussi éphémère dans sa fiabilité que la vie d'un papillon... (alternative : le premier examen psychologique — ou la première audition — a lieu huit semaines après la révélation ; la fillette maintient ses accusations, mais... que vaut encore la parole d'un tout-petit à deux mois d'intervalle ?).

Parfois, ce sont tous les professionnels qui doutent. Ailleurs, les psys peuvent être convaincus[1] mais les magistrats, eux, restent hésitants...

UN RAISONNEMENT GÉNÉRAL

Comment gérer efficacement l'incertitude, probablement installée pour une longue durée ?

Nos réactions actuelles s'avèrent souvent malencontreuses

Comme par exemple :

- « trancher » sans scientificité ni justice et faire glisser l'évaluation vers un des extrêmes de l'échelle ; soit nous accordons trop de crédit à

1. Cette conviction morale procède alors de leur expérience professionnelle, de la qualité de la rencontre avec l'enfant, de l'analyse du contexte, et de l'utilisation de grilles fiables d'analyse du discours de l'enfant, comme le *Statement Validation Analysis*. (Yuille, 1988)

l'enfant (Outreau, acte I), soit nous décidons qu'il a tout faux (Outreau, acte II ?? certainement pas impossible !) (Hayez, Lazartigues, 2004[2]) ;

- geler les investigations ; la prise en charge de la situation s'effrite. Plus rien ne se passe, sauf éventuellement, de loin en loin, le jugement d'un tribunal civil qui tranche, hélas souvent au bénéfice du suspect : il est de mode, aujourd'hui de confondre une mère qui persiste à crier au danger avec une mère aliénante... ;
- adhérer au mythe du super-expert de grande réputation qui va nécessairement clarifier la question de la fiabilité. Or plus on prolonge les expertises, plus l'enfant est découragé et fâché et plus sa mémoire s'appauvrit. Après avoir pris le risque d'accepter sa mission très différée, le super-expert a toutes les chances d'avoir à analyser un discours bien plus pauvre que ses prédécesseurs. Les fois où il est imbu de sa personne, il ne l'avoue pas facilement, et peut faire des recommandations fortes, enrobées de pseudo-science, sur une base des plus inconsistante ! Heureusement, d'autres s'inscrivent dans un état d'esprit d'humilité et de pragmatisme... alors, leur sagesse peut aider tout le monde à progresser, puisque, de façon tout à fait fiable, ils confirment : « Le doute persiste irréductiblement. »

Instituer qu'il y a doute

Les adultes (parents et éducateurs, autres professionnels) impliqués dans l'évaluation et la gestion ultérieure de la problématique sont invités à acter clairement et officiellement qu'il s'agit d'une situation d'incertitude, qui n'est pas prête d'être clarifiée. Mais ce doute institué, base de référence de ce qui va suivre, ne doit empêcher aucune action, ni sociale, ni éducative, ni éventuellement psychothérapeutique, menée avec prudence et pondération (Haesevoets, 1999). Cela, il faut le déclarer à tout le monde, aux protagonistes directs, aux témoins et aux professionnels déjà mêlés à l'histoire et à d'autres à venir. À partir de quoi le dialogue et l'éducation suivront des chemins diversifiés selon le type de problématique en jeu.

2. Je ne conteste certes pas que, à Outreau, le long emprisonnement de simples suspects ait été abusif. Je me situe par rapport au discours des enfants qui, vu de Belgique, m'apparaît toujours comme un nœud gordien !



DEUX APPLICATIONS DÉTAILLÉES

Première application : une activité sexuelle entre mineurs

Dans une maison d'enfants, un éducateur surprend nus dans une chambre Johnny (sept ans) et David (quatorze ans). Les deux garçons se connaissent et se fréquentent vaguement. Ils n'ont pas la réputation d'être très perturbés, sauf que Johnny souffre d'une légère carence affective. Johnny prétend que David l'a forcé et David, que Johnny l'a dragué. Ils jurent aussi, bien sûr, que c'est la première fois. Après une investigation approfondie auprès des deux garçons, le doute subsiste.

I. Schéma d'un jeu de rôle pour gérer cette situation de doute :
C'est à la plus haute autorité morale de la maison, le directeur, que je confie les paroles fondamentales pour faire avancer la question. Un psy peut être assis un peu en retrait, pour le soutenir techniquement si nécessaire...

- Le directeur, en entretien individuel avec David :
  - Le directeur explique que l'on doute et que l'on ne cherchera pas plus loin. Il met de l'énergie à ce que David assume ce point de vue, seulement inconfortable pour lui dans l'hypothèse où il n'aurait pas menti jusqu'alors.
  - Le directeur demande à David d'imaginer alors quelle va être la réaction des adultes et pourquoi. Souvent, le jeune convient tout seul qu'il y a eu au moins désobéissance à une règle institutionnelle, ce qui mérite sanction. S'il n'y arrive pas tout seul, le directeur le dirige dans cette direction. On discute de la sanction, pour qu'elle reste constructive.
  - Le directeur veille à ce qu'existe un dialogue sur la vie sexuelle qu'un jeune est susceptible de gérer à quatorze ans, en général. À son propos, qu'est-ce qui est naturel ? admissible ou non ? bien ou mal ? Ce qui est vraiment mal, c'est abuser d'autrui... voici donc ce qui se passerait si les adultes étaient sûrs qu'un jeune avait abusé d'un autre. (NB : une sanction plus forte mais, je l'espère, pas l'exclusion si c'est la première fois !)
  - Que se passerait-il à l'avenir si David était à nouveau à l'origine d'un doute (abus ou non), à propos d'une situation sexuelle avec Johnny ou avec un autre beaucoup plus jeune ? Le directeur : « Je trancherais mentalement mon doute, en pensant que tu es davantage du côté de l'abus. Les sanctions seraient beaucoup plus graves, parce que récidive et parce qu'abus. Elles pourraient aboutir à ton exclusion.

Donc, si tu décides un jour d'encore désobéir aux règles, choisis un ou une partenaire costaud(e), courageux(se), par exemple, quelqu'un de plus âgé que toi. Celui-là, au moins, ne criera pas qu'il est une victime si vous êtes attrapés. En te parlant ainsi, je ne t'encourage néanmoins pas à recommencer à transgresser les règles, car toute récidive est davantage sanctionnée que la première fois. »

- Le directeur, en entretien individuel avec Johnny :
  - Le directeur déclare toujours qu'il y a un fort doute rémanent (*cf.* ce qui a été dit à David). Le directeur demande également à Johnny de deviner quelle va être la réaction des adultes. L'on peut imaginer que le jeune garçon ne sait pas bien. Le directeur explique que David, au moins lui, a commis une transgression. Et pour lui, Johnny, qu'en est-il ? Il est peu probable que Johnny n'ait aucune idée du règlement de la maison interdisant la sexualité à plus d'un, mais bon, c'est à voir. S'il connaissait la règle, n'a-t-il vraiment aucun compte à rendre, même au cas où ce serait exact qu'il n'était pas consentant ? N'est-il pas responsable de s'être montré passif, d'avoir laissé faire un autre qui pourtant n'était pas une brute épaisse et ne le terrorisait pas ? On peut donc rappeler aux petits leur droit mais aussi leur devoir de s'auto-protéger, quand ils ne veulent pas et que l'intensité du danger ne justifie pas qu'ils se laissent faire de corps. Mais on peut admettre que Johnny était jeune, peut-être mal informé, et qu'il n'avait pas pensé à se protéger. Peut-être ne savait-il pas qu'il pouvait-devait (?) - se protéger ? Donc pour cette fois, il n'y aura pas de sanction face à son éventuelle « transgression passive ».
  - Parler de sexualité avec Johnny, en termes simples et adaptés (ou confier au psy ou à un éducateur le soin de la faire) (*cf.* ce qui a été discuté avec David).
  - « Que se passerait-il si, à l'avenir, j'avais l'impression que tu te laisses encore faire, alors que tu pourrais davantage te défendre ou demander de l'aide ? Je serais fâché, ce jour-là. Et tu aurais une sanction, comme co-responsable à part entière d'une désobéissance aux règles. Et donc, si tu le veux bien, nous allons mettre en place des moyens pour accroître tes capacités d'auto-protection... Et si tu avais envie de faire quelque chose de sexuel avec un(e) autre ? Eh bien le règlement de la maison l'interdit... »

II. Mesures sociales corollaires

- Garder la tête froide : discrétion, protection de l'intimité des jeunes, lutte contre un étiquetage social au demeurant peut-être injustifié

(« signaler » toutes les activités sexuelles qui vont contre les règles, c'est procéder au « traçage » de la vie sexuelle des pauvres. Quelle injustice ! Le ferions-nous avec nos enfants ?).

- Accroître la vigilance, sans tomber dans la paranoïa ; viser à ne pas « tenter le diable » : meilleure surveillance, sans oublier les toilettes et autres recoins, ni ce qui se passe parfois vers deux heures du matin ; bon niveau d'occupation des enfants.
- Dans les petites collectivités, de tels événements sont quasi publics, connus de tous ; donc, en profiter pour parler de sexualité, entre adultes, avec le sous-groupe des aînés, avec celui des cadets.
- Comment mieux se protéger des agressions ? Accroître la compétence de ceux qui le désirent (voire de tous les supposés plus faibles) *via* programmes et exercices d'entraînement à la self-défense verbale et physique.

Seconde application : un enfant d'âge préscolaire accuse son parent d'attouchements, lors des visites qu'il lui rend dans le contexte d'une séparation parentale

On peut se donner le temps de procéder à des investigations rapides, en suspendant les visites transitoirement. Supposons que le parent suspect nie, qu'il n'existe aucun indice matériel et que l'enfant maintient sa parole avec un certain appauvrissement dû au temps qui passe. Supposons aussi que dans ce cas, tous les professionnels en action sont dans le doute. Tôt ou tard, il faut l'assumer et agir (Hayez, 2007b).

I. Si l'enfant ne souffre pas d'angoisses, de ressentiment et d'autres tensions fortes et persistantes lorsqu'il est en présence de la personne suspectée, ici, le parent séparé, il faut néanmoins que ses contacts avec elle soient strictement supervisés, aussi longtemps que l'enfant n'est pas en mesure de bien se protéger tout seul[3]. Les contacts devraient donc être épisodiques et placés sous la surveillance d'un tiers fiable, comme un centre « Espace-Rencontres ».

II. Si l'enfant souffre trop, il nous semble éthique de suspendre les contacts plutôt que de céder à la tentation d'une violence institutionnelle stérile, comme si l'enfant était nécessairement un menteur et comme

3. Capacité que nous estimons raisonnablement installée vers la fin de la scolarité primaire, pour peu que le parent suspecté reste en deçà des limites des conduites psychopathiques (violence verbale ou agie) ou de la séduction perverse.

si le parent avec qui il vit au quotidien, porteur de ses préoccupations sur l'abus était *ipso facto* un être tout-puissant, refusant le partage de la parentalité : nous nous trouvons dans l'incertitude, ni plus ni moins, rappelons-le !

- Conséquence pratique de ces deux premières dispositions : si ce n'est pas encore fait, les professionnels interpellés peuvent demander l'aide d'un juge pour mineurs, en l'informant tout de suite de l'état d'incertitude irréductible et en s'efforçant donc qu'il ne recommence pas à son tour d'inutiles évaluations complémentaires. Cette adjonction est surtout indiquée si l'on prévoit qu'on devra faire appel au droit de contrainte, qui est l'apanage exclusif de ce juge.
- Il nous revient encore de parler clairement de l'incertitude existante avec la personne suspecte : si elle n'a rien fait de mal, c'est involontairement injuste et désagréable pour elle, mais nous veillons d'abord au moindre mal de l'enfant. Si elle ment, elle le sait dans son for intérieur. Nous devons écouter son ressentiment, feint ou réel, mais il est très rare qu'elle puisse apporter de vrais éléments objectifs, susceptibles de lever l'état d'incertitude. Nous lui demanderons aussi quelles dispositions elle pourrait prendre pour mieux rassurer son entourage et les professionnels quant à la qualité de ses relations à venir avec l'enfant. Nous lui recommanderons enfin de se montrer particulièrement prudente car, pendant tout un temps, elle fera l'objet d'une vigilance particulière. Dans un tel contexte, une condamnation pénale serait bien injuste. Si c'est encore possible, une éventuelle procédure judiciaire pénale en cours pourrait donc être suspendue en raison du doute ; sinon, s'il est inéluctable que les faits soient jugés, notre conviction est que le suspect devrait être acquitté « au bénéfice du doute » Éventualité désagréable ? Oui, très, et à bien y réfléchir, elle pèse sur toutes nos têtes et un peu plus sur la tête de ceux qui s'occupent d'enfants. Mais en termes de moindre mal, et en pesant bien la signification des mots, elle nous semble moins injuste qu'un acquittement pur et simple comme si l'enfant, source de l'incertitude, était insignifiant et *ipso facto* non fiable ! Penser cela, ne serait-ce pas une attitude « corporatiste » d'adultes qui se protègent mutuellement ?
- Nous devons encore parler clairement, dans les mêmes termes, aux adultes responsables en ordre principal de l'éducation de l'enfant. Nous les inviterons à veiller particulièrement sur celui-ci et à installer ou confirmer un climat de vérité dans leurs relations avec lui.
- Nous devons enfin parler clairement avec l'enfant ; lui expliquer comment la société compte le protéger, en tenant compte du doute ; réfléchir avec lui aux moyens de s'auto-protéger de possibles agressions

à venir ; continuer à attirer son attention sur sa part de responsabilité, sur l'importance de la vérité et de la sociabilité. Même les tout-petits peuvent bénéficier de ce type de dialogue, avec des simplifications et des mots adaptés à leur âge.

- Reste à procéder à des réévaluations régulières de la situation. Par exemple, de trois mois en trois mois au début, puis de six mois en six mois.

Chapitre 15

Recueillir la parole de l'enfant en expertise

NOUS PRENDRONS comme paradigme l'expertise d'une allégation d'abus sexuels faite par un enfant. Voici quelques réflexions qu'elle nous inspire.

CE QUI FONDE LA COMPÉTENCE

Se pose d'abord et avant tout la question de la compétence des personnes chargées de recueillir les témoignages verbaux de l'enfant et parfois de ses proches et au-delà, d'investiguer les autres éventuels éléments de preuve. Cette compétence s'appuie sur l'expérience acquise par la formation, par un travail de terrain soumis à la critique des collègues et par la participation à la communauté scientifique spécifique à l'objet. Les premiers pas ont été rigoureusement supervisés par des « maîtres praticiens » déjà en exercice, riches de leurs connaissances et de leur expérience de terrain, bienveillants sans être démissionnaires.

Elle gagne encore en qualité lorsqu'elle s'inspire, autant que faire se peut, d'une réflexion pluridisciplinaire : véritable mise en commun

à propos d'une situation concrète ou d'un thème de séminaire, chacun y amenant les richesses de ses méthodes propres et de la lecture de l'humain que fait sa discipline et en assumant les manques... Certes, en fin de compte, quelqu'un, personne physique ou morale, doit décider... mais quel appauvrissement quand celui qui décide, c'est un « petit tyran » qui s'est contenté de lire les rapports écrits des autres et de n'en prendre que ce qui lui convenait !

Procéder à l'expertise psychologique d'un enfant présumé victime de maltraitance (et de son environnement) demande un supplément de connaissances spécifiques. Un psy généraliste, même chevronné, risque de passer à côté d'indicateurs préoccupants, d'interpréter erronément des signes banals sinon des symboles généraux, de ne pas poser les questions précises nécessaires ni encourager l'enfant à aborder certains thèmes (par exemple, déroulement précis d'une activité sexuelle ; angoisses à propos de l'altération du corps, etc.).

Celles et ceux qui acceptent d'être experts dans ce champ devraient donc d'abord avoir suivi des suppléments de formation spécialisée : ainsi, ils connaîtront mieux la psychologie et les comportements de l'enfant abusé et la dynamique des relations entre lui, sa famille et les adultes. Ils sauront aussi comment son comportement évolue au fil du temps et, entre autres, comment il évolue en référence aux interventions professionnelles qui se succèdent : il est rare que ces dernières soient vécues d'une manière globalement positive et qu'elles n'entraînent pas une traumatisation secondaire générant elle-même des effets de rétroaction sur le discours de l'enfant (et de sa famille !).

Mais notre conviction va plus loin : pour se faire une idée précise en ces matières un expert doit explorer au-delà de ce qu'apportent les « simples » entretiens, appuyés par des médias traditionnels (dessins, etc.) et complétés par des tests tout aussi traditionnels. Il doit se référer principalement à des instruments d'observation et d'analyse qui font un large consensus dans le monde scientifique international. Instruments qui devraient d'ailleurs être connus, d'une manière plus théorique et générale, par les partenaires professionnels de l'expert — notamment les policiers et les magistrats — et constituer ainsi une référence commune. Or il n'existe à notre connaissance que l'un ou l'autre de ces instruments qui fassent un large consensus international ; ils se copient amplement et le plus paradigmatique, en ce qui concerne la dynamique de la relation enfant-expert, c'est l'entretien non directif par étapes successives de Yuille. En ce qui concerne l'analyse du discours et du comportement de l'enfant autour du supposé abus et l'analyse du contexte de ses dires, c'est la grille *Statement Validation Analysis* (SVA) (Yuille, 1988, de Becker,

2005) Celles et ceux qui ignorent, voire rejettent ce type d'instrument, et n'invoquent que leur large et réputée expérience clinique et leur formation générale ne devraient pas être choisis comme experts dans le champ qui nous occupe ici.

LES RESPONSABILITÉS DE L'EXPERT

Qu'attendre de l'expert ? Qu'il s'engage personnellement, en référence à l'intime conviction qui émane de son écoute et de son observation spécialisée et de ses connaissances. L'intime conviction, c'est parfois le doute, parfois la conviction raisonnable qu'il n'y a pas eu maltraitance, et parfois celle qu'il en a existé une. L'expert doit pouvoir le dire, en son nom personnel, sans se prendre pour Dieu qui peut tout affirmer de science incontestable, mais sans non plus laisser le magistrat face à un fatras d'éléments techniques dont il aurait à faire lui-même la synthèse : l'expert n'est pas un enquêteur, et sa mission n'est pas de trouver des preuves, mais elle n'est pas non plus d'avoir la langue de bois. Si, en référence à un travail sérieux et à une analyse *via* instruments valables, il a l'intime conviction que tel enfant a été abusé de telle manière, et que ça ne peut être que par son père, comme l'enfant l'affirme, qu'il le dise comme une conviction personnelle, ni plus ni moins. Si, au terme de son travail, il a des raisons de douter, qu'il expose en détail le pour et le contre, mais, en tout état de cause, qu'il rende compte clairement du résultat de son cheminement intérieur : ceci constituera pour le tribunal un élément de réflexion parmi d'autres et une aide utile pour le jugement qu'il doit prononcer ! Et nous avons vu dans le chapitre précédent que l'existence d'un doute irréductible ne paralyse, ni la parole qui s'ensuit, ni la protection de l'enfant, ni les soins et l'éducation.

Par ailleurs, l'expert doit garder sa liberté et ne pas accepter n'importe quelle mission ! Il sait à l'avance que certaines sont susceptibles d'apporter du fruit et que d'autres seront probablement stériles, voire traumatisantes pour l'enfant (et sa famille) : pensons par exemple aux expertises demandées tardivement dans le processus d'instruction judiciaire, ou à celles qui constituent une énième épreuve identique.

Face à ce type de problèmes, davantage que de réagir au cas par cas, l'expert — ou mieux encore, la communauté des experts — pourrait s'engager politiquement — au sens large du terme ! — et dialoguer avec l'institution judiciaire pour que la fonction d'expertise soit positionnée et organisée le mieux possible dans le processus d'instruction. Certains progrès ont déjà été réalisés comme, par exemple, en Belgique, l'audition

filmée de l'enfant par un policier censé être expérimenté, processus bénéficiant de l'accompagnement par un psychologue du Parquet qui analyse ensuite le document filmé. Pour chaque cas instruit, ceci ne pourrait-il pas constituer le centre de la fonction d'expertise ?

Oui, certes, mais à condition que les avocats de l'abuseur suspecté ne fassent pas un usage pervers de cet enregistrement : qu'ils ne trouvent pas dans les quelques inévitables failles dont il sera porteur l'occasion de mettre l'interviewer et l'enfant KO d'un seul effet de manche à l'audience, en arguant sur le côté imparfait des discours et en murmurant à l'adresse du président « Outreau... » : précisément, cet enregistrement n'a pas pour intention de constituer une preuve objective, mais un élément d'appréciation, inévitablement imparfait comme toute œuvre humaine.

À cet arsenal de méthodes, faut-il ajouter une confrontation directe entre l'enfant et la personne qu'il accuse ? De-ci de-là, on s'est plaint que le magistrat ne l'avait pas mise en place. Nous sommes cependant des plus sceptiques sur la contribution que la confrontation peut apporter à une meilleure connaissance de la vérité : pour beaucoup d'enfants normaux, c'est d'abord et avant tout une expérience de très grande angoisse, qui les pousse à se rétracter. Quant aux plus fabulateurs, enfermés qu'ils sont dans leur volonté de convaincre, rien ne prouve qu'ils vont s'y laisser démonter ! La confrontation indirecte, par vidéo interposée, est peut-être un peu moins anxiogène, mais les enjeux y sont identiques.

Si des devoirs d'expertise supplémentaires sont demandés ultérieurement, que ce soit à la demande d'un juge ou d'un avocat, on pourrait procéder comme suit : le nouvel expert désigné analyse d'abord le document filmé et les rapports écrits réalisés par les experts qui l'ont précédé. Il les contacte s'il le juge opportun : libre a eux de donner suite à sa demande d'échange d'avis. Ensuite il décide si, oui ou non, il est opportun qu'il rencontre l'enfant ou tel ou tel membre de sa famille. Le premier effet de cette latitude de choix pourrait être de protéger l'enfant de répétitions qui le traumatisent quasi inévitablement, lorsque celles-ci sont évaluées comme inutiles. Mieux encore, s'abstenir de procéder à la énième évaluation permettra souvent à l'enfant de conserver plus clairement et plus sereinement ses idées personnelles puisque, cette fois, les adultes ont l'air de croire ce qu'il a déjà dit et redit.

Bibliographie

ANCELIN-SCHUTZENBERGER A., *Aïe, mes aïeux !* Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

ANSERMET F., MAGISTRETTI P., *À chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, Paris, Odile Jacob, 2004.

BERGER M., *L'échec de la protection de l'enfance*, Paris, Dunod, 2003.

BERGER M., *Les séparations à but thérapeutique*, Paris, Dunod, 2004.

BERGER M., *Voulons-nous des enfants barbares ?*, Paris, Dunod, 2008.

BIRON-CAMPIS L., « Developmental differences in detection and his closure of sexual abuses », in *Journal of the american academy of child and adolescent psychiatry*, 1993, 32-5, p. 903-940.

BONNET C., *L'enfance muselée*, Bierges, Thomas Mols, 2007.

BROUWERS J., *Rouge décanté*, Paris, Gallimard, 1995.

CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, 1975.

CHANGEUX J.-P., *Une même éthique pour tous*, Paris, Odile Jacob, 1997.

DE BECKER E., « Allégation d'abus sexuels : entre mensonge et vérité ? », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence* 54, 2006, p.240-247.

DE BECKER E., « Transmission, loyauté et maltraitance de l'enfant », in *La psychiatrie de l'enfant*, I, 1, 2008, p. 43-72.

DE BECKER E., « L'impact des violences conjugales sur les mineurs d'âge », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 56, 2008, p. 21-26.

DE BECKER E., « Inceste et facteurs de résilience », in *Annales Médico-psychologiques*, 167, 2009, p. 597-603.

DE BOYSON/BARDIES B., *Comment la parole vient aux enfants*, Paris, Odile Jacob, 2005.

DELION P. (dir.), *La Souffrance psychique du bébé. Approches pluridisciplinaires* Paris, ESF, coll. « La vie de l'enfant », 2002.

DELION P., « Bébé, agressivité et institution », in Golse B., Delion P. (dir.), *Bébés agressifs, bébés agressés*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2006 (2e éd.).

DERRIDA J., *Sur paroles*, Entretiens sur France-Culture, Paris, Éditions de l'Aube, 1999.

DOLTO F., *La cause des enfants*, Paris, Laffont, 1985.

DOLTO F., *Tout est langage*, Paris, Vertige du Nord/Carrère, 1987.

Dialogue avec DOLTO F. « Qu'en dire ? Parler pour ne rien dire. », in *Les cahiers du nouveau-né, Origine, D'où viens-tu ? Qui es-tu ?*, n°7, 1987.

ELIACHEFF C., *Vies privées – De l'enfant roi à l'enfant victime*, Poches, Paris, Odile Jacob, 2001.

FREUD S., *Nouvelle conférence d'introduction à la psychanalyse*, Folio essais, 1994, p. 193-200.

GEORGIEFF N., « Intérêt de la notion de théorie de l'esprit pour la psychopathologie », in *La psychiatrie de l'enfant*, XLVIII, 2005, P.341-371.

GODELIER M., *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004.

GRYSON-DEJEHANSART M.C., *Outreau, la vérité abusée*, Hugo & co, 2009.

HAESEVOETS Y.-H., *L'Enfant victime d'inceste*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Oxalis », 1997.

HAESEVOETS Y.-H., « Les allégations d'abus sexuel chez l'enfant, entre le doute et la conviction absolue », in *L'évolution psychiatrique*, 64-2, 1999.

HAYEZ J.-Y., « Éduquer un enfant adopté », in *Journal de pédiatrie et de puériculture,* 6, 1996, p. 362-367.

HAYEZ J.-Y., « Secrets de famille, confidentialité et thérapies » (p. 41-56), in Braconnier A., Chiland C., Choquet M. (dir.), *Secrets et confidents au temps de l'adolescence*, Paris, Masson, coll. « Ouvertures psy », 2001.

HAYEZ J.-Y., *La sexualité des enfants*, Paris, Odile Jacob, 2004*a*.

HAYEZ J.-Y., « L'enfant adopté, la famille adoptive et leurs vécus » (p. 311-320) in Angel P., Mazet P. (dir.), *Guérir les souffrances familiales,* Paris, PUF, 2004*b*.

HAYEZ J.-Y., « Les enfants, les adolescents, Internet et la société civile », in *Acta Psychiatrica Belgica, 105-3,* 2006*a*, p. 181-184.

HAYEZ J.-Y., « Quand le jeune est scotché à l'ordinateur : les consommations estimées excessives », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, 54,* 2006*b*, 189-199.

HAYEZ J.-Y., « Caroline, Gautier et le fantôme de leur maman », in *Psychothérapies,* 1, 2006*c*, p. 19-24.

HAYEZ J.-Y., *La destructivité chez l'enfant et chez l'adolescent : clinique et accompagnement*, Paris, Dunod, coll. « Enfances », 2e éd., 2007.

HAYEZ J.-Y., « La fiabilité de la parole de l'enfant », in *Enfances & psy*, 36, 2007b, p. 61-80.

HAYEZ J.-Y., DE BECKER E., *L'enfant victime d'abus sexuel et sa famille : évaluations et traitement*, Paris, PUF, coll. « Monographies de la psychiatrie de l'enfant », 1997.

HAYEZ J.-Y., KINOO Ph., « L'aliénation parentale, un concept à haut risque », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 2005*a*, *55-4*, p. 157-165. Paru également dans la *Revue trimestrielle de droit familial,* 2005*a*, *4,* p. 265-284.

HAYEZ J.-Y., LAZARTIGUES, « Les durs enseignements d'Outreau », in *Le Carnet psy*, 2004, p. 2234-2237.

HEIMAN M., LEIBLUM S., ESQUILIN S.C., PAILLITTO L.-M., « A comparative survey of beliefs about normal childhood sexual behaviors », in *Child abuse and neglect*, 22, 1998, p.289-304.

HÉRITIER F., in CHANGEUX, *Une même éthique pour tous*, Paris, Odile Jacob, 1997, 112-113.

HOUZEL D., *Les enjeux de la parentalité*, ERES, 2007 (1ère édition 1999).

HUSTON. N., *Lignes de failles*, Paris, Actes Sud, 2006.

KLAJNER P. ET COLL., « Assessing the credibility of young childrens' allegations of sexual abuse », in *Canadian Journal of Psychiatry*, 32, 1987, p. 610-614.

LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.

LAMB S., COAKLEY M., « *Normal childhood sexual play and games : differentiating play from abuse* », in *Child abuse and neglect*, 17-4, 1993, p. 515-526.

MARCELLI D., *L'enfant chef de famille*, Paris, Odile Jacob, 2003.

MEIRIEU P., LIESENBORGHS J., *L'enfant, l'éducateur et la clé commande*, Paris, Labor, coll. « Traces », 2005.

MENES M., « La lettre du Grape », in *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, Traité de la violence, 39, 2000, p. 11-16.

TAGUIEFF P.-A., « L'eugénisme, objet de phobie idéologique », in *Esprit*, 156/11, 1989, p. 131-150.

TESTART J., *Les hommes probables. De la procréation aléatoire à la reproduction normative*, Paris, Le Seuil, 1999.

TISSERON S., *Virtuel, mon amour*, Paris, Albin Michel, 2008.

WALLON H., *L'évolution psychologique de l'enfant*, Paris, Armand Colin, 1941.

WATZLAWICK P., *The language of change : elements of therapeutic communication*, New-York, Basic Books, 1978.

WINNICOTT D.W., *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1963.

WINNICOTT D.W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

YUILLE J.-C., « L'entrevue de l'enfant dans un contexte d'investigation et l'évaluation systématique de sa déclaration », traduit et révisé par Van Gijseghem H., in *Revue canadienne de psychologie*, 1988, p. 1-20.

Table des matières

